







Clovis

et les Origines de la France Chrétienne,

par VICTOR CANET, professeur d'histoire
aux Facultés Catholiques de Lille.



Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER & C[ie],
Imprimeurs des Facultés Catholiques de Lille.
LILLE.

Préface.

QUELQUES tribus barbares envahissant une grande contrée dont le passé était glorieux, et que la culture romaine avait pénétrée, de manière à transformer ses lois, sa langue et ses mœurs; occupant une partie de son territoire et lui imposant, après une rapide conquête, sa suprématie et son nom ; un prince vaillant et plein de brillantes qualités, marquant par des victoires chacune de ses entreprises, triomphant successivement des peuples du Centre, du Nord, de l'Est et du Midi de la Gaule, puis s'inclinant avec docilité sous la domination bienfaisante de l'Évangile, et fondant une monarchie puissante par sa foi religieuse, sa valeur militaire, son esprit d'initiative et de propagande, sa supériorité intellectuelle et sa royauté morale, quel spectacle, et quels enseignements !

C'est ce que nous offrent les invasions des Francs et leur établissement dans la Gaule, les victoires de Clovis et sa conversion.

Rien n'est plus intéressant que ces origines lointaines. Le passé nous attire par son mystère même, et quand un peuple a joué dans le monde un rôle considérable, on aime à savoir comment il a commencé. L'origine des Francs est petite, mais comme ils sont rapidement devenus grands ! quels services ils ont rendus à l'humanité ! et combien glorieuse a été leur part dans tous les événements qui ont rempli le monde depuis la chute de l'empire romain !

Les premiers actes d'un peuple exercent une influence considérable sur ses destinées, et les hommes illustres qui ont présidé à son développement, dès le berceau, sont les véritables auteurs de sa vie. Ils ont eux-mêmes animé ce grand corps qui est, pour ainsi dire, sorti de leurs mains; ils ont déposé en lui des germes de grandeur, et l'ont efficacement préparé aux œuvres utiles et glorieuses que, suivant les temps et les circonstances, il lui a été donné d'accomplir.

A ce titre, l'histoire de Clovis a droit à toute notre attention et à notre intérêt. Elle n'est peut-être pas suffisamment connue. Si on sait le nom de ses victoires, son baptême et les cruautés qui ont, dit-on, marqué ses dernières années, peut-être ne se rend-on pas un compte suffisant de ce qu'était cette Gaule qu'il venait conquérir, et qui fournissait au royaume nouveau des populations nombreuses dont l'esprit allait exercer sur lui une influence si puissante; peut-être n'a-t-on pas suivi avec assez de soin l'action religieuse de ce nouveau converti, qui n'a pu tout à fait dépouiller le barbare, et qui cependant, veille avec une active sollicitude sur les intérêts de la religion dont il est devenu le fils. Il vit avec les évêques, écoute leurs exhortations, favorise leur zèle pour la conversion des âmes, bâtit des églises, fonde des monastères, et entoure de sa protection tout ce qui touche aux intérêts de Dieu, de la société chrétienne, de ses vaillants compagnons, du clergé et des fidèles.

Nous voyons en lui comme la promesse de ce que seront nos rois et l'assurance de ce que deviendra le peuple Franc. N'est-ce pas assez pour que son histoire

mérite d'être étudiée avec une attention particulière, et de recevoir quelques développements?

Nous avons donné une large place à l'*Histoire de la Gaule*, parce qu'il est impossible de comprendre le rôle de la France, si on ne sait ce qu'ont été et ce qu'ont fait ceux qui, dès les premiers temps, ont habité l'espace compris entre la mer Britannique, l'Océan, les Pyrénées, la Méditerranée, les Alpes et le Rhin. Ces peuples dominés par les Francs, les ont absorbés, grâce au nombre et à la supériorité intellectuelle. Il est donc impossible de les séparer ; ils s'expliquent et se complètent. La France actuelle est un composé de Francs et de Gaulois.

Nous avons donné au récit la plus grande place. Les réflexions accourent en foule en présence de certains faits, et sollicitent leur place. Nous les avons réduites autant que possible, afin que l'histoire ne perde rien de son mouvement et de sa vie. Le lecteur n'aura pas de peine à trouver lui-même ce qu'on aurait pu lui dire ou lui suggérer.

Nous avons fait de larges emprunts aux auteurs contemporains. Ce n'est pas toujours le moyen le plus sûr d'avoir la vérité, mais un peu d'attention la fait découvrir, un peu de critique la dégage, et l'on a l'avantage de garder intacte la couleur locale.

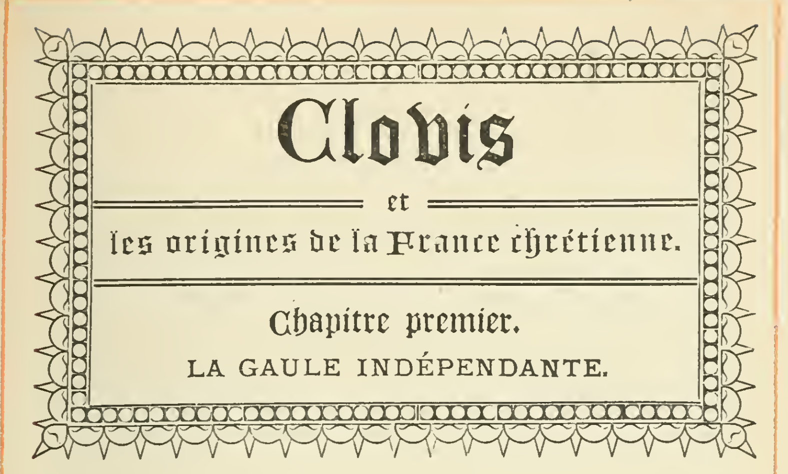
Pour bien comprendre et bien peindre une époque, il faut se faire son contemporain, prendre ses mœurs, et se montrer complaisant pour ses préférences et ses antipathies. La vérité ne perd pourtant rien de ses droits. Elle juge les hommes et les choses, d'après des principes supérieurs aux conventions sociales, et garde

ainsi cette juste modération qui ne laisse place à aucune erreur. Ce qui est bien et mal, juste et injuste, vrai et faux est le même pour tous les temps et pour tous les peuples. Faire fléchir sur un point quelconque la conscience humaine, pour louer un homme de parti-pris, favoriser une opinion ou soutenir une idée, c'est une faute, et il n'y a point pour elle de pardon. Mais expliquer certaines faiblesses par le tempérament général, certains excès par la tyrannie du milieu, montrer que l'homme ne peut que très difficilement se soustraire à des influences multiples qui s'exercent du dedans ou du dehors, c'est tenir compte des conditions générales de l'humanité, et, tout en maintenant la rigueur des principes, faire la part de ce qui augmente ou diminue la responsabilité.

Nous avons conservé les noms des hommes et des pays tels que l'usage les a consacrés, et nous avons repoussé la nouvelle orthographe. La couleur locale ne paraît pas gagner beaucoup à ces innovations et l'œil s'habitue aussi difficilement à ces nouvelles formes, que la langue.

En parlant des Francs, de Clovis, de nos origines politiques et religieuses, c'est à la France, à nos rois, à l'Église que notre pensée s'arrêtait, et nous voudrions que l'on pût trouver, dans cette fin du Ve siècle, le germe de ce que les siècles suivants ont produit de plus grand et de plus fécond pour la gloire de notre patrie et la cause de Dieu.





Clovis et les origines de la France chrétienne.

Chapitre premier.

LA GAULE INDÉPENDANTE.

I. — LA GAULE.

LA Providence, en réglant d'une manière souveraine les destinées des pays et des peuples, les place dans des conditions qui rendent possible l'accomplissement de ses desseins éternels.

La responsabilité individuelle et la responsabilité collective restent entières, parce que nulle atteinte n'est portée par la volonté divine à la liberté humaine. Chacun peut suivre la voie qu'il préfère et accomplir les actes que lui inspire la passion ou le devoir. Le mérite consiste, pour les hommes et pour les peuples, à discerner ce qu'il faut faire, et à mettre en œuvre, pour arriver au but, tous les avantages du sol et du climat, du corps et de l'esprit, qui leur ont été accordés.

Aussi la situation géographique et les conditions ethnographiques doivent-elles être connues lorsqu'on veut apprécier le rôle d'un homme et celui d'un peuple. Cette connaissance est plus nécessaire encore quand

on prend un peuple à son berceau, et quand l'homme dont on écrit l'histoire ouvre la série de ceux à qui il a été donné de préparer l'avenir.

La vie de Clovis a donc pour préliminaire indispensable l'étude de la Gaule, des Gaulois et des Francs.

La Gaule avait pour limites naturelles au Nord, l'Océan Germanique, le détroit de Gaule et la mer Britannique; à l'Ouest, l'Océan Atlantique; au Sud, les Pyrénées et la Méditerranée; à l'Est, les Alpes et le Rhin qui lui formait aussi au Nord une barrière contre ces vastes et sombres contrées d'où sont venues toutes les invasions.

Située à l'extrémité occidentale de l'Europe, elle réunissait les avantages d'une grande étendue de côtes qui rendaient faciles les communications avec des peuples divers, à ceux d'un développement presque égal de frontières de terre, derrière lesquelles pouvait s'abriter son indépendance.

Une longue chaîne de montagnes partant des bords du Rhin, descend du Nord-Est au Sud-Ouest et va se rattacher aux Pyrénées. Après avoir jeté des ramifications vers les Alpes et la mer, et formé au centre un massif profond, espèce de forteresse aux sommets inégaux, qui se prolonge par des collines en sens divers, elle partage la Gaule en deux parties qui semblent destinées à former deux États distincts. Cette configuration explique le partage du traité de Verdun en 843, qui fit trois royaumes de l'Empire de Charlemagne, et contre lequel ont lutté pendant des siècles la politique et les armes de nos rois.

Cinq grands fleuves, ces chemins qui, selon l'expres-

sion de Pascal, marchent et portent où l'on veut aller, le Rhin, la Seine, la Loire, le Rhône et la Garonne, envoient à la mer Germanique, à la mer Britannique, à l'Océan et à la Méditerranée le tribut de leurs eaux, et offrent des moyens faciles de communication, reliant entre elles et rapprochant des côtes les populations de l'intérieur. Le climat était varié, sans rien d'extrême. Point de chaleurs excessives, point de froids rigoureux; productions diverses, sol fertile, où des populations nombreuses étaient assurées de trouver les moyens de vivre et de se développer. C'est le point où se rencontrent le Nord et le Midi, et où se rejoignent les extrêmes, dans l'alliance de ce que chacun d'eux offre de meilleur.

Aucune des parties de ce vaste et riche territoire n'est séparée des autres par de grands obstacles. Ni les montagnes de l'Est, malgré leur élévation, ni celles du centre malgré leurs nombreux replis et leur massif épais, ni les fleuves malgré le volume de leurs eaux, leur largeur et leur rapidité, ne sont infranchissables. Les peuples qui se sont établis sur des points divers, loin de se sentir isolés, se sont rapprochés par une affinité naturelle ou par l'intérêt, et ont trouvé dans ce voisinage et dans les rapports auxquels il donnait lieu, les ressources et l'appui dont ils avaient besoin.

L'unité s'est faite lentement, sans doute, et il a fallu s'y reprendre à plusieurs fois et par de vigoureux efforts ou d'habiles mesures; mais le mouvement n'a jamais été interrompu. Les procédés d'assimilation ont différé selon les siècles ou les hommes, et ils ont été toujours efficaces, parce que la violence ne s'y est jamais mêlée.

Chaque partie du sol a gardé sa physionomie particulière et ses qualités natives, mais un même esprit s'est répandu dans ce grand corps et a dirigé vers un but unique toutes ses forces. Il y eut une unité gauloise, malgré la diversité des races et des intérêts en apparence opposés. Il y eut une unité française, malgré la qualité de vainqueurs et de vaincus, et tous concoururent avec une égale intrépidité et un aussi généreux patriotisme au développement de la patrie commune.

Ainsi, unité et diversité sont deux caractères nés du sol et des populations. Ils paraissent à toutes les époques de notre histoire, et, après avoir marqué, de bonne heure, le pays qui est devenu la France, ils lui ont donné une noble confiance en lui-même, un ardent désir de ne point se laisser surpasser, un besoin constant de prosélytisme, et lui ont ainsi assuré dans le monde, un rôle prépondérant pour sa gloire et pour le bien de l'humanité.

II. — LES POPULATIONS de la GAULE.

C'EST du centre de l'Asie que sont venus tous les peuples. A mesure que les premières agglomérations de familles s'accroissaient, et que les terres ne suffisaient plus à leurs troupeaux et à elles-mêmes, elles gagnaient de proche en proche, évitant d'abord les obstacles naturels, rivières, montagnes, forêts, marais, mers, et puis les surmontant et se répandant de tous côtés.

Bientôt, à ces premiers flots succédèrent d'autres flots qui les poussèrent plus avant, et les obligèrent à des conquêtes nouvelles. C'est ainsi que l'Europe a

reçu les populations asiatiques, et qu'elle a été successivement occupée dans ses diverses parties. On pourrait suivre les invasions humaines, comme on constate les progrès des eaux dans leur action lente ou brusque sur les terres. Il y a des points sur lesquels le passage est rapide et où la trace est à peine marquée ; d'autres, au contraire, où l'arrêt est nécessaire et le séjour durable. Ainsi s'expliquent, par des causes naturelles, la prompte ou tardive occupation des vastes territoires qui s'ouvraient devant l'activité, l'audace et les besoins des hommes.

On demande aujourd'hui à la langue, à l'ethnographie, au sol, le secret de ces premiers mouvements. Les résultats obtenus sont assurément considérables et font honneur à la fécondité de la méthode et à la tenacité du travail. Mais que de points encore obscurs, que de problèmes non résolus, que de difficultés et d'incertitudes ! Le temps, qui est un grand maître, est aussi un maître jaloux. Il ne livre que ce qu'il veut, afin que l'homme ne se glorifie pas trop de ce qu'il doit à sa pénétration, et qu'il reconnaisse que sa science et sa sagesse sont toujours courtes par quelque endroit.

Mais s'il ne nous est pas donné de tout saisir sur l'origine des peuples, il est des faits dont la vraisemblance s'impose à défaut de certitude, et qu'il faut bien accepter, sous peine de multiplier les lacunes, ou de dédaigner des résultats utiles pour le présent et pleins de promesses pour l'avenir.

Les Ibères furent probablement les premiers habitants de la Gaule. Après avoir traversé le Rhin et les Alpes, obéissant à cet instinct qui nous pousse en avant,

ou au besoin qui va vers l'inconnu, ils se seraient dirigés vers le midi, où ils auraient arrêté leur marche au pied de la haute chaîne de montagnes qui court d'une mer à l'autre.

Peut-être aussi seraient-ils venus par le Sud. La route n'est pas plus longue et n'offre pas de plus grandes difficultés. Parvenues à l'extrémité de l'Asie, au point où elle touche à l'Afrique, ces populations errantes et avides auraient longé la mer et se seraient avancées vers l'Occident, franchissant des fleuves dont un seul, le Nil, est considérable, rencontrant des sables, se heurtant à des montagnes, et arrivant à un passage étroit, fossé profond qui dût effrayer, mais au delà duquel se présentait une terre qui avait toutes les attractions de l'inconnu.

Ils affrontèrent les dangers de ce point de jonction de deux mers, le franchirent, pénétrèrent en Espagne, s'avancèrent sur ce sol inégal dont la température et les productions sont si diverses, y formèrent des établissements, et poussèrent quelques bandes, comme des sentinelles isolées, au delà de la barrière qui la sépare de la Gaule. Une partie se serait mêlée à des populations qu'elle rencontra. Les autres, au contraire, jaloux de leur origine et fiers d'eux-mêmes, auraient occupé les deux versants des Pyrénées et y seraient restés, aussi fidèles à leur langue, à leurs mœurs, à leur costume, que les monts qui les abritaient, à leurs glaciers, à leurs forêts et à leurs précipices.

Il ne faut pas oublier que d'autres historiens voient dans les Ibères le débris d'un grand peuple, qui, poussé par les flots nombreux de populations plus puissantes,

de l'Est à l'Ouest d'abord, ensuite du Nord au Midi, aurait cherché un refuge dans ces contrées éloignées de celles qu'avaient occupées les premières migrations.

Les Galls ou Celtes venus un siècle après les Ibères, ou en même temps, étaient un peuple de la race Indo-Germanique qui, dans les temps les plus reculés, avait occupé le centre de l'Europe. Après avoir laissé sur son passage des établissements considérables et séparés par de grandes distances, il arriva jusqu'au Rhin, le franchit, pénétra dans le centre de la Gaule, l'occupa de la Seine à la Loire, et envoya plusieurs de ses tribus jusqu'à l'extrémité de la péninsule Armoricaine, pendant que d'autres plus hardies, traversaient la mer, et allaient s'établir au centre de la Bretagne, dans un pays qui n'a perdu encore ni leur nom, ni leur caractère, ni leur physionomie.

Les Celtes, Galls, Gaels, Kymris sont un même peuple à des époques différentes et sous diverses latitudes. Ils forment avec les Ibères un contraste frappant. Pendant que les Ibères, au dire de Strabon, divisés en petites tribus montagnardes, ne se liguent guère entre eux, parce que chacun espère se suffire, les Galls s'associent en grandes hordes et forment de gros villages. Les Ibères s'attachent au sol qui leur fournit leur nourriture et leur donne ses métaux; les Galls se plaisent aux lointaines expéditions, vivent tout en dehors, et se lient avec la plus aimable et la plus imprudente facilité. L'Italie et l'Espagne les tentent successivement, et ils y refoulent les populations qui s'opposaient à leur passage, préparant ainsi par ce besoin d'expansion, des courses plus aventureuses.

Les Belges s'établirent dans les parties de la Gaule qui, de la Seine, s'étendaient jusqu'à la rive gauche du Rhin. Ils étaient aussi de race Indo-Germanique et se faisaient remarquer par leur impétueuse valeur. Leur arrivée est postérieure à celle des Celtes et des Ibères, mais leurs tentatives ne sont pas moins audacieuses. On croit qu'ils sont descendus jusqu'aux Pyrénées, à travers un pays entièrement occupé, et que si quelques-uns d'entre eux s'établirent sur les bords de la Garonne, d'autres poussèrent plus avant leurs courses vagabondes.

On nomme le chef puissant et habile, général, législateur, prêtre, qui les conduisit au delà du Rhin, les gouverna et leur assura la possession de tout le nord de la Gaule. Hu est peut-être de l'an 600 avant J.-C., et quoique plus rapproché des temps historiques, il garde cette grandeur légendaire qui frappe d'autant plus l'imagination, qu'elle est environnée de plus d'ombres.

L'arrivée des Belges dans la Gaule fut le signal d'un mouvement d'émigration qui tenait moins peut-être au caractère des habitants primitifs de la Gaule, qu'à la terreur produite par les nouveaux venus. Ainsi l'homme est pour l'homme un objet d'effroi, parce qu'il est pour lui un danger.

Il est impossible d'évaluer, même approximativement l'importance de ces trois races. Au IIe siècle, les Belges comptaient vingt-trois tribus, la partie septentrionale de la Gaule en avait vingt-deux, la partie centrale dix-sept. Les Ibères étaient certainement moins puissants, quoique le nombre de leurs tribus dût être plus considérable. Mais ces proportions

avaient plusieurs fois changé, et elles changèrent encore.

Les Phéniciens, hardis navigateurs, avaient exploré, dès les époques les plus reculées, tous les rivages de la mer intérieure. Ils avaient le génie qui produit et l'adresse qui échange. Toutes les richesses naturelles ou travaillées de Tyr étaient apportées chez divers peuples dont les produits ou les marchandises remplissaient de gros vaisseaux solidement construits et habilement dirigés. La Gaule avait sur ses côtes méridionales un grenat que les Phéniciens apprécièrent, et des bancs de corail qu'ils exploitèrent eux-mêmes, ou apprirent aux populations à ravir à la mer. Des mines qu'ils surent plus profondément creuser, leur donnèrent dans les Alpes, les Cévennes et les Pyrénées, de précieux revenus.

Ils prirent pied sur cette terre féconde, y établirent des comptoirs, et y firent de fréquents voyages. Des monnaies et des médailles signalent leur passage et leur séjour. Ils fondèrent Nîmes, que le Grecs renouvelèrent plus tard, remontèrent le Rhône et la Saône et jetèrent peut-être à l'intérieur des terres, des villes qui gardèrent quelque chose du génie oriental. Ceux qui venaient de si loin provoquaient une certaine admiration et la supériorité de leur génie industriel et commercial assurait leur influence.

En Gaule, comme partout ailleurs, les Grecs suivirent les Phéniciens. Les peuples ne gardent pas plus la domination dans les affaires que dans la politique. Le changement est la loi perpétuelle de leur existence, et ce changement lui-même est souvent un signe de renouvellement et de progrès.

Amollis par les richesses, les Phéniciens avaient déjà perdu leur prépondérance commerciale, lorsqu'ils furent soumis aux Perses. Les Doriens de Rhodes et les Ioniens de Phocée en avaient hérité. Ces derniers fondèrent Marseille, Agde, divers comptoirs et portèrent à l'intérieur leurs marchandises, leur langue et leur culture intellectuelle. Mêlés à ces rudes populations, ils les façonnèrent à une vie plus douce, à des arts plus délicats, à des relations plus fréquentes, à un commerce plus hardi. Leur langue harmonieuse pénétra ces idiomes grossiers, les assouplit en les enrichissant, et prépara par une ingénieuse culture, des productions qui ne furent ni sans élégance ni sans grâce.

Marseille, la ville Phocéenne, eut quelque chose du génie de sa métropole. Elle se répandit au dehors et se multiplia sans s'affaiblir. D'elle sortirent Monaco, Nice, Antibes, Eaube, Saint-Gilles, Agde, Ampuries, Denia et d'autres villes dont le commerce fit la fortune, et qui donnèrent autour d'elles l'exemple de mœurs plus douces, mais aussi moins pures. La parenté des populations d'une partie du midi avec celles de la Grèce se manifeste trop évidemment dans leur caractère, leur esprit et leurs habitudes, pour qu'il soit possible de la nier.

Notre génie national s'est formé de ces éléments divers habilement ou vigoureusement ramenés à l'unité. C'est ce qui explique la force et la souplesse qui font sa fécondité et assurent sa domination morale. La France devait être le résumé de ce qu'il y avait de meilleur dans plusieurs grands peuples.

III. — LES MIGRATIONS des GAULOIS.

LE nom des Gaulois a été de bonne heure connu et redouté. Cette double gloire résulte d'invasions hardies et de succès qui, pour n'être pas durables, ne furent pas moins brillants.

A la suite du mouvement impétueux des Belges vers le centre et le midi de la Gaule et de l'établissement d'un certain nombre à Toulouse, une partie de ces populations, soit celle qui fut vaincue et repoussée, soit celle qui, victorieuse, obéissait à une impulsion irrésistible vers de nouveaux hasards, soit un mélange rapidement formé d'anciens habitants et d'envahisseurs, franchit les Pyrénées et se répandit en Espagne. Ceux qui avaient abandonné leur pays n'y revinren pas, et ils se perdirent au milieu de populations vaillantes, elles aussi, et tenaces. Leur nom, pourtant, est resté, et la Galice, située à l'extrémité de la péninsule Ibérique au Nord et à l'Ouest, constate leur incursion et leur établissement.

L'Italie les appela aussi. On croit qu'ils franchirent les Alpes à une époque bien reculée, et qu'ils s'arrêtèrent, sous le nom d'Ombriens (hommes forts) au Sud du Pô, à l'Ouest de la mer Adriatique, sur les frontières orientales de l'Étrurie, dans un pays étroit qui, plus tard, résista longtemps à Rome.

Une autre incursion a une date plus rapprochée et un caractère plus historique. Vers 587, ils prirent en grand nombre cette route de l'Italie qui ne leur avait jamais été fermée, et que leurs descendants connaîtront à leur tour. Obéissaient-ils à leur penchant pour les

aventures, ou pliaient-ils devant la nécessité? Il est difficile de le dire, mais ils firent une conquête qu'ils gardèrent.

Ils s'emparèrent du pays compris entre la Méditerranée et l'Adriatique et occupèrent les deux rives du Pô. Les Insubres, les Cénomans, les Boies, les Sénons avaient associé leur fortune et partagé la terre conquise. Elle prit leur nom, et la Gaule Cisalpine resta dans son esprit, son amour et ses haines, fidèle à la patrie. Bellovèse avait été le chef de bandes venues de toutes les parties de la Gaule et appartenant à des races diverses. La Cisalpine garda toujours quelque chose de cette diversité.

En 390, une partie de ces conquérants quitta une terre qui ne lui suffisait plus, et demanda aux Étrusques le sol qui lui manquait. Les Étrusques avaient déjà, deux siècles auparavant, reculé devant l'invasion. Ils résistèrent à une prétention qui les atteignait au cœur, et demandèrent des secours à Rome, leur alliée.

Les Sénons assiégeaient Clusium. Des ambassadeurs Romains vinrent leur demander de quel droit ils attaquaient les Étrusques. « Ce droit, répondit le brenn, leur chef, nous le portons à la pointe de l'épée, car tout appartient aux braves. » C'était une réponse hardie et bien dans le caractère de la nation. Les ambassadeurs en furent plus irrités qu'effrayés, et ils prirent une part active à la défense de la ville. L'un d'eux tua même dans un combat singulier, un chef gaulois. C'était une atteinte au droit des gens, et elle devait avoir de graves conséquences.

A une demande de réparation qui ne fut pas écoutée

par les Romains, les Gaulois firent succéder une brusque détermination. Ils quittèrent Clusium qu'ils assiégeaient et marchèrent vers Rome. Ils avaient reçu des renforts qu'animaient l'injure reçue et l'espoir du pillage.

L'armée romaine fut battue sur l'Allia et Rome prise (390 av. J.-C.). Ce n'était peut-être pas la première fois, mais le souvenir en est resté longtemps vivant, et toute occasion de venger l'injure a été avidement saisie.

Les historiens romains veulent que les Gaulois aient chèrement payé leur victoire, et que pas un d'eux n'ait survécu à l'attaque de Camille, pour aller annoncer la défaite définitive aux frères qui ne les avaient pas suivis. Il est plus vraisemblable que le gros des forces se retira, et que quelques bandes occupèrent des villes voisines de Rome, où elles restèrent. Tite-Live lui-même est un témoin de cette occupation, car il appelle Tibur qui est aux portes de Rome, « la citadelle de la guerre gauloise ».

Mais Rome avait d'autres destinées que ces aventuriers pleins de courage. Elle ne désespéra pas d'elle-même, et ses enfants, en n'abandonnant pas son sol sacré, y ramenèrent la fortune. Rome, d'ailleurs, était la cité, les Gaulois n'avaient pas cessé d'être organisés en tribus. La cité pouvait être vaincue, quand elle se trouvait en présence d'une valeur indomptable; elle ne pouvait être soumise par une organisation moins avancée, qui aurait été incapable de la remplacer.

Rome encore incertaine sur la voie qu'elle devait suivre et les descendants de ces Gaulois qui dépensaient inutilement de si précieuses qualités, devaient

se rencontrer encore et la Providence leur réservait de grandes destinées.

La guerre continua, car Rome ne perdait pas le souvenir de son humiliation et les Gaulois, s'ils n'aspiraient pas à de nouvelles conquêtes, prétendaient, du moins, rester tranquilles chez eux. A Rome, tout mouvement des Gaulois provoquait une profonde émotion. Le « tumulte gaulois » amenait une levée générale, et nul ennemi ne fut jamais plus redouté, ni plus haï, ni plus énergiquement combattu.

En 283, le consul Dolabella pénétra chez les Sénons et fit de leur pays un désert. En 232, Rome ordonna le partage entre les citoyens pauvres, des terres conquises, dépouillant ainsi définitivement les malheureux vaincus. Les Boies craignirent un si redoutable voisinage, firent appel à la Cisalpine tout entière et, avec une armée nombreuse, se dirigèrent vers Rome. La ville fut émue mais non effrayée. Deux armées marchèrent contre les envahisseurs, les entourèrent et leur tuèrent quarante mille hommes (225 av. J.-C.).

Une armée romaine parut alors dans la Cisalpine et franchit le Pô, afin de profiter du découragement qu'elle jugeait inévitable. Après un premier insuccès, les deux consuls prirent leur revanche, battirent les Insubres, malgré les secours que la Gaule leur avait envoyés, triomphèrent à Rome avec une solennité exceptionnelle, et purent croire définitive la soumission de leurs éternels ennemis.

Mais Annibal allait attaquer l'Italie. Il avait rencontré dans le midi de la Gaule une résistance qui ne fut pas longue, car ses agresseurs étaient peu nombreux,

et sur les bords du Rhône, de la part des Boies, une promesse de concours qui témoignait de leur haine pour Rome. Les Cisalpins furent les meilleurs soldats d'Annibal, et c'est à leur courage et à leur discipline qu'il dut les victoires de la Trébie, de Trasimène et de Cannes.

Lorsque la victoire de Zama et la prise de Carthage eurent consacré la supériorité de Rome, elle reprit et acheva la conquête de la Cisalpine. Les Boies ne voulurent pas subir son joug et allèrent, sur les bords du Danube, chercher une autre patrie à laquelle ils donnèrent leur nom (192 av. J.-C.) Les peuples forts ne meurent pas.

Cette première migration dont l'histoire se termine par la soumission du plus grand nombre et l'exil des tribus les plus fières et les plus indomptables, était composée des nations du centre de la Gaule. Les peuples de l'Est qui avaient obéi à la même impulsion ou à la même nécessité, se dirigèrent vers la Germanie, suivirent le Danube et s'établirent sur la rive droite du fleuve dans les Alpes Illyriennes. Ils y restèrent trois siècles.

Alexandre les rencontra dans une de ces expéditions par lesquelles il préparait son armée à la conquête de l'Asie. Ils vinrent vers lui. Que craignez-vous ? leur demanda ce jeune roi. — La chute du ciel, répondirent-ils. Alexandre les trouva fiers et leur donna le titre d'alliés et d'amis.

Après sa mort, la Grèce fut soumise à la Macédoine, et ses rois s'attachèrent comme mercenaires, les Gaulois de l'Illyrie et du Danube. C'était exciter leur

appétit. Vers 280, les Tolistoboïes, les Trocmes et les Tectosages appelés par eux, ou attirés par l'espoir d'un grand butin, envahirent la Thrace et la Macédoine. Malgré de vigoureuses résistances, ils firent partout des ravages épouvantables. « Ce n'était pas une guerre de liberté, comme au temps des Perses, dit Pausanias, mais une guerre d'extermination. » Comment ces rudes populations n'auraient-elles pas lourdement pesé sur un pays riche, divisé, et qui n'avait plus confiance en lui-même ?

Les Macédoniens furent écrasés et les Gaulois pénétrèrent en Thessalie. Repoussés des Thermopyles, ils se dirigèrent vers Delphes, dont les trésors excitaient leur avidité. Le dieu, disent les historiens grecs, se défendit lui-même. Un tremblement de terre et une affreuse tempête firent périr un grand nombre d'ennemis. Les habitants, le froid et la faim eurent raison du reste, et les Gaulois, saisis de terreur, se retirèrent précipitamment (279 av. J.-C.). On dit que leur brenn désespéré de l'insuccès et peut-être accusé par les siens, car les aventuriers doivent toujours réussir, se donna la mort.

La défaite sépara ceux que le succès aurait unis. Les débris de cette armée formidable se divisèrent. Les uns revinrent vers le Danube, les autres restèrent en Thrace, mais tous mirent, pour de l'argent, leur valeur à la disposition de ceux qui pouvaient les payer. « Les rois de l'Orient les prirent à leur solde, dit Justin, et leur bravoure devint si célèbre, qu'il y eut bientôt dans toutes les contrées Asiatiques des troupes de Gaulois auxiliaires. Ils inspiraient une telle terreur, et

l'on croyait si bien au bonheur de leurs armes, qu'aucun prince ne se croyait sans leur appui, sûr de sa puissance. »

Les Gaulois du Danube combattirent pour des causes diverses avec un courage auquel les ennemis eux-mêmes rendaient hommage. Ils marchèrent même vers l'Italie, mais arrêtés par l'Adriatique, ils finirent par se perdre au milieu de ces populations sans consistance, que les hasards de la guerre poussaient en tous sens.

Ceux de la Thrace passèrent en Bithynie, et, après avoir servi les rois, tentèrent un établissement durable. Ils se fixèrent, sous la conduite de plusieurs chefs, dans la contrée qui, de leur nom, fut appelée Galatie. Ils y portèrent le butin amassé pendant quarante années, à travers des villes et des États que réduisait à l'impuissance une attaque audacieuse et soudaine, soutenue par une bravoure à toute épreuve.

Rome les vainquit, mais leur laissa la liberté, soit par politique, soit par respect pour leur valeur. Auguste qui voyait dans l'unité la condition d'une longue vie pour l'empire, les réduisit en province, 25 ans avant Jésus-Christ. Mais cette soumission n'altéra pas leur caractère et n'affaiblit pas leur énergie. On reconnut pendant longtemps encore les Gaulois au milieu des populations diverses de l'Asie-Mineure, à leur langue, à leur costume, à leur esprit aventureux, et on parlait d'eux avec le respect dû à des braves.



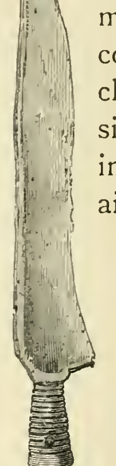
IV. — LES MŒURS des GAULOIS.

LES trois races de la Gaule étaient divisées en un grand nombre de tribus et plus tard de cités. S'il y avait un caractère commun, on pouvait distinguer pour la plupart des nations, des traits particuliers selon la partie de la Gaule qu'elles habitaient et les faits qui avaient marqué leur histoire.

Ils aimaient la guerre, la considéraient comme l'occupation la plus digne de l'homme, s'irritaient contre les obstacles, étaient sensibles à toute insulte et croyaient que tout

fer de lance

couteau d'une seule pièce



couteau



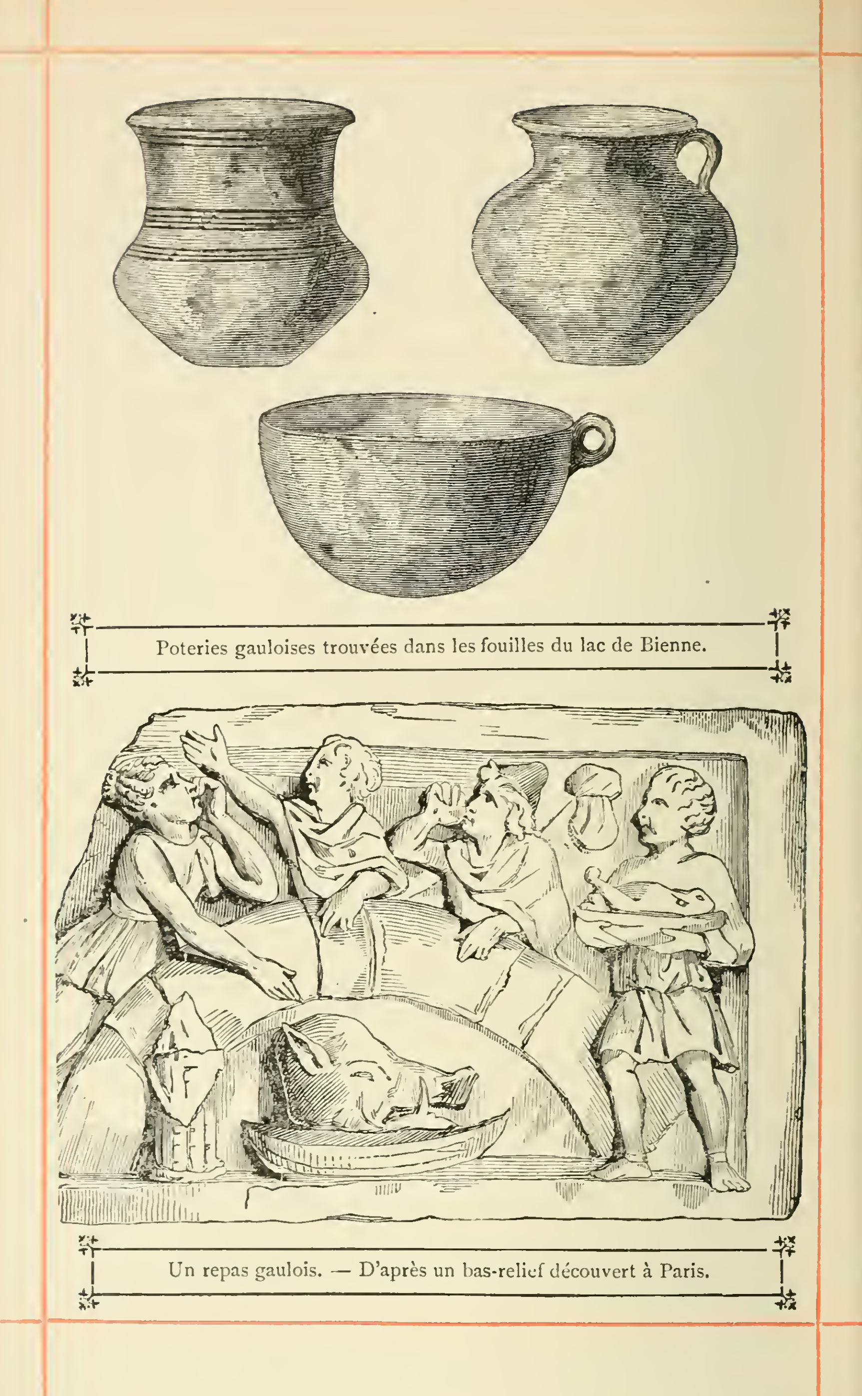
fer de lance

Armes et instruments, en bronze, trouvés sur l'emplacement d'un village gaulois, dans les fouilles du lac de Bienne.

devait céder devant la valeur. Rome qui les connaissait par les désastres qu'ils lui avaient infligés avant qu'elle fût parvenue à leur imposer son joug, les distinguait par une double supériorité : l'art militaire et celui de la parole.

« Ils sont, dit Diodore de Sicile, de grande taille, ont la peau blanche et les cheveux blonds.» Ils avaient pour vêtement des tuniques de diverses couleurs, de larges braies et une espèce de manteau, dont la forme s'est conservée jusqu'à ces derniers temps sur quelques points des Cévennes, et qui ressemble aux dalmatiques de nos cérémonies religieuses. Ils se protégeaient dans les combats, par des casques, des boucliers et des cuirasses de fer. C'était moins pour se mettre à l'abri des coups, que pour être assurés de pouvoir combattre plus longtemps. Ils avaient de longues épées et des piques pesantes qu'ils lançaient avec force, et retiraient aussitôt après les avoir enfoncées dans les armes ou dans le corps de l'ennemi.

Ils combattaient du haut de chars qui les emportaient au loin, sans ordre, et grâce auxquels ils pouvaient se trouver partout où il y avait des coups à donner et des exploits à accomplir. Ils aimaient la louange et la gloire qu'elle donne. Ils en connaissaient le prix et en savouraient la délicatesse, plus sensibles cependant à une certaine exagération, qu'à la justesse. Leur caractère était mobile, impétueux, tout en dehors, avec quelque chose d'insouciant et de chevaleresque. Ils aimaient la nouveauté et se plaisaient aux aventures. La guerre n'était pas leur unique occupation, mais ils la considéraient comme le plus digne emploi de la



Poteries gauloises trouvées dans les fouilles du lac de Bienne.

Un repas gaulois. — D'après un bas-relief découvert à Paris.

force, de l'adresse et du courage. Aussi lorsqu'ils ne purent la faire pour leur compte, ils vendirent leurs bras, et se montrèrent fidèles à ceux qui avaient payé leurs services.

« L'instinct de la guerre est si naturel chez les Gaulois, dit Chateaubriand, que souvent dans la mêlée, les soldats deviennent des généraux, rallient leurs compagnons dispersés, ouvrent un avis salutaire, indiquent le parti qu'il faut prendre. Rien n'égale l'impétuosité de leurs attaques : tandis que le Germain délibère, ils ont franchi les torrents et les monts ; vous les croyez au pied de la citadelle, et ils sont au haut du retranchement emporté. En vain les cavaliers les plus légers voudraient les devancer à la charge, les Gaulois rient de leurs efforts, voltigent à la tête des chevaux et semblent leur dire : « Vous saisiriez plutôt les vents sur la plaine, ou les oiseaux dans les airs. »

« Tous ces barbares avaient la tête élevée, les couleurs vives, les yeux bleus, le regard farouche et menaçant ; ils portaient de larges braies et leur tunique était chamarrée de morceaux de pourpre ; un ceinturon de cuir pressait à leur côté leur fidèle épée. L'épée du Gaulois ne le quitte jamais : mariée pour ainsi dire à son maître, elle l'accompagne pendant la vie, elle le suit sur le bûcher funèbre, et descend avec lui au tombeau. Tel était le sort qu'avaient jadis les épouses dans les Gaules, tel est celui qu'elles ont encore au rivage de l'Indus. »

On a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal de leurs mœurs. On comprend ce que doit être la conduite partout où règne l'erreur religieuse. La vraie notion de

Dieu révèle à l'homme sa subordination et la nécessité de l'accomplissement du devoir. Dans l'idolâtrie, on rencontre assurément de glorieux exemples de mœurs pures, mais ce sont des exceptions, car il est impossible que le grand nombre ne s'abandonne pas, en étouffant la voix de sa conscience, à la tendance de notre esprit « incliné au mal dès son enfance ».

La femme était l'objet d'un certain respect et on reconnaissait en elle quelque chose de sacré. Elle pouvait choisir son mari et la polygamie était interdite. Ce que le mari et la femme apportaient en mariage, était mis en commun, servait à l'entretien de la famille et devenait la propriété du survivant.

Elle était reine au foyer domestique, mais rien ne nous permet de nous rendre un compte exact de la nature de son pouvoir. En dehors de l'esprit chrétien, la femme a partout une situation inférieure, et alors même que l'on paraît l'honorer davantage, elle paie toujours de quelque manière ce qu'on veut lui accorder.

L'autorité paternelle était absolue. Tous dans la famille, la reconnaissaient et s'y soumettaient, la femme comme les enfants. La tradition lui assurait des droits. On doit croire que l'affection lui imposait des devoirs.

Lorsque le chef de famille mourait, il fallait d'abord se convaincre qu'il n'était pas victime d'un crime. Si l'on avait des soupçons, et que la mort ne parût pas naturelle, les femmes et les enfants subissaient la torture, comme les esclaves, et les coupables périssaient par le feu. On correspondait des deux côtés de la tombe, et, après avoir brûlé ce que l'on savait cher au défunt, ses clients, ses esclaves, ses chevaux, les objets à son

usage, on jetait sur le bûcher des lettres dans lesquelles on exprimait ses regrets, et l'on donnait ses commissions pour les âmes dans la société desquelles il allait désormais vivre.

Il n'y avait pas, en dehors de la corporation des Druides, de culture littéraire. On sait seulement que les exploits des guerriers étaient célébrés par les bardes dans des chants que l'on aimait à entendre, et les croyances religieuses exposées dans de longs poèmes réservés à quelques-uns. Rien n'était écrit, afin que nul profane ne pût pénétrer le secret de la doctrine sacrée. Les prêtres et les prêtresses passaient de longues années à étudier ces formules, et ils devaient les réciter avant d'entrer dans les collèges et de pouvoir exercer leur ministère. Ces poèmes hiératiques se composaient de plusieurs milliers de vers, et quelques-uns avaient un développement qui exigeait de grands efforts de mémoire.

Taranis, Dieu du Tonnerre, chez les Gaulois.

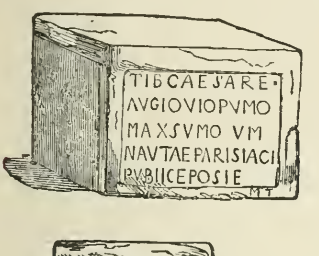
Ils adoraient les forces de la nature, tout ce qu'ils sentaient supérieur à l'homme. Ils s'élevèrent bientôt

de ce culte matériel des astres, du tonnerre, de la mer, des vents, des pierres, des arbres, des montagnes, à celui des génies qu'ils crurent attachés à l'existence de ces divers objets. Ils déifièrent enfin les forces générales du monde, de l'âme, de la société. Leurs dieux furent d'abord de simples abstractions ; ils les revêtirent ensuite de formes humaines, et Rome, lorsqu'elle voulut s'assimiler entièrement la Gaule, n'eut qu'à changer les noms des dieux : leurs attributs ne différaient pas, et la Gaule n'eut pas de peine à suivre Rome. Là aussi, comme chez elle, l'anthropomorphisme était devenu la dernière évolution de l'erreur religieuse.

Le culte mystérieux, effrayant par ses cérémonies, ses victimes et les lieux où il se produisait, était pour quelques-uns un secret fidèlement gardé, pour le plus grand nombre, le principe d'une terreur superstitieuse. Les dieux n'inspiraient aucun amour ; ils étaient faits pour être redoutés, et l'homme ne pouvait les apaiser et se les rendre favorables que par une obéissance absolue à l'autorité des Druides et l'accomplissement des rites sacrés.

On a présenté ces prêtres comme dépositaires de vérités qu'ils gardaient jalousement pour eux. On a supposé qu'ils avaient un corps de doctrines beaucoup plus pures et plus élevées que celles du polythéisme grec et romain. Il est facile de leur attribuer, sans crainte d'être démenti, tout ce que l'on veut. Ni un écrit, ni un monument, ni une tradition ne s'opposeront à ces affirmations. Le respect et l'intérêt avaient fermé les lèvres des initiés et la terreur aurait retenu ceux

qu'une indiscrétion aurait pu tenter. C'était peut-être le moyen d'exercer une influence plus souveraine. C'était assurément le moyen de n'être pas discuté.









Autel gaulois trouvé dans les fondements de Notre-Dame de Paris, en 1711.

Les sacrifices humains étaient fréquents. On immolait des prisonniers de guerre envers qui on n'était tenu à aucune pitié, des malfaiteurs pour qui une pareille mort était trop douce, et quelquefois un sang plus pur coulait sous le couteau sacré. On croyait en Gaule, comme chez un trop grand nombre d'autres peuples, honorer les dieux en les outrageant, et s'attirer leur faveur en violant les droits de l'humanité.

Les Druides formaient une caste à part qui avait de nombreux privilèges, était exempte d'impôts et comprenait, sous des noms particuliers, trois ordres distincts. L'ordre inférieur était celui des bardes qui conservaient les généalogies, les traditions, les souvenirs du passé et chantaient les exploits présents dignes d'être

conservés à la mémoire. Les ovates formaient le second ordre. Ils étaient chargés de toutes les cérémonies du culte et de la célébration des sacrifices. C'était une science très compliquée et très importante. L'efficacité des prières et des offrandes tenait à la fidélité avec laquelle les paroles étaient prononcées et les rites accomplis. Il y avait donc pour les ovates une grande responsabilité et l'ignorance ne leur était pas moins interdite et n'aurait pas été moins punie, que la négligence ou la mauvaise volonté. Mais ils étaient nécessaires.

Les Druides proprement dits, bien que le nom s'appliquât à la hiérarchie tout entière, étaient les prêtres suprêmes. Ils devaient avoir la science, et ne rien ignorer de ce qui se rapporte aux hommes, aux sacrifices, et aux dieux. Ils eurent longtemps la puissance politique unie à leur ministère sacré, et leur parole était souveraine. Un chef élu parmi ceux que l'âge et la sagesse avaient signalés, était le représentant de cette autorité et il l'exerçait d'une manière absolue, grâce au concours de ses prêtres, et à la foi du peuple. L'élection du Druide suprême soulevait les plus hautes questions et, comme elle touchait à des intérêts importants et délicats, elle amenait souvent la guerre entre les diverses tribus.

Une assemblée annuelle se tenait sur le territoire des Carnutes, dans un lieu que l'on considérait comme le centre de la Gaule, et où l'on venait de toutes parts. Les Druides dont la vie cachée augmentait l'autorité, se montraient alors, faisaient les sacrifices, inspiraient les résolutions relatives à l'intérêt commun et, par leurs jugements, mettaient fin à des différends particuliers.

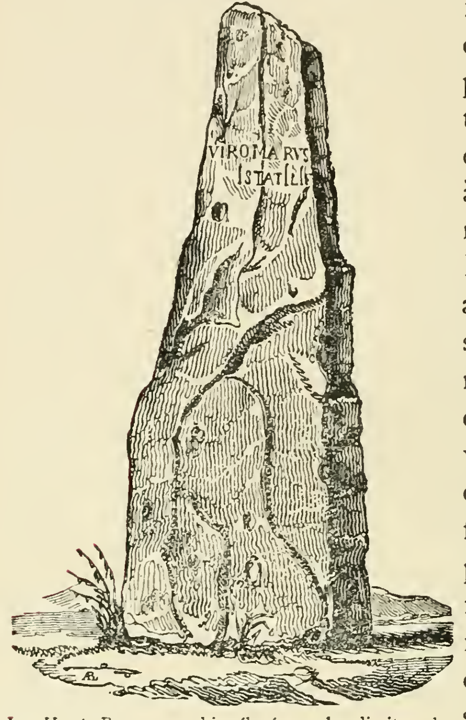
Ils rentraient ensuite dans leurs forêts et l'isolement augmentait leur prestige.

Ils exercèrent longtemps un pouvoir politique, et rien ne fut fait, alliance, paix, guerre, expéditions qu'avec leur agrément ou par leur ordre. Ce régime sacerdotal se maintint pendant des siècles. Il contribua à établir et à conserver une espèce d'unité entre ces confédérations composées d'éléments si nombreux et très souvent divisées par l'intérêt. Attaqué d'abord discrètement, puis avec plus d'audace par les grands dont il contenait l'ambition, il succomba vers le troisième siècle avant notre ère. Ces luttes intérieures n'avaient peut-être pas été étrangères aux grandes migrations et aux tentatives partielles de déplacement des populations d'une partie de la Gaule.

La victoire de l'aristocratie ne fut pas définitive, ni son triomphe paisible. Il y eut des retours offensifs de la part des partisans des Druides. D'un autre côté, les villes se formaient, s'agrandissaient par le travail, s'enrichissaient par le commerce, et avaient conscience de leur force. Elles aidèrent les Druides, se promettant bien de travailler pour leur propre compte, lorsque les grands seraient renversés. Les divisions intestines devinrent ainsi de plus en plus nombreuses et profondes dans la Gaule, et malgré le courage individuel des guerriers et la haute réputation de certains peuples, elle était véritablement réduite à l'impuissance, lorsque maîtres de l'Italie, les Romains aspirèrent à de nouvelles conquêtes.

On trouve en France de nombreux monuments druidiques. C'est le seul souvenir durable qu'aient laissé

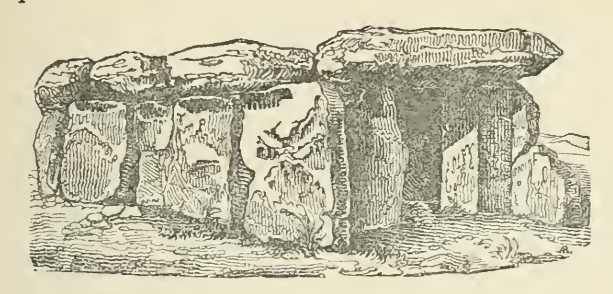
nos pères. Ils n'élevaient pas de grands monuments : leurs villes étaient assurément modestes dans les édifices publics comme dans les demeures particulières, et toute leur industrie a consisté à soulever, à aligner et à accumuler des pierres. Ils accomplissaient ainsi des devoirs sacrés, plutôt qu'ils ne cherchaient à conserver des souvenirs politiques ou de famille. La signification de la plupart de ces monuments informes nous échappe, mais on ne peut les considérer sans y trouver des preuves de force physique et des témoignages de foi religieuse.



La *Haute-Borne*, menhir élevé sur les limites des Leuci, département de la Haute-Marne.

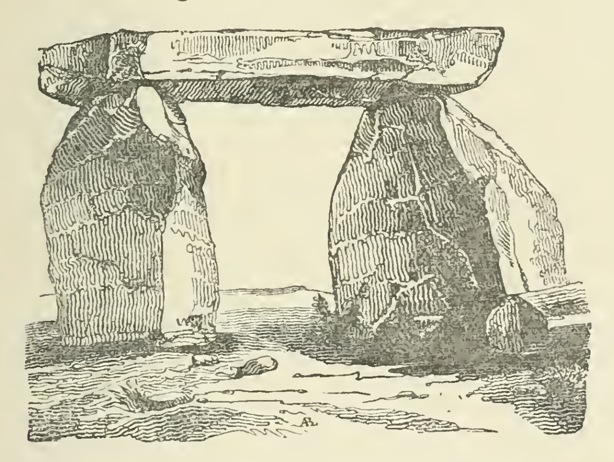
Ces monuments ont des noms différents et présentent des caractères divers. Les *peulvan* ou *menhirs* sont des blocs de pierre, non travaillés et plantés en terre comme des signaux ou des guides. On dirait, à les voir isolés sur des points culminants, de vigilantes et silencieuses sentinelles. Réunis en ligne, ou disposés en cercle, ils forment des *cromlechs*. Ce sont des

avenues qui conduisent à un point central, ou des cercles qui en entourent d'autres.



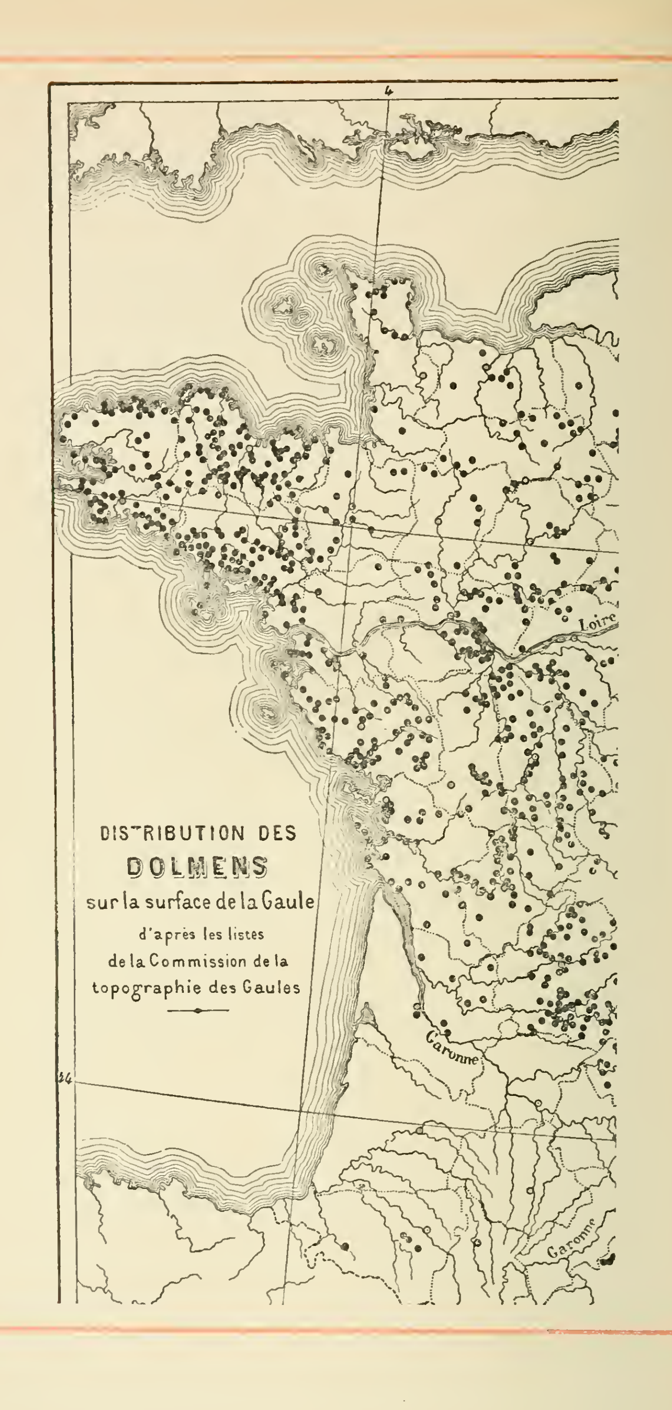
Allée couverte, ou *Roche-aux-fées* à Bayeux.

Les *dolmens* sont deux pierres sur lesquelles repose une troisième de grande dimension, formant une table

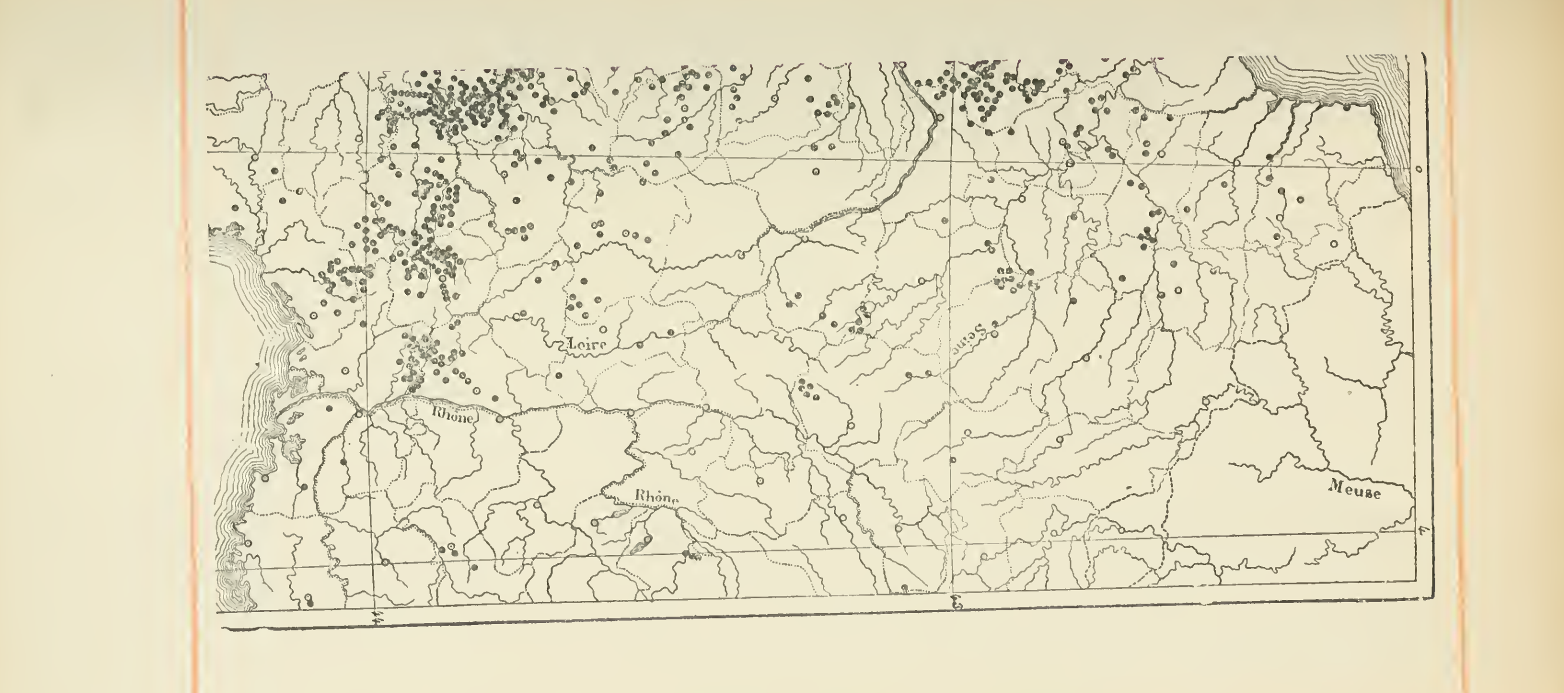


Dolmen près de Saint-Nazaire, département de la Loire-Inférieure.

sur laquelle ont pu être déposées des offrandes ou immolées des victimes.



4
Loire
Garonne
Garonne
DISTRIBUTION DES
DOLMENS
sur la surface de la Gaule
d'après les listes
de la Commission de la
topographie des Gaules



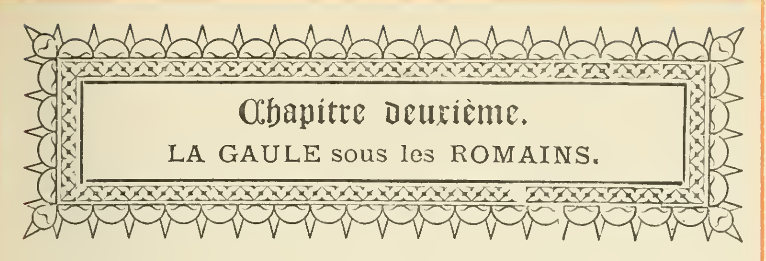
Loire
Seine
Rhône
Rhône
Meuse

On a cru y trouver de grossières ou informes représentations, que l'on a voulu faire remonter jusqu'à l'époque druidique. Comme elles sont infiniment différentes de caractère, et qu'on ne peut reconnaître aucune ressemblance entre elles, il est bien difficile d'y voir autre chose que le produit d'une fantaisie accidentelle et l'industrie capricieuse de quelque oisif.

Ces pierres transportées souvent à de grandes distances du lieu d'où elles ont été extraites, prouvent combien était puissante la foi de la Gaule, et montrent que des peuples qui nous paraissent dénués des moyens mécaniques dont nous disposons, pouvaient cependant exécuter, pour l'accomplissement d'un devoir religieux ou sous une inspiration patriotique, des travaux considérables et qui exigeaient de grandes forces.

Ce que les historiens nous ont transmis des Gaulois et les souvenirs qu'ils ont laissés dans l'esprit de leurs vainqueurs, suffisent à nous montrer tout ce qu'il y avait en eux de force véritable, et quelles espérances d'avenir ils avaient le droit de concevoir.





Chapitre deuxième.
LA GAULE sous les ROMAINS.

I. — LA CONQUÊTE ROMAINE.

ROME, par la valeur militaire, une politique habile et une persévérance infatigable, avait soumis l'Italie, vaincu et détruit Carthage, réduit la Grèce sous sa domination, établi son empire en Asie et fait de la Méditerranée son domaine.

Elle avait satisfait contre les Gaulois Cisalpins une haine séculaire, et prouvé que rien ne lui résistait. Les victoires avaient accru sa confiance, les défaites excité son patriotisme, et le monde semblait aller au-devant d'elle pour obéir à ses lois.

Elle jeta les yeux au-delà des Alpes, et sa politique n'eut pas de peine à comprendre que si ces peuples étaient vaillants, leurs divisions les lui livreraient. Pour assurer la libre possession de ce qu'elle avait conquis, Rome était obligée d'aller toujours en avant, et la Gaule lui était nécessaire pour la tranquille jouissance de ses conquêtes.

Elle y avait, depuis longtemps déjà, une alliée, la riche et industrieuse ville de Marseille. Ce fut pour elle un moyen d'intervenir dans les affaires de la Gaule, et ce moyen fut avidement saisi. On sait, du reste, que quand l'occasion manquait, elle savait la faire naître.

La prospérité et les prétentions de Marseille avaient inquiété les peuples du voisinage. On ne pouvait pas croire que la richesse ne rendît pas ambitieux. On

prit les armes pour repousser le danger que l'on prévoyait ou dont on était menacé. Marseille avait le génie commercial des Phocéens, sans avoir hérité de la valeur grecque. Le commerce, d'ailleurs, ne prépare pas efficacement à la guerre, et l'intérêt toujours en éveil ne laisse pas de place au dévouement qu'exigent les armes. Elle fit appel à Rome, et cet appel fut entendu comme s'il avait été souhaité.

Rome triompha des Ligures et donna leurs terres à son alliée (154 av. J.-C.). C'est toujours par la générosité qu'elle commençait, afin de ne pas décourager la confiance. Marseille se montra reconnaissante et, soit par nécessité, soit parce qu'elle crut que l'intervention de Rome serait toujours désintéressée, elle l'invoqua une seconde fois, en présence d'un nouveau danger.

Les légions romaines revinrent. Les Salyes furent vaincus, et les peuples comprirent combien était précieuse l'amitié des Romains, si leur inimitié était si redoutable. Rome vendit à l'encan la population vaincue, et fonda sur le territoire gaulois la ville d'Aix (123).

Les Édues sollicitèrent une alliance qui leur fut généreusement accordée. Elle ne pouvait guère être onéreuse à Rome, et lui serait certainement utile; car elle lui fournirait l'occasion de se mêler aux affaires de la Gaule. Les Allobroges attaquèrent la province nouvellement formée, et payèrent par la mort de vingt mille soldats cette agression imprudente (121). Le roi des Arvernes, Bituit, voulut conjurer le danger dont la Gaule était menacée. Il crut que le nombre aurait

raison de la discipline, mais il comptait sans la perfidie romaine. Attiré à une conférence, il fut pris et chargé de chaînes. La province s'accroissait par ces succès dûs aux armes, à des surprises, à des intrigues, à des violations de la foi promise, et elle toucha bientôt aux Pyrénées. La déclaration du Sénat constatant de si rapides succès est de 118 av. J.-C.

Alors commence cette organisation qui garantissait la fidélité des peuples vaincus et leur assurait la tranquille jouissance d'une liberté soumise. Il y eut des villes fédérées, d'autres qui furent régies par des préfets; d'autres enfin qui, sous le nom de sujets provinciaux, virent leurs habitants réduits à une espèce de servitude.

Des municipes, c'est-à-dire des colonies romaines, latines et italiques, furent créés. Ils se composaient de citoyens venus de Rome, du Latium ou de l'Italie, et d'habitants de la Province qui, pour leurs services, avaient reçu ce titre recherché. On leur reconnaissait les mêmes droits politiques qu'aux habitants de Rome, mais comme ces droits ne pouvaient s'exercer que dans la capitale, c'était une vaine satisfaction pour l'amour-propre des vaincus. Elle leur suffit longtemps, et garantit leur fidélité.

Il en fut ainsi tant que Rome fut puissante; mais lorsque la décadence commença, lorsque les liens de la soumission se relâchèrent, ces municipes devinrent pleinement maîtres d'eux-mêmes. Ils eurent une curie qui remplaçait le sénat, des duumvirs qui représentaient les consuls, des édiles, des questeurs, des préteurs qui furent chargés de veiller à la sécurité publique,

d'administrer les finances et de rendre la justice. Ils furent une ombre de Rome.

Ces municipes créés dans les vieilles villes de la Gaule, ou dans les colonies nouvellement formées, acquirent rapidement de l'importance et jouèrent un rôle considérable à l'invasion des Barbares et dans la constitution des nouveaux États. Ils formaient des centres d'action et de résistance.

L'invasion des Cimbres et des Teutons fut pour Rome l'occasion d'un nouveau service à rendre à la Gaule. Sans doute, elle se défendait elle-même, puisqu'elle était attaquée sur son propre territoire, mais les cités Gauloises ne pouvaient méconnaître le danger qu'elles couraient, si cette nouvelle invasion n'était pas repoussée, ni oublier à qui elles devraient leur salut, si la victoire souriait aux Romains. Marius écrasa les Teutons à Aix (102) et les Cimbres à Verceil (101). La Gaule put respirer pendant quelque temps.

Mais Rome était en proie à la guerre civile. L'aristocratie et la démocratie engageaient une lutte violente et les ambitions particulières se servaient de l'une et de l'autre pour s'élever et se maintenir. La Gaule fut entraînée par ses gouverneurs et par ses sympathies. Marseille et Narbonne se prononcèrent pour l'aristocratie, presque toutes les autres cités pour le régime populaire, mais on ne se mêla pas aux combats. La Gaule qui ne prit pas les armes, offrit un asile aux proscrits. Ce fut un crime, et Pompée l'en punit. Il ravagea le pays, enleva un grand nombre d'hommes en état de porter les armes et les envoya combattre au loin, partout où Rome faisait la guerre. Il détruisit des villes et

distribua leur territoire à Marseille et à Narbonne. Il donna enfin — ce qui fut un fléau permanent — des gouverneurs dont il connaissait la rapacité, et qui se crurent tout permis contre des vaincus. La Gaule méridionale connut alors toutes les humiliations et toutes les souffrances d'une soumission qui touchait à la servitude.

C'était un avertissement, et il devait inspirer de la défiance et de la sagesse. Mais combien de fois les peuples ne sont-ils pas aveugles sur leurs intérêts!

Le reste de la Gaule était presque complètement étranger à ce qui se passait au midi. Seuls, les Édues, fiers de leur titre d'alliés de Rome, se trouvaient rassurés pour le présent et ne cachaient pas leurs espérances de domination. Les Séquanes, jaloux et effrayés, cherchèrent contre eux des alliés. Ils en trouvèrent chez les Suèves, qui passèrent le Rhin sous la conduite d'Arioviste, battirent les Édues et demandèrent des terres aux Séquanes. Les Séquanes comprirent trop tard combien il est dangereux d'avoir de trop puissants amis. Ils se rapprochèrent des Édues, unirent leurs forces pour une commune défense et furent complètement défaits à Magetobriga, près de la Saône. Le Germain Arioviste se trouva ainsi le maître de toute la Gaule Orientale (63 av. J.-C.).

Les Édues appelèrent alors les Romains à leur aide. Ils auraient pu hésiter, mais une autre invasion, qui n'était pas moins redoutable, rendit leur intervention nécessaire. Il fallait aider des alliés et mettre la Province à l'abri d'un grand péril. On négocia avec Arioviste, et l'on put disposer des forces des Édues et

des Séquanes, pour défendre les passages du Jura contre les Helvètes.

Ce peuple avait quitté ses villes et ses villages, pour s'établir dans la Gaule, était arrivé sur le Rhône, et demandait passage à travers la Province (58). César qui venait d'être chargé pour cinq ans du gouvernement de la Gaule cisalpine et de la Province, envoya promptement ses légions, fortifia les points par où ils devaient passer, les surveilla, marcha contre eux, les atteignit sur la Saône, leur livra bataille et les écrasa. Sur près de quatre cent mille individus qui composaient l'invasion, trente mille à peine échappés au massacre, firent de vains efforts pour gagner le Rhin, durent se rendre, et furent ramenés dans leur pays où ils se réfugièrent dans les ruines qu'ils avaient faites eux-mêmes, convaincus qu'ils ne reverraient jamais leur patrie.

Les Germains étaient encore sur le territoire de la Gaule. Les Édues s'inquiétaient de les voir s'augmenter tous les jours, par des renforts venus d'au-delà du Rhin, et il leur semblait que la Gaule « devenait Germanie ». Sollicité par eux, César voulut obtenir qu'Arioviste rendît la liberté aux alliés du peuple romain. Arioviste répondit que la Gaule était sa province au Nord, comme elle était au Midi la province de Rome. César l'attaqua, le vainquit et l'obligea à repasser le Rhin (58).

Cette première campagne montra la supériorité des Romains malgré l'infériorité du nombre, et prépara la conquête par l'influence morale et le courage des vainqueurs.

L'année suivante, César entra chez les Belges qui s'étaient inquiétés de son alliance avec les Rèmes, et avaient levé contre les Romains une armée de trois cent mille hommes. La marche fut difficile au milieu des forêts. Il les rencontra sur les bords de l'Aisne, leur infligea une sanglante défaite et s'avança sur le territoire des Nerviens, qui furent exterminés. La rapidité augmentait sa force et l'ennemi était toujours devancé et surpris. Les Aduatiques qui essayèrent de résister succombèrent, et César en vendit plus de cinquante mille.

La conquête de la Belgique était achevée. Elle fut prompte sans doute, mais elle coûta cher aux vainqueurs, et fit courir les plus grands risques au général lui-même. César estimait ces ennemis, et donne la raison de leur supériorité. « Ils étaient le peuple le plus énergique de la Gaule, parce que leur éloignement de la Province n'avait pas permis à la civilisation et au luxe de pénétrer chez eux. Ils avaient moins de relations avec les étrangers, et en recevaient moins les choses qui amollissent l'homme. »

César s'éloigne de la Gaule après avoir pris des précautions contre les Belges, les Armoricains et les peuples voisins des Alpes qui auraient pu lui fermer les passages. Son absence et l'attention qu'il porte aux événements de Rome enhardissent ses ennemis. Il est attaqué de tous côtés, reparaît, tient tête à tous et pendant que ses lieutenants parcourent en vainqueurs le pays, il livre une terrible bataille à la flotte armoricaine qu'il détruit. Les Vénètes se rendirent et le vainqueur se montra impitoyable. La guerre était

partout, contre les Aquitains, contre les Armoricains et contre les Belges. Les Morins et les Ménapiens furent les derniers à se soumettre, leurs bois et leurs marais secondant les efforts de leur patriotisme. La multiplicité des ennemis et la grandeur des efforts n'avaient abouti qu'à montrer la supériorité du général et de l'armée et à étendre la domination romaine.

César et les Romains eurent contre la Gaule une alliée qui ne leur manquera jamais : la constante division de ces peuples entre eux, même en présence des plus extrêmes dangers.

Mais la Gaule vaincue pouvait recevoir des secours du dehors. Deux campagnes furent dirigées (55 et 54) contre les Germains au-delà du Rhin, et contre les Bretons au-delà de la mer. Le sang gaulois et la perfidie romaine concoururent à des résultats qui ne pouvaient être ni importants, ni durables, parce que l'activité de César était poussée dans une autre direction, et que ses conquêtes étaient moins faites pour Rome que pour lui-même.

Lorsque César revint de la Bretagne, la révolte commencée chez les Carnutes s'était propagée chez les Éburons, les Trévires et les Armoricains, Ambiorix, chef des Éburons, avait presque détruit un corps de dix mille hommes de l'armée romaine, et César ne sauva qu'avec peine ses légions. Il concentra ses forces, et il fallut une grande victoire pour empêcher un soulèvement général. Le Trévire Indutiomar fut tué; Ambiorix put s'échapper, mais son peuple fut exterminé.

La honte de la défaite, l'impatience d'une soumission d'autant plus lourde que les vainqueurs étaient plus

soupçonneux, la situation de l'Italie qu'agitaient les discordes et qui était à la veille de la guerre civile, déterminèrent les Gaulois à une tentative suprême.

Les légions étaient dispersées dans le pays, et leur général paraissait uniquement occupé de ses desseins ambitieux. Une prise d'armes fut résolue. Le plus grand mystère couvrit les délibérations, les conventions, les approvisionnements et toutes les mesures qui précédèrent et préparèrent l'explosion.

Les Carnutes donnèrent le signal. En trois jours toute la Gaule fut sous les armes. Les Arvernes, les Aquitains, les Armoricains, les cités entre la Seine et la Garonne, proclament leur indépendance. Les Belges s'agitent, sans oser braver les dix légions qui les surveillent, et les Edues s'indignent, sans pourtant quitter le parti de Rome, d'avoir été accusés par leurs compatriotes, d'être la cause du malheur de la Gaule. Les Rèmes, les Lingons et les Trévires restent fidèles à Rome.

Vercingétorix, descendant des rois Arvernes, avait été l'habile et persévérant organisateur de cette révolte. Il en fut le chef, et l'assemblée générale lui donna une autorité absolue. Il fit preuve d'autant d'activité que d'énergie dans cette situation difficile entre des peuples jaloux les uns des autres et soupçonneux. Il s'était assuré leur fidélité en prenant pour otages les citoyens les plus recommandables.

Vercingétorix, monnaie gauloise découverte en 1852 dans le département du Puy-de-Dôme.

César accourt, attaque l'ennemi sur tous les points, et se précipite sur les Arvernes.



Statue colossale de Vercingétorix à Alise-Saint-Reine.

Vercingétorix l'évite, ravage les terres des Edues, attire César, qui évite le piège, détruit les villes afin de lui enlever tout refuge, ravage les campagnes afin de l'affamer, mais ne peut l'empêcher de s'emparer d'Avaricum, capitale des Bituriges, et d'en massacrer les habitants.

Il se replie sur l'Arvernie. César court avec six légions l'assiéger dans Gergovie, échoue dans son attaque, cherche un refuge chez les Edues, est mis par leur défection dans le plus grand péril, s'efforce de rallier ses troupes, trompe les Edues, passe la Loire et joint chez les Senones son lieutenant Labiénus.

Les Arvernes dirigeaient l'insurrection et l'enthousiasme était général parmi les alliés. César avait perdu sa cavalerie composée d'Edues, et se trouvait sans communication avec la Province qui seule eût pu lui donner des approvisionnements, des armes et des hommes. Le moment était décisif. Les deux armées se rencontrèrent sur le cours de la Saône. La mêlée fut terrible. César courut les plus grands dangers, laissa son épée entre les mains de l'ennemi, mais après des prodiges de courage et d'habileté, il resta vainqueur. Les Gaulois se réfugièrent dans Alésia, qu'ils regardaient comme le boulevard de leur confédération et qu'ils jugeaient imprenable.

César l'assiégea, et fit autour de ses murs d'immenses travaux qui furent eux-mêmes assiégés par une armée de deux cent cinquante mille hommes, dans laquelle entrèrent les contingents de tous les peuples de la Gaule, excepté des Rèmes. Attaqué de deux côtés, César opposa une résistance opiniâtre et prit l'offensive avec une

ardeur irrésistible. L'armée gauloise se dispersa après avoir subi d'immenses pertes. La ville se rendit, et Vercingétorix vint déposer ses armes aux pieds de son vainqueur, qui ne sut pas être généreux, l'envoya à Rome, et le punit par la hache du bourreau d'avoir cru à l'indépendance de son pays (51).

La guerre continua encore, mais sans entente, et les peuples se détachèrent successivement de l'alliance. César avait eu recours à la politique autant qu'aux armes, et il savait habilement profiter de tous les germes de division que les anciennes luttes et les malheurs récents entretenaient au sein des populations. Il encouragea les défections par la clémence et se montra impitoyable pour ceux qui résistaient aux séductions, à l'exemple et à la force. Le centre de ce dernier effort était à Uxellodunum, ville des Cadurci. Le chef Luctère s'y enferma et, abandonné à lui-même, fut obligé de se rendre. César, pour épouvanter les peuples et décourager toute autre tentative, fit couper la main droite à tous les prisonniers. Ce fut la fin de la guerre et, débarrassé enfin de ses ennemis, il créa une seconde province qu'il appela Gaule chevelue. « Il avait pris de force, dit son lieutenant Hirtius, huit cents villes, soumis plus de trois cents peuples, et combattu contre trois millions d'hommes, dont un million périt et un million fut réduit en captivité. » Pline évalue à douze cent mille le nombre des Gaulois qui payèrent de la vie leur dévouement à la patrie.

Dès lors le conquérant essaya de gagner sa conquête par la douceur. Il laissa à la Gaule son organisation, son culte, ses chefs, ses libertés, ne lui imposa qu'un

tribut modéré, lui emprunta ses soldats, et essaya de s'attacher les grandes familles par des distinctions. Il les admit dans le sénat et les assimila au patriciat romain, non sans protestation de ses ennemis. La Gaule était le piédestal de sa fortune. Elle l'éleva si haut, qu'elle prépara un maître à Rome. César est véritablement le premier empereur.

II. — LA DOMINATION ROMAINE.

PENDANT la guerre civile, la Provence se prononça pour Pompée. César prit Marseille, lui enleva sa liberté, ses armes, son rang, et la ruina. Auguste exclut du sénat les Gaulois, augmenta les tributs et transporta le siège de l'administration à Lyon, ville nouvelle, qui se montra reconnaissante en inaugurant le culte de l'empereur. Soixante cités gauloises élevèrent un autel à Auguste, au confluent de la Saône et du Rhône. Les divinités gauloises s'unirent aux divinités romaines. Il y avait pour tout l'empire le même maître, les mêmes lois, une même langue, il devait y avoir les mêmes dieux.

Les Druides n'acceptèrent pas sans protester ce changement qui portait une atteinte profonde à leur autorité. Leur influence avait bien diminué, mais ils espéraient toujours la rétablir, et on retrouve leur main dans toutes les intrigues qui provoquèrent des soulèvements.

La Gaule était une province impériale, c'est-à-dire dépendant directement de l'empereur. Elle fut divisée en trois parties : l'Aquitaine entre les Pyrénées, les Cévennes et la Loire ; la Belgique entre la Seine et le

Rhin; la Lyonnaise entre la Seine et la Loire: elle comprenait tout le centre. Une quatrième partie qui dépendait du sénat, se composait de la Province qui prit le nom de Narbonnaise.

Mais la Gaule cessait d'être elle-même, et l'Italie essayait de se l'assimiler. « L'antique société gauloise fut bouleversée dans ses fondements, dit Amédée Thierry; les centres d'autorité ou d'influence furent changés ou rattachés à des idées d'un autre ordre; l'institution de la clientèle, source de la puissance des grandes cités, n'exista plus; le territoire même de ces grandes cités fut morcelé, et leurs tribus éparpillées. » Il y eut unité de pouvoir, unité d'administration, unité de religion, et l'on put dire avec vérité que la Gaule était devenue une seconde Italie. Rome n'assimilait que pour absorber.

Mais l'esprit d'indépendance n'était pas mort. Sous Tibère, Julius Florus essaya de soulever les Belges, et Sacrovir, dont le nom n'est peut-être qu'une traduction du nom de Druides, tenta d'entraîner les peuples de la Celtique (21 ap. J.-C.).

Rome s'effraya, mais ces excitations restèrent sans effet, et les deux chefs de la révolte furent réduits à se tuer eux-mêmes.

Caligula qui avait auprès de lui les Gaulois les plus illustres, traita la Gaule en pays conquis, et y exerça ses fureurs. Il y vendit ses meubles les plus précieux, et y remplit son trésor par le meurtre des représentants des plus nobles familles. Claude eut pour la Gaule une certaine tendresse. C'était sa patrie, et il lui ouvrit les portes du sénat. Le discours qu'il prononça pour

demander que les Gaulois fussent assimilés aux Romains, nous a été transmis par Tacite ([1]) qui lui a donné son tour oratoire, et une plaque de bronze trouvée à Lyon nous a conservé ses propres paroles. Il vit dans les Druides les derniers défenseurs de l'indépendance nationale, et il les poursuivit avec une sévérité qui courba, pour un moment, les volontés les plus rebelles, mais rendit les haines plus vives.

Néron fut favorable à la Gaule, et, pendant qu'il abattait à Rome les têtes les plus hautes, il s'efforçait d'enrichir une province où, en sa qualité d'artiste, il se réjouissait de voir les écoles florissantes, les grammairiens respectés, les rhéteurs tout-puissants et les acteurs applaudis. C'est de la Gaule que partit le mouvement qui le renversa. Vindex pro-préteur de la Gaule, « plein d'audace pour les grandes choses », excita Galba et souleva les légions de Germanie. Il se tua de désespoir après avoir fait un empereur.

La Gaule se rangea du côté de Vitellius, et vit avec douleur le succès de Vespasien. Le Batave Civilis avait cru le moment favorable pour la conquête de l'indépendance. Les Druides portèrent de tous côtés le souffle de la révolte. Ils annonçaient la chute de la puissance romaine et promettaient aux Gaulois dignes de leur ancienne liberté, les destinées les plus brillantes. Sabinus fut proclamé empereur. On joignait à son nom celui de Julius, et on le disait fils du conquérant des Gaules. Rome n'eut pas besoin d'envoyer ses légions, et les Gaulois restés fidèles suffirent pour ramener l'ordre

1. *Annales*, livre XI, 24.

un moment troublé. Sabinus abandonné, fut défait par les Séquanes, et se réfugia dans une caverne où il demeura dix ans caché avec sa femme et ses enfants. Ils furent découverts et amenés à l'empereur, qu'Éponine essaya de fléchir, en lui présentant ses enfants et en lui faisant un tableau touchant de sa vie souterraine. Les exigences de la politique l'emportèrent sur la compassion. Sabinus fut condamné. Éponine demanda comme une grâce de partager son sort et dit à l'empereur : « J'ai été plus heureuse avec lui dans les ténèbres, que toi dans la puissance suprême. » L'empereur est petit à côté de cette vaincue.

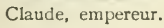
La Belgique et la Batavie résistèrent plus longtemps. Le général Romain Cérialis fut deux fois surpris, et n'échappa à un désastre que par des prodiges de valeur qui lui assurèrent une double victoire. Mais la résistance ne fut pas brisée et la guerre ne se termina que par la soumission de Civilis et de la Druidesse Velléda, qui avait exercé sur les Gaulois une influence souveraine, en leur promettant non seulement la liberté, mais l'empire du monde.

La Gaule n'était plus elle-même. Les relations avec l'Italie, l'admission dans les légions, les écoles avaient dompté la résistance, et effacé tout ce qui pouvait séparer. La Gaule intervenait dans les affaires de Rome. Antonius Primus qui donna le trône à Vespasien était de Toulouse ; Agricola qui soumit la Bretagne à Domitien était né dans la Province, Antonin le Pieux appartenait à une famille de Nîmes, et Caracalla avait Lyon pour patrie.

Ainsi, au premier siècle, la Gaule avait créé des

empereurs, au second, elle en avait fourni, au troisième, elle essaya de former un empire. Des Césars gaulois se succédèrent de 260 à 273. Plusieurs d'entre eux ne manquaient ni de valeur militaire, ni de talent administratif, et ils opposèrent une résistance souvent victorieuse au mouvement qui venait d'au-delà du Rhin. Claude II, Aurélien et Probus firent plus qu'eux. Ils





Claude, empereur.



Probus, empereur.

rejetèrent les Germains dans leurs forêts, mais ce ne fut pas pour longtemps, car l'empire devenait de jour en jour une proie plus tentante et plus facile à saisir.

D'ailleurs les Barbares étaient entrés dans les armées et ils ne tardèrent pas à y exercer des commandements. Pourquoi n'auraient-ils pas été amenés à faire servir à l'accomplissement de leurs projets, cette force dont ils disposaient ?

Dioclétien donna quatre maîtres au monde (284), espérant qu'ils s'annihileraient mutuellement, et seraient plus redoutables aux ennemis du dehors. Un grand changement s'opère dans la constitution même de l'empire, et à côté du despotisme qui s'organise pour durer, on voit se développer à l'intérieur un esprit nouveau,

et sur les frontières se presser des peuples que tout invite à marcher en avant.



Dioclétien, empereur.

La révolte des Bagaudes sous Dioclétien fut terrible. La misère et le désespoir armèrent une multitude de serfs. Maîtres des campagnes où ils régnaient par le nombre, où ils décimaient par des attaques soudaines, les forces envoyées contre eux, ils assiégèrent les villes, en prirent plusieurs, et y exercèrent d'affreux ravages. Il fallut leur faire une guerre en règle, et Maximien parvint à les écraser. Salvien parle de leur malheureuse situation en des termes si énergiques et si touchants qu'il semble, en présence de leurs maux, excuser leur révolte. « Dépouillés, dit-il, par des juges de sang, ils avaient perdu les droits de la liberté romaine; ils ont perdu le nom de Romain. Nous leur imputons leur malheur, nous leur reprochons ce nom que nous leur avons fait. Comment sont-ils devenus Bagaudes, si ce n'est par notre tyrannie, par la perversité des juges, par leur proscription et leurs rapines? »



Constantin, empereur.

Sous Constance Chlore et sous Constantin, la Gaule respira. L'Église reçut la liberté, et ses bienfaits purent se répandre impunément. L'hérésie l'attaqua, Julien imagina un genre de persécution inconnue, mais elle

triompha de tout, et la Gaule eut la gloire de présenter dans toutes ses parties, des communautés chrétiennes riches en vertus et animées de cet esprit d'active propagande, qu'inspirent les fortes convictions, et l'assurance que l'on est en possession de la vérité.

La division de l'empire (395) ne change rien au rôle et aux destinées de la Gaule. Elle est assaillie par les barbares et la résistance devient, de jour en jour, moins efficace. Le 31 décembre 406, les Alains, les Suèves et les Vandales passaient le Rhin près de Bâle, se répandaient dans la Gaule et franchissaient les Pyrénées. Les Wisigoths et les Burgondes les suivirent de près. Aux dévastations succédèrent des dépossessions, et ceux qui n'avaient d'abord voulu que piller, cherchèrent ensuite des établissements durables. « Tout ce qui se trouve entre les Alpes et les Pyrénées, dit Châteaubriand, entre l'Océan et le Rhin est dévasté. Mayence est prise et détruite. Worms est ruinée par un long siège. Reims, Amiens, Arras, Térouanne, Spire, Strasbourg voient leurs habitants transportés dans la Germanie. Tout est ravagé dans l'Aquitaine, la Novempopulanie, la Lyonnaise, la Narbonnaise, sauf un petit nombre de villes que le fer menace au dehors, et que la faim tourmente au dedans. »

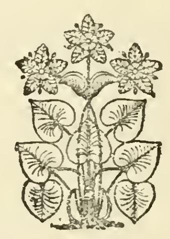
Labarum.

Le monde Romain est fini. La Gaule appartient encore nominalement à l'empire, mais les barbares y forment des établissements et y restent les maîtres.

Des peuples divers se poussent, se réunissent, se combattent, et finissent par se pénétrer et disparaître. Ils perdent leur physionomie particulière, pour se fondre dans ce qui n'est encore qu'un mélange, et ne tardera pas à s'éclaircir et à prendre une forme nouvelle.

Rome était arrivée à l'unité et elle avait fait la Gaule à son image. Les barbares détruisent tout, mais pour reconstruire. Ils tuent la vieille société romaine, mais pour faire renaître de ses cendres une société nouvelle, avide d'avenir et pleine de promesses, car elle a pour elle ce qui a manqué à l'empire : la vérité religieuse.

Parmi ces peuples barbares, il en est un à qui sont réservées de hautes destinées. Il n'aurait rien pu par lui-même à cause de son petit nombre, de son esprit d'aventure et de ses mœurs. En s'emparant d'une partie de la Gaule, il se laissa vaincre par sa culture intellectuelle et morale, et s'assimila tout ce qui pouvait faire sa grandeur. Il imposa son nom, et le jour où, dans la personne de son premier roi, il fut devenu chrétien, son rôle dans le monde commençait pour ne plus finir. Il a été pendant des siècles, fidèle aux promesses de son berceau, et sa gloire est moins d'avoir provoqué l'admiration, que d'être devenu pour tous un modèle et l'objet d'une émulation féconde.





Chapitre troisième.
LES FRANCS en GAULE et en GERMANIE.

I. — LES PREMIÈRES INVASIONS en GAULE.

LA France, a dit Châteaubriand, est une contrée sauvage et couverte de forêts, qui commence au-delà du Rhin, et occupe l'espace compris entre la Batavie à l'Occident, le pays des Scandinaves au Nord, la Germanie à l'Orient, et les Gaules au Midi. Les peuples qui habitent ces déserts sont les plus féroces des barbares : ils ne se nourrissent que de la chair des bêtes sauvages ; ils ont toujours le fer à la main ; ils regardent la paix comme la servitude la plus dure dont on puisse leur imposer le joug. Les vents, la neige, les frimas font leurs délices. Ils bravent la mer, ils se rient des tempêtes et l'on dirait qu'ils ont vu le fond de l'Océan à découvert, tant ils connaissent et méprisent ses écueils. Cette nation inquiète ne cesse de désoler les frontières de l'empire. Ce fut sous le règne de Gordien le Pieux qu'elle se montra pour la première fois aux Gaules épouvantées. Les deux Décius périrent dans une expédition contre elle; Probus qui ne fit que la repousser, en prit le titre glorieux de Francique. Elle a paru à la fois si noble et si redoutable, qu'on a fait en sa faveur une exception à la loi qui défend à la famille impériale de s'allier au sang des barbares. »

C'est sans doute le langage d'un poète plutôt que celui d'un historien, mais ce poète a puisé aux sources

historiques, et s'il prend quelques libertés, pourrait-on lui en contester le droit ? Il n'est peut-être pas exact de circonscrire d'une manière si précise la partie de la Germanie habitée par la confédération des tribus franques. Ces peuples n'avaient pas de demeures fixes. Ils s'adonnaient peu à l'agriculture, vivaient du produit de la chasse, du lait et de la chair de leurs troupeaux, et se trouvaient en contact fréquent avec les peuples voisins ou ceux que l'Asie envoyait jusqu'aux extrémités occidentales de l'Europe, et qui troublaient les premiers possesseurs.

On ne sait pas par quelles conditions les différentes tribus étaient unies entre elles. Le sang les rapprochait peut-être et l'intérêt les empêchait de se séparer. Isolées, elles seraient facilement devenues la proie de l'ennemi ; confédérées, elles offraient une plus grande résistance, et pouvaient tenter des expéditions avantageuses, ou vivre dans les douceurs de la paix.

Vers le milieu du IIIe siècle, les Germains les plus rapprochés du Rhin avaient compris les avantages de l'union et s'étaient rapprochés en vertu d'affinités particulières.

Les Suèves avaient été le centre autour duquel s'étaient réunis les Alamans. Au Nord, les Francs avaient mis leurs forces en commun. Les premiers étaient *les hommes;* les seconds, *les braves*, *les fiers*, *les intrépides*, *les féroces*. Ceux-ci portaient différents noms : Les Salisques ou Saliens habitaient les bords de l'Issel. Ils étaient réputés les plus courageux et les plus entreprenants. Les Ripuaires occupaient les bords du Rhin et ils surent en défendre le passage soit pour

eux-mêmes, soit au profit de l'empire. La tentation était grande pour eux, et la Gaule qu'ils voyaient à si peu de distance, devait provoquer constamment leur avidité. C'est sans doute parce qu'ils les redoutèrent, que les Romains les chargèrent de défendre le passage, et leur offrirent à la place d'expéditions incertaines, des avantages assurés qui garantirent leur fidélité.

Les Sicambres étaient établis entre la Sieg et la Roer. On connaissait la fierté de leur caractère et leur indomptable bravoure. Les Bructères, les Chérusques, les Marcomans, les Cattes appartenaient à la confédération, et lui apportaient, avec des qualités diverses, un dévouement qui entretenait l'unité en assurant l'indépendance.

Les tribus franques étaient les moins nombreuses de celles qui, de la rive droite du Rhin, s'étendaient dans les forêts et les marécages de la Germanie. Pourquoi leur nom a-t-il été le plus retentissant et leur influence la plus durable ? Pourquoi seuls ont-ils formé un État qui a duré ?

Ils eurent des qualités qui les distinguaient parmi les peuples barbares, et se montrèrent supérieurs, avant la conquête par leur courage, après leur établissement dans la Gaule, par l'ardeur avec laquelle ils embrassèrent la foi catholique. Leur vocation à laquelle ils ont cru de bonne heure, vient de là. Les Wisigoths étaient plus nombreux et ils les avaient devancés dans la Gaule. Les Burgondes montraient une grande douceur, l'amour des arts, de la paix et un génie colonisateur. Ils occupaient une partie du territoire si fort envié par les barbares, lorsque les corps Francs essayèrent

leurs premiers établissements. Comme ils ne s'étaient pas violemment imposés aux premiers habitants, la fusion s'était rapidement opérée et l'on pouvait croire que leur influence extérieure ne rencontrerait pas d'obstacles.

Il semblait donc que les Francs fussent destinés à être soumis à leur autorité ou à ne jouer qu'un rôle secondaire. Le génie de leur race prépara leurs destinées, le courage dont ils donnèrent des preuves éclatantes, les développa, la fusion étroite et rapide qui se fit avec les Gallo-Romains en hâta l'épanouissement, et la pureté de la doctrine chrétienne qu'ils embrassèrent, et dont ils se firent les champions, leur donna dans le monde une mission que les autres peuples ont pu envier, mais à laquelle il ne leur a pas été donné d'atteindre.

Le nom des Francs est écrit pour la première fois par les historiens romains en 241. Aurélien, tribun légionnaire sous Gordien III, repoussa une de leurs invasions. L'empire était encore assez fort pour ne pas craindre d'être submergé par le flot barbare, mais les signes de décadence se montraient de toutes parts, et des voisins cupides devaient s'empresser de profiter des avantages que leur offrait cette rapide dissolution d'un grand corps.

Les incursions des Francs ne ressemblaient pas aux tentatives faites dès cette époque, et renouvelées plus tard, par les autres peuples d'origine germanique. Ils ne se précipitaient pas dans les riches campagnes de la Gaule, tumultueusement, avec leurs femmes et leurs troupeaux, pour chercher après le pillage et la

dévastation, un établissement nouveau. Ils faisaient des expéditions guerrières peu nombreuses, comme des hommes qui ont foi en eux-mêmes, parcouraient rapidement le pays, enlevaient du butin, et revenaient avec une confiance tranquille, mettre en sûreté dans des villages ou des camps, le prix de la valeur.

On comprend donc l'enthousiasme des soldats romains, qui après avoir battu un corps de Francs, célébraient leurs exploits avec enthousiasme et, en allant attaquer les Perses, chantaient : « Nous avons tué une fois mille Francs, mille Sarmates, nous allons affronter des millions de Perses. »

Leurs invasions étaient sans cesse renaissantes, et les historiens nous disent de quelle terreur elles frappaient des populations que le fisc impérial avait déjà si cruellement épuisées. Leur petit nombre les rendait insaisissables, et leur bravoure leur permettait de tenir tête aux légions les plus aguerries.

Pendant longtemps, on ne peut supposer en eux aucun projet d'établissement. Les forêts semblent leur convenir plus que les champs cultivés de la Gaule, et s'ils vont au loin, c'est que l'inconnu les attire, mais la patrie les rappelle.

En 256, sous le règne de Valérien, un corps se détache des tribus voisines du Rhin. Il lui faut de plus lointaines aventures et la Gaule ne satisfait plus l'ardent désir de nouveauté qui le tourmente. Il traverse la Gaule, y trace un sillon que suivront un siècle et demi après les Alains, les Suèves et les Vandales, franchit les Pyrénées, ravage l'Espagne, y séjourne pendant douze ans, et va se perdre au milieu des

populations du Nord de l'Afrique. Comment les peuples n'auraient-ils pas été frappés par le récit de cette expédition aventureuse qui témoignait d'une rare intrépidité, d'une audace incomparable et d'une insouciance peu habituelle aux barbares? Ceux-là mêmes qui étaient le moins disposés à les imiter, ne pouvaient s'empêcher de leur accorder une sympathique admiration.

Probus qui les vainquit, leur dut en grande partie la gloire qui le fit monter sur le trône impérial. Il inspira à ses troupes un courage égal à celui de ces redoutables ennemis, et fit preuve d'une habileté à laquelle ils ne pouvaient encore atteindre. Ils s'étaient établis dans plusieurs villes voisines du Rhin, dont ils sortaient à l'improviste pour des coups de main, et où ils rentraient avec leur butin pour en jouir, ou après une défaite, pour se préparer à de nouvelles tentatives.

Il fit un grand nombre de prisonniers, qu'il ne voulut ni renvoyer au delà du Rhin, où ils ne seraient pas restés, ni garder dans des contrées voisines, ce qui eut été difficile et dangereux. Il crut, en les éloignant de leur pays, inspirer aux autres une terreur salutaire, et montrer aux populations orientales que Rome savait encore vaincre.

Il les transporta sur les rivages du Pont Euxin. Mais les Francs aimaient leur Germanie, et ne connaissaient pas les obstacles. Ils s'emparèrent de quelques barques, les montèrent intrépidement et se dirigèrent vers le Sud. Les rivages qu'ils longeaient les appelaient fréquemment par leur fertilité. Convaincus que tout appartient aux braves, ils faisaient des descentes

rapides, s'emparaient des richesses du sol qui étaient nécessaires à leur subsistance, et de celles des hommes qui tentaient leur cupidité. Puis ils reprenaient leur course et se dirigeaient vers le pays d'où ils étaient venus.

L'Asie, la Grèce, la Sicile, le Nord de l'Afrique furent ainsi visités et dévastés. Le Pont Euxin, la Propontide, la mer Égée, la mer Intérieure ne les avaient pas effrayés ; l'Océan ne les arrêta pas. Ils suivirent les côtes de l'Espagne, celles de la Gaule, et arrivèrent à l'embouchure du Rhin, fiers de leur longue navigation, et aussi familiers avec les eaux qu'avec la terre. Ils durent croire bien faible cet empire qu'ils avaient attaqué sur tant de points, et qui ne s'était montré capable ni de les arrêter dans leur course, ni d'empêcher leurs déprédations, ni de les punir.

Dès lors on peut constater un désir d'établissements durables en deçà du Rhin. Ils paraissent toujours prêts à l'attaque, et comme les contrées voisines étaient depuis longtemps ravagées, comme les villes les plus rapprochées étaient trop bien défendues pour être emportées par un coup de main, ils durent multiplier les expéditions. L'empire était vulnérable de trop de côtés pour prévenir les attaques, et il devenait trop faible pour les repousser.

Aussi essaya-t-on de les intéresser au maintien de la puissance romaine. En 293, Constance transporta dans la Gaule une colonie franque, pour en faire un rempart en deçà du Rhin, comme celui des Ripuaires au delà.

Julien les combattit énergiquement pour défendre l'honneur de l'empire, mais le pays par où ils devaient

passer était tellement dévasté, qu'il crut inutile de le leur disputer. Il le leur offrit. Ils s'établirent donc sur les bords de la Meuse. L'empire ne pouvait plus voir en eux des ennemis; aussi aima-t-il mieux les considérer comme des alliés, et compter que les soins d'un établissement durable les éloigneraient pendant longtemps de toute tentative d'agression.

Rien ne marque mieux la faiblesse de l'empire que la facilité avec laquelle il accueille les barbares. On se redoute d'abord des deux côtés; on ne compte guère s'entendre, et la force seule décide entre ceux qui possèdent et ceux qui veulent les dépouiller. Mais la négociation suit les combats. L'empire, qui se sent faible, offre des terres et de l'argent. Le barbare que des courses aventureuses et incertaines ne satisfont pas toujours, s'empresse d'accepter ce qui convient à son avidité, et qui lui est si facilement accordé, ou si spontanément offert.

Mais la guerre sourit toujours au peuple qui n'aime ni le repos, ni les arts de la paix. L'empire lui ouvre alors les rangs de ses légions. Il en fait des corps qu'il prend à sa solde, et ne craint pas de confier aux plus vaillants ou aux plus habiles les commandements. Rome et l'Italie étaient épuisées d'hommes, on y redoutait le métier des armes, comme on l'avait aimé autrefois, et les provinces ne se prêtaient qu'avec peine aux levées. Comment n'aurait-on pas demandé aux anciens ennemis de l'empire, des généraux et des soldats?

Lorsque Valentinien II fut fait empereur par Théodose, il reçut un tuteur dans la personne du franc Arbogast. Ce général avait fait ses preuves contre les

Germains qu'il avait repoussés, parce qu'ils envahissaient à la fois le territoire de l'empire et celui des nouveaux possesseurs. Puis, avec une activité étonnante et une aptitude remarquable, il s'occupa de tous les détails de l'administration, et en confia les emplois à ses compatriotes. L'empereur trouva la tutelle lourde et essaya de s'y soustraire. Il enleva au Franc ses dignités et son commandement. « Je tiens ma charge de Théodose, répondit arrogamment Arbogast, lui seul peut me l'enlever. » L'empereur le menaça de son épée, et Arbogast parut dédaigner l'offense et le danger. Quelques jours après (15 mai 392), Valentinien II fut trouvé mort dans son lit, et personne ne demanda quel était son meurtrier.

Arbogast n'osa pas ou ne voulut pas prendre le pouvoir qu'il venait d'arracher avec la vie à l'empereur. Il fit proclamer le Rhéteur Eugène, un de ses secrétaires. Il était païen, et il voulut donner des païens pour appuis à ce pouvoir nouveau. La résistance qu'il rencontra dans la Gaule prouve combien le christianisme y était étendu et puissant. Il marcha vers l'Italie; et rencontra près d'Aquilée l'armée de Théodose. Il fut défait et se donna la mort (394).

Les Francs Ripuaires se trouvèrent en 406 dans une situation périlleuse. Ils devaient défendre le passage du Rhin et des flots de barbares s'efforçaient de le passer. Ils devaient protéger l'empire, et l'empire s'abandonnait. Ils firent leur devoir, mais, écrasés par le nombre, ils se crurent déliés de leurs engagements. Eux aussi, ils franchirent le Rhin et pénétrèrent plus avant dans le pays, où ils s'établirent.

Les autres tribus ne tardent pas à les suivre. La confédération que l'intérêt avait formée, est rompue par l'intérêt. La Gaule attire la Germanie, et les tribus franques y viennent successivement, appelées par les circonstances, ou déterminées par l'ambition de leurs chefs. Bientôt, le mouvement devient général, le Rhin n'est plus une barrière, et chacun court pour s'emparer des dépouilles de cet empire qui avait été si longtemps la terreur de la Germanie.

Alors se reforme une autre confédération, qui ne touche pas encore à l'autonomie des tribus. Mais le jour où les Francs ont un roi, la tribu s'efface, pour disparaître bientôt, et lorsque ce roi montre des qualités à la hauteur de son ambition et reçoit le baptême avec une partie de son armée, le royaume chrétien et civilisé remplace la confédération païenne et barbare.

II. — LES MŒURS des FRANCS.

LES peuples qui habitaient la Germanie avaient un caractère commun de race et des traits particuliers. On retrouve en eux la preuve d'une même origine et une très grande variété dans leur physionomie, leurs mœurs et leurs habitudes. Sidoine Apollinaire constate ces différences, non dans la Germanie elle-même, mais pour les divers barbares réunis à Bordeaux, à la cour d'un roi Wisigoth.

« J'ai presque vu deux fois la lune achever son cours, dit-il, et n'ai obtenu qu'une seule audience; le maître de ces lieux trouve peu de loisirs pour moi, car l'univers entier demande aussi une réponse, et l'attend avec soumission. Ici, nous voyons le Saxon aux yeux bleus,

lui qu'aucune mer n'étonne, craindre le sol où il marche. Ici, le vieux Sicambre, tondu après une défaite, laisse croître de nouveau ses cheveux. Ici, se promène l'Hérule aux joues verdâtres, presque de la teinte de l'Océan dont il habite les derniers golfes. Ici, le Burgonde haut de sept pieds, fléchit le genou et implore la paix. Ici, l'Ostrogoth réclame le patronage qui fait sa force, et à l'aide duquel il fait trembler les Huns, humble d'un côté, fier de l'autre. »

Sans doute, tous ces peuples ne venaient pas du centre de l'Europe, mais la variété n'est pas moins grande entre les Germains eux-mêmes, qu'entre les Germains et les races plus orientales. Les Francs, en leur qualité de Germains, ressemblent donc aux peuples du voisinage, mais ils se distinguent d'eux de manière à ne pouvoir être confondus.

La confédération des Francs s'étendait, avant son entrée en Gaule, sur les côtes de la mer du Nord, depuis l'embouchure de l'Elbe, jusqu'à celle du Rhin, et sur la rive droite du fleuve, jusqu'à l'endroit où il reçoit le Mein. Elle était voisine des associations des Saxons et des Alamans. Mais la demeure des diverses tribus qui la composaient, n'était pas stable, et si l'on peut déterminer d'une manière approximative l'étendue qu'elles occupaient, il est impossible de marquer la place de chacune d'elles.

Les tribus les plus occidentales étaient échelonnées sur le cours inférieur du Rhin. Ce sont celles qui ont pénétré les premières, et avec le plus de facilité, sur les terres de l'empire. Le cours du Rhin est paresseux à son embouchure, et les eaux se divisent de manière

à former non un grand fleuve, mais plusieurs ruisseaux. C'est dans l'espace compris entre ces diverses bouches, et au-dessus, dans un terrain coupé et marécageux, que les Francs s'établirent comme dans un camp retranché, d'où ils s'élançaient, quand l'occasion était favorable, contre l'ennemi. La tribu qui habitait sur les bords de l'Yssel était celle des Saliens, et l'emportait sur les autres en courage et en noblesse. C'est à elle qu'appartenait la famille des Mérowings, dont notre première race a pris son nom. Elle remontait fort avant dans les souvenirs belliqueux de la tribu, et on la croit de beaucoup antérieure au roi ou au chef Mérovée, successeur de Clodion.

Sidoine Apollinaire, dans son panégyrique de Majorien, fait le portrait suivant des Francs. « Ils relevaient et rattachaient sur le sommet du front leurs cheveux d'un blond roux, qui formaient une espèce d'aigrette, et retombaient par derrière en queue de cheval. Leur visage était entièrement rasé à l'exception de deux longues moustaches qui leur tombaient de chaque côté de la bouche. Ils portaient des habits de toile serrés au corps et sur les membres, avec un large ceinturon auquel pendait l'épée. »

Ils avaient pour arme habituelle et redoutable, une hache à un ou à deux tranchants, dont le manche était très court. Ils la lançaient contre l'ennemi, et comme ils étaient très habiles, ils manquaient rarement leur coup. Frappé au corps ou sur ses armes, l'ennemi succombait ou restait immobile de douleur ou d'effroi. Le Franc avait alors facilement raison de lui, en l'attaquant de près avec impétuosité.

Ils avaient aussi une arme appelée hang ou hameçon. « C'était, dit Agathias, une pique de médiocre longueur et capable de servir également de près et de loin. La pointe longue et forte, était armée de plusieurs barbes ou crochets tranchants et recourbés comme des hameçons. Le bois était recouvert de lames de fer, dans presque toute sa longueur, de manière à ne pouvoir être brisé ni entamé à coups d'épée. Lorsque le hang s'était fiché au travers d'un bouclier, les crocs dont il était garni en rendaient l'extraction impossible ; il restait suspendu, balayant la terre par son extrémité ; alors le Franc s'élançait, et posant un pied sur le javelot, appuyait de tout le poids de son corps, et forçait l'adversaire à baisser le bras et à dégarnir ainsi la tête et la poitrine. »



Angons des Francs.

Quelquefois deux guerriers se réunissaient pour se servir de cette arme redoutable. Un d'eux lançait le trait, l'autre tenait une corde à laquelle il était attaché, et s'unissait au premier pour forcer l'ennemi à se découvrir ou l'attirer de manière à rendre toute défense impossible.

L'infanterie faisait la force des armées franques. Quelques chefs seulement avaient des chevaux, et il n'y eut des corps de cavalerie que lorsque le contact avec les Romains et la nécessité de les combattre sans trop de désavantage, eurent imposé avec une tactique nouvelle, des armes plus perfectionnées et plus diverses.

Les Francs marchaient donc à pied contre l'ennemi. Ils n'avaient point d'armes défensives. Il leur eût paru étrange de se mettre à l'abri des coups, et ils croyaient bien plus glorieux de les affronter sans boucliers et sans cuirasses. Ils ne croyaient pas honorable de frapper de loin. Il est probable que l'arc et la fronde leur paraissaient les armes des lâches, comme après l'application de la poudre à la guerre, les chevaliers dédaignèrent de s'en servir, parce qu'ils ne trouvaient aucune gloire à atteindre à distance un ennemi non prévenu.

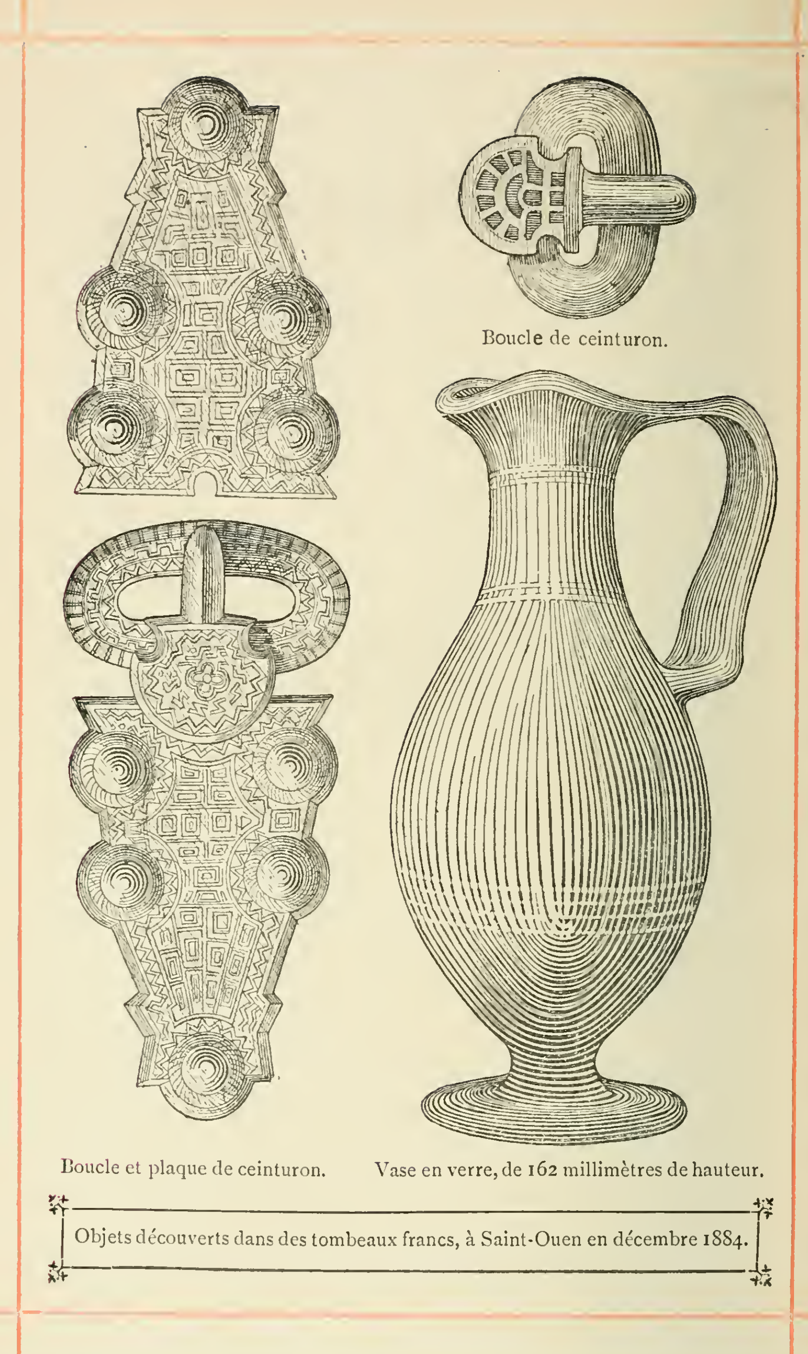
Le courage consistait pour eux à ne craindre aucun danger et à ne reculer jamais. La force devait leur paraître le souverain droit et son exercice passait à leurs yeux pour la suprême raison. Il en est ainsi dans toutes les sociétés sauvages ou barbares. Celui-là est le premier qui contraint tous les autres au respect ou à l'obéissance, non pas parce qu'il est le meilleur, mais parce qu'il est le plus fort ou le plus audacieux.

Vaincre c'était la première gloire ; résister jusqu'au bout, même quand il n'y a plus aucun espoir de l'emporter, même quand le sang coule, et quand les blessures sont profondes, c'est un devoir auquel les braves ne manquent pas. La violence et la brutalité devaient être communes, et quiconque usait de sa supériorité pour abattre un ennemi, épuiser sur lui sa colère et lui enlever tout espoir de miséricorde, ne faisait qu'user d'un droit légitime.

Quoique les Francs aient été considérés comme les plus féroces des barbares, il y avait en eux des instincts de générosité. L'intérêt, la vengeance, l'enivrement du combat imposaient souvent silence à ces nobles élans, mais il suffit que les historiens les signalent au milieu de scènes de cruauté, pour que nous ne confondions pas les Francs avec les barbares qui les ont précédés ou suivis dans la Gaule.

Sidoine Apollinaire nous les représente comme aimant la guerre avec passion, et voyant en elle le moyen de devenir riches dans ce monde, et convives des dieux dans l'autre. Les plus jeunes et les plus violents éprouvaient quelquefois au contact de l'ennemi, et au milieu des coups qu'ils recevaient et donnaient, des accès d'extase frénétique. Ils paraissaient alors irrésistibles dans leur attaque, insensibles à toute blessure, et doués d'une puissance de vie qui inspirait la terreur. Comment n'aurait-on pas admiré ceux que l'on trouvait si redoutables ? On comprend que les vaincus les aient crus possédés par quelque divinité, et par conséquent invincibles.

Et cependant, il ne paraît pas qu'ils aient été après

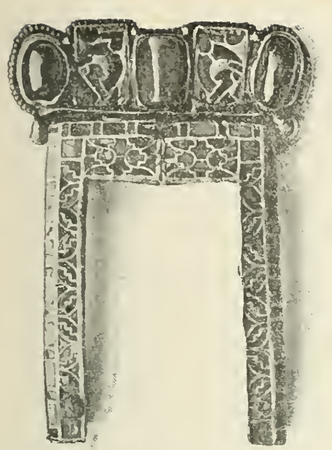


Boucle de ceinturon.

Boucle et plaque de ceinturon.

Vase en verre, de 162 millimètres de hauteur.

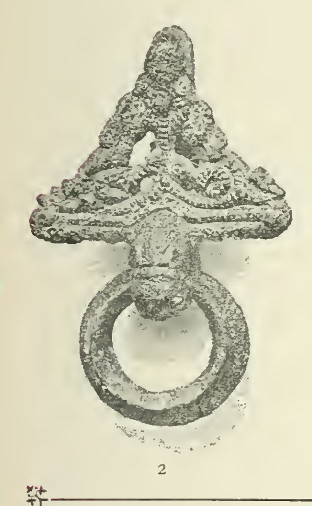
Objets découverts dans des tombeaux francs, à Saint-Ouen en décembre 1884.



Boucle en or revêtue de verroteries cloisonnées et de gemmes conservée dans le trésor de l'église Notre-Dame à Namur. Ve et VIe siècles.



1



2



3

1, 2 et 3 Ornements en bronze trouvés sur le ceinturon d'un guerrier franc inhumé au haut des rochers de Samson, près de Namur, le n° 1 formait la boucle du ceinturon, le n° 2 servait à rattacher l'épée au ceinturon dont le n° 3 formait la plaque. — Ces divers objets sont décrits de la publication de la *Société de l'Art ancien en Belgique*, 3me fascicule.

la conquête, trop exigeants ou trop avides. Est-ce parce qu'ils ont été les vainqueurs, que les historiens ont eu des égards pour eux ? Leur silence sur des excès et des violences n'a-t-il été qu'une concession faite au succès ? Il est impossible de se prononcer. Nous trouvons dans l'histoire de la première race de nos rois tant d'actes de froide cruauté, et d'avidité criminelle, que nous sommes prêts à condamner nos pères au nom de l'humanité et de la justice. Mais nous rencontrons un si grand nombre de manifestations de générosité, de loyauté, de courtoisie avenante et de délicatesse chevaleresque, tant de résolutions aboutissant à un dévouement héroïque, que nous nous formons du Franc, un idéal sous lequel disparaît le barbare.

Qui pourrions-nous lui comparer parmi les peuples si nombreux que la Germanie ou les contrées du Nord ont jetés vers l'Occident et dans la Gaule?

Sans doute ce contraste s'explique par l'action simultanée des mœurs communes, et de celle que produisait l'esprit chrétien, mais ce mélange était certainement antérieur, dans une certaine mesure, à la conversion des Francs. C'est ce qui explique l'ardeur avec laquelle ils embrassèrent le christianisme, la vivacité de leur foi, la pureté de leur doctrine et les services qu'ils rendirent à l'Église dont ils étaient devenus les enfants.

L'Évangile les a transformés sans doute, et seul il a pu assurer leur moralité et adoucir leur férocité, mais il n'est pas téméraire de dire qu'ils se prêtèrent facilement à cette transformation, et que plus que d'autres barbares, ils avaient mérité d'y être appelés par un

ensemble de qualités que nous n'oserons pourtant pas appeler des vertus.

Lorsque Dieu appelle un peuple à de grandes destinées, il met en lui d'avance, ce qui lui permettra de servir le plus utilement la cause qu'il a le dessein de lui confier. Mais l'humanité ne disparaît pas et des défauts ou des vices la rappellent trop souvent.

L'hospitalité était en honneur chez les Francs, comme chez les autres Germains. Les Francs, dit Salvien, sont menteurs, mais hospitaliers. Cela devait être, parmi des populations sans cesse en mouvement, et qui gardaient volontiers les usages dont elles tiraient profit à leur tour. L'abus des liqueurs fortes était-il général chez eux comme chez d'autres tribus campées sur le même sol ? C'est probable et certains excès peuvent n'avoir pas d'autre cause que l'ivresse. L'amour effréné du jeu les possédait aussi, et rendait moins monotones les jours et les nuits qui s'écoulaient d'une expédition à l'autre. Tacite nous a dit ce qu'était cette passion des Germains.

La femme ne paraît pas avoir joué chez eux un rôle considérable, ni revêtu ce caractère sacré que Tacite attribue à quelques-unes d'entre elles dans la Germanie. Elle ne pouvait guère être honorée chez des peuples qui mettaient la force au-dessus de tout. Elle cultiva d'abord le sol, le guerrier n'ayant pas d'autre occupation que de porter les armes, de combattre, de vaincre ou de mourir. Salvien, dans son livre de la Providence, rend hommage à la chasteté des Goths, des Vandales et des Saxons. Aurait-il pu en dire autant de celle des Francs ? D'ailleurs l'éloge de ces trois peuples

est-il autre chose que la constatation d'une vertu relative ?

Le culte dominant dans la Germanie était celui des éléments, des arbres, des fleuves, des fontaines. Tacite nous expose dans son traité des Germains l'idée que l'on se faisait de la principale des divinités et les honneurs qu'on lui rendait.

« Ils adorent Ertha, c'est-à-dire la Terre-Mère. Ils croient qu'elle intervient dans les affaires des hommes, et qu'elle se promène quelquefois au milieu des nations. Dans une île de l'Océan est un bois consacré, et, dans ce bois, un char couvert, dédié à la déesse. Le prêtre seul a le droit d'y toucher; il connaît le moment où la déesse est présente dans ce sanctuaire; elle part traînée par des vaches, et il la suit avec tous les respects de la religion. Ce sont alors des jours d'allégresse; c'est une fête pour tous les lieux qu'elle daigne visiter et honorer de sa présence. Les guerres sont suspendues; on ne prend point les armes, le fer est enfermé. Ce temps est le seul où ces barbares connaissent, le seul où ils aiment la paix et le repos; il dure jusqu'à ce que, la déesse étant rassasiée des hommages des mortels, le même prêtre la rende à son temple. Alors le char et les voiles qui le couvrent, et si on les en croit, la divinité elle-même, sont baignés dans un lac solitaire. Des esclaves s'acquittent de cet office, et aussitôt après, le lac les engloutit. De là une religieuse terreur et une sainte ignorance sur cet objet mystérieux qu'on ne peut voir sans périr. »

Le culte d'Odin ne prit que plus tard les développements qui en firent une religion avec quelque apparence

spiritualiste. Il apportait quelque chose de moins mystérieux et semblait avoir été fait pour ceux qui sont toujours sous les armes. Il promettait l'immortalité comme récompense de la valeur. Dans ce paradis, dans ce Walhalla élevé au-dessus des nuages, placé dans un endroit inaccessible, les guerriers avaient la vie qui leur convenait et des occupations dignes d'eux. Le combat incessant pendant le jour leur permettait de se tuer et de se vaincre, de se tailler en pièces et de se retrouver toujours vivants et pleins d'une ardeur renouvelée. Le banquet du soir n'était pas nécessaire pour réparer les forces, mais il donnait des joies capables de faire oublier tous les malheurs de la terre et de récompenser les plus héroïques sacrifices. L'unique mérite, pour être digne de ce paradis, c'était d'avoir été brave.

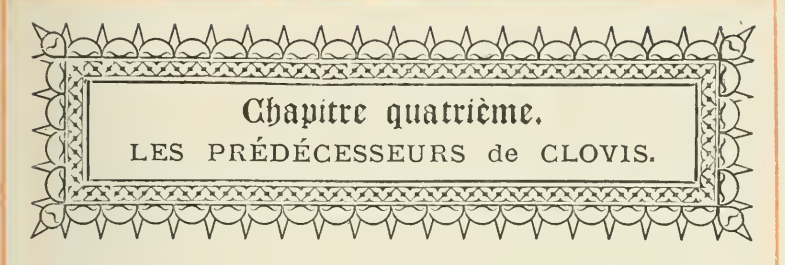
Il y avait pour tous ces peuples des aspirations mystérieuses. Ils voyaient devant eux de grandes destinées et rien n'était impossible à leur bravoure. Ils étaient attachés à leurs chefs, car malgré le sentiment de l'indépendance personnelle tout-puissant parmi eux, ils ne pouvaient oublier que ceux-là sont nécessairement vaincus, qui marchent sans ordre et sans commandement.

On ne combat pas côte à côte sans lier d'étroites amitiés. Les guerriers ont besoin de leurs voisins, et ils sont heureux de leur venir en aide. « Le rôle de compagnon, dit Tacite, n'a rien dont on rougisse. Il a ses rangs et ses degrés. Entre les compagnons, c'est à qui sera le premier auprès du prince ; entre les princes, c'est à qui aura le plus de compagnons et qui les aura

meilleurs... Les princes combattent pour la victoire, les compagnons pour le prince. Si la cité qui les vit naître languit dans l'oisiveté d'une longue paix, ces chefs de la jeunesse vont chercher la guerre chez quelque peuple étranger, tant cette nation hait le repos! D'ailleurs, on s'illustre plus facilement dans les hasards, et l'on a besoin du règne de la force et des armes, pour entretenir de nombreux compagnons. »

Rien ne prouve mieux que la guerre était, sinon l'unique, du moins la principale occupation de ces peuples. Le courage cherche les occasions de se produire, et ces occasions elles-mêmes sont un encouragement pour de nouvelles et plus audacieuses tentatives. La valeur militaire est restée le caractère distinctif du royaume fondé par les Francs. Mais pour remplir le rôle providentiel qui leur avait été destiné il fallait aux Français d'autres qualités et d'autres vertus. Elles ne leur manquèrent pas.





Chapitre quatrième.
LES PRÉDÉCESSEURS de CLOVIS.

I. — CLODION.

IL n'est pas possible d'assigner une date exacte au passage définitif du Rhin par les tribus franques, et à leur établissement dans la Gaule. Il y eut d'abord des invasions, puis des tentatives de prise de possession de quelques parties du territoire, enfin abandon de toute pensée de retour vers la patrie primitive. C'est l'histoire des tribus isolées, et c'est l'histoire du corps de la nation.

Ce qu'il importe de constater, c'est le petit nombre des envahisseurs. Ils furent braves, ce qui leur permit de déposséder les populations, il ne leur fallait pas une grande étendue de territoire, ce qui explique qu'ils aient réalisé ce que d'autres avaient tenté vainement avant eux.

Les origines de notre histoire nationale sont diversement exposées, par les écrivains contemporains, ou ceux qui vinrent immédiatement après les événements dont ils nous ont transmis le récit. Leurs ouvrages sont contenus pour la plupart dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*. On y trouve des renseignements d'un grand prix et d'un haut intérêt; on y rencontre peu de critique, et il est assez difficile de déterminer ce qui repose sur des documents authentiques, et de le distinguer de ce qui est emprunté à la

tradition. On ne peut méconnaître combien est grande leur crédulité, et combien sont nombreuses les contradictions. Ce que l'on regrette par dessus tout, c'est le grand nombre des lacunes.

Mais ils ont été les témoins de ce qu'ils racontent, ou, par la proximité des temps, ils ont pu retrouver dans leurs contemporains des observateurs fidèles et des narrateurs consciencieux. Ils ont un tour naïf qui plaît, et une abondance qui permet de se représenter vivement les faits dans toute leur vérité. Grâce à eux, quoique la déclamation ne soit pas bannie de leurs œuvres, on peut saisir ces époques sur le fait, et emporter de leur physionomie une idée vivante.

Nous ne pouvons songer à désigner tous ces auteurs, ni à dire leur valeur et leur autorité. Il nous suffira de signaler quelques-uns d'entre eux.

Socrate le scolastique, né à la fin du IVe siècle, a continué de 301 à 439 l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Il touche à nos origines chrétiennes.

Paul Orose, né à la même époque, a exposé dans ses sept livres d'histoire contre les païens des vues profondes sur les destinées des peuples germaniques, et a conservé des documents et des souvenirs d'un haut intérêt.

Sidoine Apollinaire, né en 420, mort en 488, a écrit vingt-quatre poèmes et neuf livres de lettres. C'est un esprit cultivé qui cherche à embellir tout ce qu'il touche, qui a le culte de la langue, et dans son travail ingénieux, cherche moins la vérité des faits que celle de l'impression et le charme des vers.

Grégoire de Tours était évêque et a joué un rôle

politique considérable. Né en 539, il touche presque aux origines de la monarchie française. Il a vu de près les rois et les peuples. Son *Histoire des Francs* s'étend de 417 à 591. C'est un recueil précieux dont on ne saurait trop user, et qui nous transporte au milieu des événements.

Agathias le scolastique est un historien grec du VIe siècle. Bien qu'il ait écrit l'*Histoire du règne de Justinien*, en cinq livres, il n'est pas étranger à ce qui se passait en Occident, les Francs inspirant alors au loin des inquiétudes par leur ambition et leurs projets.

Frédégaire vivait de 600 à 660. Il a écrit une chronique en cinq livres, dont le quatrième est un abrégé de Grégoire de Tours. Il complète heureusement sur quelques points celui dont il résume les récits et les tableaux.

Paul Warnefride ou Paul Diacre, né vers 740 et mort en 801, a écrit une *Histoire des Lombards* et des *histoires mêlées*, où nous trouvons quelques renseignements utiles sur les mœurs des barbares.

Hincmar, archevêque de Reims, né en 802, mort en 886, n'a rien négligé de ce qui pouvait faire connaître le passé de l'Église dont il était le pasteur, et son témoignage est toujours précieux.

Flodoard (894-966) a conservé dans son *Histoire de l'église de Reims* et dans sa *Chronique de France* le souvenir de faits propres à justifier ou à compléter ceux que rapportent les chroniqueurs contemporains.

Enfin Aimoin, chroniqueur bénédictin, né en 950, mort en 1008, a laissé une *Histoire des Français* où abondent les récits intéressants.

Est-ce là tout ? Non sans doute, car on peut puiser encore à d'autres sources ; même à celles qui n'ont pas été considérées comme assez abondantes pour pouvoir être recueillies dans le monument consacré à notre histoire nationale. Il en est une surtout que les historiens fréquentent, et à laquelle ils font de larges emprunts. Ce sont les *vies des Saints*. Rien n'est plus vivant que ces tableaux naïfs d'une société qui n'est plus, et ces traits simples qui peignent un homme, un état moral, un peuple, une époque, valent mieux que les recherches d'une science facile ou les élaborations d'un goût douteux.

« Pour les rois de France, dit Grégoire de Tours, dans le chapitre IX du second livre, la plupart des historiens ignorent quel a été le premier. Car quoique l'histoire de Sulpice Alexandre [1] nous raconte un grand nombre de leurs actes, elle ne fait pas connaître cependant le premier roi, et dit seulement qu'ils eurent des chefs. Il paraît cependant bon de rappeler ce qu'il en raconte. Il dit que Maxime, après la bataille d'Aquilée, s'arrêta hors de lui, après avoir perdu tout espoir de conserver l'empire, et il ajoute : « En ce temps, sous le commandement de Genobaud, de Marcomer et de Sannon, les Francs se précipitèrent à travers la Germanie, en franchirent les limites, firent de grands massacres, et après avoir ravagé les campagnes les plus fertiles, portèrent la terreur jusque dans la colonie d'Agrippine. Dès que la nouvelle en parvint

1. Cette histoire est perdue et nous n'en connaissons l'existence que par saint Grégoire de Tours.

à Trèves, Nannenus et Quintinus, maîtres de la milice, à qui Maxime avait confié l'enfance de son fils et la défense des Gaules, réunirent leurs armées auprès de Cologne.

Mais les ennemis, chargés de butin, après le pillage de ce qu'il y avait de plus riche dans la province, passèrent le Rhin, laissant sur le territoire romain un certain nombre de soldats prêts à reprendre la dévastation. Les Romains en vinrent aux mains avec eux, et un grand nombre de Francs succombèrent sous le fer, auprès de la forêt Charbonnière ([1]). Les vainqueurs délibérèrent pour savoir s'il fallait se retirer ou passer sur le territoire des Francs. Nannenus s'y refusa, parce qu'il les savait sur leurs gardes, et qu'il les croyait plus forts chez eux. Ce refus déplut à Quintinus et aux autres chefs. Nannenus revint à Mayence, Quintinus passa le Rhin avec son armée auprès du château de Nuyts ([2]), et rencontra, en suivant le cours du fleuve, des habitations et des villages entièrement dépeuplés. Les Francs simulant la terreur, s'étaient retirés dans les profondeurs des bois, après en avoir rendu les avenues inabordables. Aussi, après avoir brûlé toutes les maisons sur lesquelles pouvait assouvir sa vengeance et compléter sa victoire, une lâche stupidité, les soldats passèrent sous les armes une nuit pleine d'inquiétude. »

Au point du jour, Quintinus pénétra dans la forêt, s'égara longtemps dans des routes détournées et

1. Cette forêt située entre le Rhin et l'Escaut, faisait partie de l'Ardenne.

2. Non loin de Cologne.

hérissées d'obstacles, attaqua les Francs, ne put se servir efficacement ni de ses cavaliers, ni de son infanterie, et perdit un grand nombre de soldats avec la plupart des chefs.

Après la mort de Victor, fils du tyran Maxime, les successeurs de Nannenus tinrent tête aux Francs en Germanie. Marcomer et Sannon, rois ou royaux de France, traitent avec les Romains à qui ils donnent des ôtages. La même année, Arbogast, franc d'origine, au témoignage de saint Paulin, dans la vie de saint Ambroise, poursuit, avec une haine d'autant plus vive qu'il aurait dû les ménager davantage, les mêmes vice-rois(1). Il passa le Rhin, ravageant le territoire des Bructères, une des tribus franques, et celui des Chamaves, leurs voisins, sans rencontrer l'ennemi. Seuls, quelques Cattes, sous le commandement de Marcomer, se montraient sur le sommet des collines.

« Laissant de côté pour la seconde fois les chefs et les royaux, Sulpice Alexandre, dit Grégoire de Tours, affirme que les Francs avaient un roi, mais il oublie de faire connaître son nom. »

L'important n'est pas de savoir sous quel titre un chef commandait une tribu, mais de reconnaître à quel moment le rapprochement entre les tribus était assez intime et la concentration assez forte pour qu'un seul homme pût étendre son autorité sur un nombre considérable de guerriers, et former ainsi un peuple d'éléments plus on moins nombreux, auparavant divisés. Or, ce renseignement ne nous apparaît dans aucun auteur

1. *Subregulos*, dit Grégoire de Tours, qui ne définit pas ce terme.

avant Clodion ou Clogion, quoique le nom de roi ait été plusieurs fois employé par les historiens pour les chefs qui l'avaient précédé.

Dans le même chapitre du même livre, Grégoire de Tours, après avoir rapporté les opinions diverses sur l'origine des Francs, et signalé plusieurs expéditions dirigées contre eux, termine ainsi : « Nous lisons dans les *Consulaires* ([1]) que Théodemer, roi des Francs, fils de Richimer, et sa mère Archila périrent par le glaive. On raconte aussi que Chlogion ([2]) noble et distingué dans sa race, fut roi des Francs, et qu'il habitait le château de Dispargum, situé sur la frontière des Thoringes ou Thuringes. Dans ces parties, c'est-à-dire vers le midi, habitaient les Romains jusqu'au fleuve de la Loire. Au delà de la Loire, dominaient les Goths. Les Burgondes qui suivaient l'hérésie d'Arius étaient au delà du Rhône qui baigne la ville de Lyon.

Clodion envoya des éclaireurs qui parcoururent tout le pays jusqu'à la ville de Cambrai. Il les suivit, battit les Romains, et s'empara de la ville. Il y résida peu de temps, et occupa le pays jusqu'au fleuve de la Somme. Quelques historiens croient le roi Mérovée de sa race, et celui-ci eut Childéric pour fils.

Ni Grégoire de Tours, ni Frédégaire qui l'a abrégé, ni Roricon qui ajoute quelques détails à sa narration, ne parlent du roi Pharamond. Il n'est question de lui que dans deux chroniques, l'une du VIIIe, l'autre du

1. Ce sont des chroniques dans lesquelles on suivait rigoureusement l'ordre des consuls.

2. Hlogion ou Clodion.

XI[e] siècle. Il faut donc renoncer à faire de lui le premier roi des Francs.

Mais cette royauté, qu'était-elle ? Bornée à un petit territoire, restreinte à un petit nombre de sujets, elle ne paraissait pas pouvoir aspirer à de grandes destinées. Combien de fois, d'ailleurs, ce fragile pouvoir fut-il sur le point d'être brisé ?

Un poète du temps, Sidoine Apollinaire, nous a conservé dans son panégyrique de Majorien le récit d'un combat dans lequel subit un échec important et périt peut-être le prédécesseur de Mérovée.

« Les Francs, dit-il, étaient arrivés jusqu'à un bourg appelé Héléna, qu'on croit être la ville de Lens. Ils avaient placé leur camp formé par des chariots sur des collines, près d'une petite rivière, et se gardaient négligemment à la manière des barbares, lorsqu'ils furent surpris par les Romains, sous la conduite d'Aétius.

Au moment de l'attaque, ils étaient en fêtes et en danses pour le mariage d'un de leurs chefs. On entendait au loin le bruit de leurs chants, et l'on voyait la fumée du feu où cuisaient les viandes du banquet. Tout à coup, les légions débouchèrent en files serrées et au pas de course, par une chaussée étroite et un pont de bois qui traversait la rivière. Les barbares eurent à peine le temps de prendre leurs armes et de former leurs lignes. Enfoncés et obligés à la retraite, ils entassèrent pêle-mêle sur leurs chariots tous les apprêts de leur festin, des mets de toute espèce, de grandes marmites parées de guirlandes. Mais les voitures, avec ce qu'elles contenaient et l'épousée elle-même, blonde comme son mari, tombèrent entre les mains des vainqueurs. »

Augustin Thierry a traduit un peu librement le poète du Ve siècle. On retrouve dans cette description une vive couleur locale, et l'on peut en conclure que si le roi des Francs ne périt pas dans ce combat, il fut obligé de ramener ses troupes vers le Rhin, et peut-être au-delà du Rhin. L'histoire ne parle plus ensuite de lui.

II. — MÉROVÉE.

RIEN ne nous autorise à croire que le pouvoir suprême dans la tribu, et plus tard dans la nation, eut sa source dans l'hérédité. « Ils choisissent les rois à cause de leur noblesse, dit Tacite des Germains, et les chefs d'après leur valeur. » Si le choix est circonscrit, il n'en reste pas moins le moyen par lequel ces peuples se donnaient sinon des maîtres, du moins des conducteurs.

Grégoire de Tours ne dit rien de Mérovée. La poésie a suppléé à ce silence de l'histoire. Elle n'a pas voulu que celui qui a eu la gloire de donner son nom à la première race de nos rois restât ainsi dans l'obscurité. Ou il a continué une famille déjà glorieuse dans sa tribu, ou il a montré des qualités et rendu des services qui l'ont recommandé au souvenir des siens et aux regards de la postérité. Voilà pourquoi Châteaubriand en a fait le héros d'un des plus brillants épisodes de son épopée des *Martyrs*.

Les Francs surpris par Constance[1] avaient d'abord

1. Il ne faut demander aux poètes ni la fidélité historique, ni le respect de la chronologie. Il faut que pour eux, tout plie devant l'imagination. Mais l'imagination crée souvent d'admirables tableaux. Il en est peu d'aussi saisissants que celui-ci.

évité le combat, mais ils rassemblèrent leurs guerriers et vinrent offrir audacieusement la bataille sur le bord de la mer.

Après avoir décrit l'armée des Romains, dont les légions aspiraient à continuer leur vieille gloire et à montrer aux barbares associés à leur fortune, que la valeur n'avait pas dégénéré comme l'empire, Châteaubriand nous transporte au milieu des bandes Franques.

« Parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, les Francs se montraient de loin comme un troupeau de bêtes féroces. Une tunique courte et serrée laissait voir toute la hauteur de leur taille, et ne leur cachait pas le genou. Les yeux de ces barbares ont la couleur d'une mer orageuse ; leur chevelure blonde, ramenée en avant sur leur poitrine, et teinte d'une liqueur rouge, est semblable à du sang et à du feu. La plupart ne laissent croître leur barbe qu'au-dessus de la bouche, afin de donner à leurs lèvres plus de ressemblance avec le mufle des dogues et des loups. Les uns chargent leur main droite d'une longue framée, et leur main gauche d'un bouclier qu'ils tournent comme une roue rapide ; d'autres, au lieu de ce bouclier, tiennent une espèce de javelot nommé angon, où s'enfoncent deux fers recourbés ; mais tous ont à la ceinture la redoutable francisque, espèce de hache à deux tranchants, dont le manche est recouvert d'un dur acier : arme funeste que le Franc jette en poussant un cri de mort, et qui manque rarement de frapper le but qu'un œil intrépide a marqué.

« Ces barbares, fidèles aux usages des anciens Germains, s'étaient formés en coin, leur ordre accoutumé

de bataille. Le formidable triangle où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, de peaux de bêtes et de corps demi-nus, s'avançait avec impétuosité, mais d'un mouvement égal, pour percer la ligne romaine. A la pointe de ce triangle étaient placés des braves qui conservaient une barbe longue et hérissée, et qui portaient au bras un anneau de fer. Ils avaient juré de ne quitter ces marques de servitude, qu'après avoir sacrifié un Romain. Chaque chef, dans ce vaste corps, était environné des guerriers de sa famille, afin que, plus ferme dans le choc, il remportât la victoire, ou mourût avec ses amis. Chaque tribu se ralliait sous un symbole : la plus noble d'entre elles se distinguait par des abeilles ou trois fers de lance. Le vieux roi des Sicambres, Pharamond, conduisait l'armée entière, et laissait une partie du commandement à son petit-fils Mérovée. Les cavaliers francs, en face de la cavalerie romaine, couvraient les deux côtés de leur infanterie ; à leurs casques en forme de gueules ouvertes, ombragées de deux ailes de vautour, à leurs corselets de fer, à leurs boucliers blancs, on les eût pris pour des fantômes, ou pour ces figures bizarres que l'on aperçoit au milieu des nuages pendant une tempête. Clodion fils de Pharamond et père de Mérovée, brillait à la tête de ces cavaliers menaçants.

« Sur une grève, derrière cet essaim d'ennemis, on apercevait leur camp semblable à un marché de laboureurs et de pêcheurs; il était rempli de femmes et d'enfants, et retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs......

« Les Grecs répètent en chœur le Pœan et les Gaulois

l'hymne des Druides. Les Francs répondent à ces cantiques de mort; ils serrent leurs boucliers contre leurs bouches, et font entendre un mugissement semblable au bruit de la mer que le vent brise contre un rocher; puis, tout à coup, poussant un cri aigu, ils entonnent le bardit à la louange de leurs héros.

« Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchants : la sueur tombait du front des guerriers et ruisselait le long de leurs bras. Les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'océan n'était qu'une plaie : les vierges ont pleuré longtemps.

« Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée.

« Nos pères sont morts dans les batailles; tous les vautours en ont gémi : nos pères les rassasiaient de carnage. Choisissons des épouses dont le lait soit du sang, et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils. Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent : nous sourirons quand il faudra mourir.

« Ainsi chantaient quarante mille barbares. Leurs cavaliers haussaient et baissaient leurs boucliers blancs en cadence; et à chaque refrain, ils frappaient du fer d'un javelot leur poitrine couverte de fer...

« Les Gaulois lancent les premiers leurs javelots contre les Francs, mettent l'épée à la main et courent à l'ennemi. L'ennemi les reçoit avec intrépidité. Trois fois ils retournent à la charge; trois fois ils viennent se briser contre le vaste corps qui les repousse...

« La cavalerie romaine s'ébranle pour enfoncer les barbares. Clodion se précipite à sa rencontre. Le roi chevelu pressait une cavale stérile, moitié blanche, moitié noire, élevée parmi des troupeaux de rennes et de chevreuils dans les haras de Pharamond :...

« Un combat violent s'engage entre les cavaliers sur les deux ailes des armées.

« Cependant la masse effrayante de l'infanterie des barbares vient toujours roulant vers les légions... La mêlée s'échauffe, un tourbillon de poussière rougie s'élève et s'arrête au-dessus des combattants...... Le Franc fier de ses larges blessures qui paraissent avec plus d'éclat sur la blancheur d'un corps demi-nu, est un spectre déchaîné du monument, et rugissant au milieu des morts. Au brillant éclat des armes a succédé la sombre couleur de la poussière, des sueurs et du carnage. Les casques sont brisés, les panaches abattus, les boucliers fendus, les cuirasses percées...

« Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés ses douze pairs qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait une enseigne guerrière surnommée l'oriflamme. Le chariot chargé d'horribles dépouilles était traîné par trois taureaux dont les genoux dégoûtaient de sang et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avait l'âge, la beauté et la fureur de ce Démon de la Thrace qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées... On eût dit que ses joues étaient peintes du vermillon de ces baies d'églantiers qui brillent au

milieu des neiges dans les forêts de la Germanie. Sa mère avait noué autour de son cou un collier de coquillages, comme les Gaulois suspendent des reliques au rameau du plus beau rejeton d'un bois sacré. Quand de sa main droite, Mérovée agitant un drapeau blanc appelait les fiers Sicambres au champ de l'honneur, ils ne pouvaient s'empêcher de pousser des cris de guerre et d'amour; ils ne se lassaient point d'admirer à leur tête trois générations de héros : l'aïeul, le fils et le père.

« Mérovée rassasié de meurtres contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine...

« Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume, il s'avance vers le fils de Pharamond. Il lui crie d'un ton ironique :

« Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement sur le trône de Mars, le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de Teutatès. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse.

« Qui es-tu ? répondit Mérovée avec un sourire amer, es-tu d'une race noble et antique ? Esclave romain, ne crains-tu pas ma framée ?

« Je ne crains qu'une chose, répartit le Gaulois frémissant de courroux, c'est que le ciel tombe sur ma tête.

« Cède-moi la terre, dit l'orgueilleux Sicambre.

« La terre que je te céderai, s'écria le Gaulois, tu la garderas éternellement.

« A ces mots, Mérovée s'appuyant sur sa framée,

s'élance du char par dessus les taureaux, tombe à leurs têtes et se présente au Gaulois qui venait à lui.

« Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux chefs. Le Gaulois fond l'épée à la main sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée, à son tour, lance son angon qui, par ses deux fers recourbés s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant, le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre, et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée d'une bûcheron dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage; sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

« A ce spectacle, les Gaulois poussent un cri de douleur. Leur chef était le dernier descendant de ce Vercingétorix qui balança si longtemps la fortune de Jules. Il semblait que par cette mort l'empire des Gaules, en échappant aux Romains passait aux Francs; ceux-ci pleins de joie entourent Mérovée, l'élèvent sur un bouclier et le proclament roi avec ses pères, comme le plus brave des Sicambres ».

La bataille continue et les Romains l'emportent, grâce aux légions chrétiennes dont la valeur calme et disciplinée brise l'impétueuse ardeur des Francs.

« La nuit vient couvrir de son obscurité le théâtre

des fureurs humaines. Les Francs vaincus, mais toujours redoutables, se retirèrent dans l'enceinte de leurs chariots. Cette nuit si nécessaire au repos, ne fut qu'une nuit d'alarmes... Les barbares jetaient des cris qui ressemblaient aux hurlements des bêtes féroces : ils pleuraient les braves qu'ils avaient perdus et se préparaient eux-mêmes à mourir.

«Les Francs, pendant la nuit, avaient coupé les têtes des cadavres romains et les avaient plantées sur des piques devant leur camp, le visage tourné vers nous. Un énorme bûcher, composé de selles de chevaux, et de boucliers brisés s'élevait au milieu du camp. Le vieux Pharamond, roulant des yeux terribles, et livrant au souffle du matin sa longue chevelure blanche, était assis au haut du bûcher. Au bas, paraissaient Clodion et Mérovée; ils tenaient à la main, en guise de torches, l'hast enflammé de deux piques rompues, prêts à mettre le feu au trône funèbre de leur père, si les Romains parvenaient à forcer le retranchement des chariots...

«On n'attend point le signal de l'assaut; rien ne peut résister à la fureur du soldat : les chariots sont brisés, le camp est ouvert, on s'y précipite. Alors se présente un nouvel ennemi : les femmes des barbares, vêtues de robes noires, s'élancent... les unes arrêtent par la barbe le Sicambre qui fuit et le ramènent au combat ; les autres, comme des Bacchantes enivrées, déchirent leurs époux et leurs pères ; plusieurs étouffent leurs enfants et les jettent sous les pieds des hommes et des chevaux ; plusieurs se passant au cou un lacet fatal s'attachent aux cornes des bœufs et s'étranglent en se

faisant traîner misérablement. Une d'entre elles s'écrie: Romains, tous vos présents n'ont point été funestes! Si vous nous avez porté le fer qui enchaîne, vous nous avez donné le fer qui délivre! Et elle se frappe d'un poignard.

« C'en était fait des peuples de Pharamond, si le ciel qui leur garde peut-être de grandes destinées, n'eût sauvé le reste de ses guerriers. Un vent impétueux se lève entre le Nord et le couchant : les flots s'avancent sur les grèves; on voit venir écumante et limoneuse une de ces marées de l'équinoxe qui, dans ces climats semblent jeter l'océan tout entier hors de son lit. La mer, comme un puissant allié des barbares, entre dans le camp des Francs pour en chasser les Romains.

« Les Romains reculent devant l'armée des flots. Les Francs reprennent courage... Une scène extraordinaire frappe les yeux de toutes parts; là les bœufs épouvantés nagent avec les chariots qu'ils entraînent, ils ne laissent voir au-dessus des vagues que leurs cornes recourbées et ressemblent à une multitude de fleuves qui auraient apporté eux-mêmes leurs tributs à l'Océan; ici, les Saliens mettent à flot leur bateau de cuir, et frappent à coups de rames et d'aviron. Mérovée s'était fait une nacelle d'un large bouclier d'osier; porté sur cette conque guerrière, il poursuivait l'ennemi escorté de ses pairs qui bondissaient autour de lui comme des tritons. Pleines d'une joie insensée, les femmes battaient des mains et bénissaient les flots libérateurs.

... « Les Francs, malgré leur valeur et le soulèvement des flots, avaient été obligés de céder la victoire

à la discipline des légions; heureux d'échapper à une entière défaite, ils se retiraient devant les vainqueurs. »

Ce récit est si vivant que nous croyons volontiers à la réalité du combat et il en reste autant d'émotion que d'orgueil, car il s'agit des exploits de nos ancêtres chantés par un poète de leur race.

Mais la poésie n'est pas la seule à parler des combats et des victoires des Francs de cette époque. L'histoire nous permet de mettre au compte de Mérovée une grande victoire qui ne pourrait être niée, et qui est aussi glorieuse pour lui que pour les Francs.

Aétius gouvernait la Gaule au nom de Valentinien III successeur d'Honorius. Il avait à sa solde des barbares, et luttait avec eux contre les Germains toujours menaçants et les Armoricains souvent révoltés. Il repoussa successivement les Wisigoths, les Burgondes et les Francs, disputant pied à pied le sol de la Gaule, et retenant dans la fidélité des populations qu'un grave échec aurait facilement détachées de l'Empire.

Les Huns, peuple d'origine asiatique, s'étaient avancés vers l'Europe, après avoir brisé les obstacles qui les arrêtaient, et menacé sans résultat l'empire d'Orient. Établis sur le cours inférieur du Danube, ils envoyaient de tous côtés des détachements que l'Empire prenait souvent à sa solde, dans l'impuissance où il était de les combattre, et qu'il opposait à d'autres barbares.

Attila devint leur chef vers 431. Il réunit sous son commandement les Huns qui s'étaient établis sur divers points de l'Empire, traversa la Germanie, répandant partout la terreur et se croyant ou se disant le ministre des vengeances divines. Son empire s'étendait

depuis la Baltique jusqu'au Pont-Euxin, et depuis le Rhin et le Danube jusqu'aux déserts du centre de l'Asie.

C'était un vrai barbare d'aspect, d'habitudes et de mœurs. Mais il devait avoir de grandes qualités, car on n'exerce pas un pouvoir souverain sur tant d'hommes différents de race et d'une nature généralement violente, sans avoir quelque chose qui commande aux âmes et subjugue les volontés. Fier du titre qu'il se donnait de fléau de Dieu et de marteau de l'univers, il croyait que tout devait plier devant lui, et il le fit croire à ses soldats. Nul ne fut mieux obéi, et nul ne disciplina plus souverainement des intelligences plus lourdes et des caractères plus rebelles.

Il se plaisait à se montrer dans la grossière simplicité de son costume, et si ses soldats y trouvaient un motif de l'aimer davantage,les étrangers étaient frappés d'admiration et d'effroi. Assis sur un escabeau, devant une table de bois que couvraient quelques modestes plats, il recevait avec hauteur les envoyés de Constantinople et de Rome, et les chargeait de ce message pour leurs Empereurs : « Attila, votre maître, vous ordonne de lui préparer un palais. »

Il entra dans la Gaule, traînant à sa suite des rois et des soldats germains, slaves et tartares. Aétius appela à son aide les peuples de la Gaule, pour qui le danger était égal. Les Wisigoths, les Burgondes et les Armoricains se joignirent aux soldats romains. Il paraît que les Francs se divisèrent. Ceux qui n'avaient pas quitté la rive droite du Rhin allèrent aux bandes d'Attila. Les Saliens commandés par Mérovée, entraînèrent les

autres et coururent au secours de l'Empire, ou plutôt à la défense des territoires sur lesquels ils étaient établis. Le danger était égal pour tous. Il fallait, devant Attila, plier et se soumettre. Tout était au vainqueur, et les Barbares, anciennement ou nouvellement établis sur les terres de l'Empire, n'avaient pas moins que les Romains, à redouter ces hordes féroces.

La Gaule souffrit cruellement de leurs ravages. Partout où passaient ces « bêtes à deux pieds » comme Ammien Marcellin appelle les Huns, il y avait pillage, incendie, destruction. Mais là où la force fut impuissante pour les arrêter, une influence nouvelle se produisit avec une autorité souveraine. La foi chrétienne qui avait régénéré un grand nombre de villes en sauva plusieurs de la présence et de l'avidité des barbares.

Attila avait pris Metz, massacré une partie des habitants et traîné les autres à sa suite, avec leur évêque Auctor. Les prières du pasteur qui ne cessait de réclamer la liberté de son troupeau, furent enfin exaucées et Auctor put ramener les débris de ce qui avait échappé à l'épée. Trèves, Tongres, Cambrai, Arras ne furent bientôt que des monceaux de ruines. A Reims, l'évêque Nicasius mourut en martyr, avec sa sœur Eutropia. La cité des Vangions, Worms, fut sauvée par son évêque saint Martin, celle de Troyes par Lupus qui fléchit par sa douceur cette âme féroce. Paris tremblait. Il fut rassuré et sauvé par une vierge, Geneviève, qui détermina les habitants à ne pas fuir, et à s'adresser à celui qui seul peut désarmer les plus fiers conquérants. Geneviève, faillit être victime de l'affolement populaire,

mais Paris fut sauvé et il honore en sa patronne sa libératrice.

A Orléans, saint Aignan fit implorer la miséricorde divine contre un danger qui paraissait inévitable, car aucune force humaine ne paraissait pouvoir se présenter devant les Huns. Le secours arriva au moment où Attila entrait dans la ville. Il se retire devant l'armée d'Aétius, où se trouvaient réunis les Romains, les Wisigoths, les Burgondes et les Francs, et s'arrête entre Méry-sur-Seine et Châlons-sur-Marne. Le choc fut épouvantable. C'était la lutte suprême de la Barbarie contre ce qui restait du vieil empire rajeuni par des populations grossières sans doute, mais capables d'embrasser, de défendre et de propager la foi nouvelle.

Les pertes furent immenses des deux côtés. Les Francs qui avaient, les premiers, engagé le combat contre les Gépides, montrèrent un courage qui fut admiré de tous, et acquirent des droits à la reconnaissance de la Gaule. La gloire en revint à leur chef Mérovée. Les Wisigoths perdirent leur roi, mais Attila fut vaincu, et les historiens évaluent les morts à près de deux cent mille. Le Goth Jornandès raconte que le lendemain de la bataille, les vainqueurs purent voir dans le camp des Huns un immense bûcher formé de selles de chevaux, au sommet Attila terrible encore dans son désespoir, au pied les Huns la torche à la main, prêts à obéir aux ordres de leur roi, et à le sauver par la mort du déshonneur.

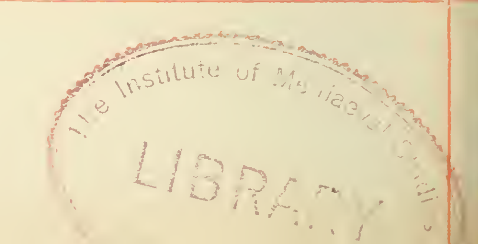
Le camp ne fut pas attaqué, et Attila put se retirer en Germanie (451). Mérovée lui survécut cinq ans.

III. — CHILDÉRIC.

MÉROVÉE eut pour successeur son fils Childéric, soit par le consentement des Francs, soit en vertu d'un droit qui avait commencé à s'établir au delà du Rhin, et devait s'étendre à toutes les tribus, lorsqu'elles eurent formé un peuple. On comptait alors (456) plusieurs petits États liés par la communauté de race des vainqueurs, mais indépendants pour leur organisation. Les Saliens, maîtres de Tournai et d'Arras, avaient étendu leurs incursions jusqu'à la Somme. Ils étaient incontestablement les plus puissants et ceux à qui semblaient promises les plus belles destinées. Les autres tribus, sans reconnaître leur autorité, s'inclinaient cependant devant leur suprématie. Il fallait peu de chose pour amener une fusion complète, et ainsi créer une domination durable.

Les Ripuaires étaient à Cologne. Ils ne paraissaient pas vouloir s'éloigner du Rhin, et la possession des deux rives semblait suffire à leur ambition. D'autres chefs étaient établis à Cambrai, à Calais, et une expédition aventureuse, s'étant avancée jusqu'au Mans, les vainqueurs ne furent pas inquiétés. Un roi Franc se trouvait ainsi au milieu de populations sans doute hostiles, mais probablement indifférentes sur le nom des maîtres à qui elles étaient contraintes d'obéir. Il est dans la vie des peuples des moments où ils ne sont pas difficiles sur la qualité de leurs maîtres.

L'Empire était alors à ses derniers jours. Il y avait eu des empereurs depuis Théodose (395), et l'on peut citer Honorius, Valentinien III, Pétrone Maxime,



Avitus, Majorien, Libius Sévère, Anthémius, Olybrius, Glycérius, Julius Nepos et enfin Romulus Augustule, mais il n'y avait pas eu un homme.

De 395 à 476, le pouvoir est instable. Honorius et Valentinien III règnent sans doute, le premier vingt-neuf ans, le second trente-un, mais ils ont des maîtres, et leur faiblesse est telle que l'Empire ne se soutient que par les services de ceux qui y étaient entrés comme ennemis. Les autres paraissent à peine sur le trône et la chute de l'Empire est tellement certaine dans la pensée de tous, que lorsque en 476, un barbare, chef des Hérules, des Rugiens, des Alains et des autres contingents militaires à la solde des empereurs, Odoacre, se dirigea vers Rome, s'en empara et déposa Romulus Augustule, le monde ne se douta pas du grand événement qui venait de s'accomplir.

Une domination que l'on supposait forte, se substituait à une domination que l'on savait faible. Odoacre avait renvoyé à l'empereur d'Orient les ornements impériaux. Il reçut de lui le titre de patrice, et prit celui de roi. Le sénat romain reconnut comme empereur celui qui résidait à Constantinople, et ne se sentit ni humilié dans son orgueil ni inquiété pour sa sécurité. Un barbare occupait le trône d'Auguste, de Trajan, de Constantin et de Théodose.

La situation des peuples qui s'étaient établis sur divers points de l'empire ne doit pas être comparée à celle des peuples primitifs qui s'emparaient d'un pays déjà occupé. On les avait sans doute repoussés comme des ennemis. Mais lorsque la force les avait rendus les maîtres, les populations s'accommodaient de ces

relations nouvelles, et ceux qui représentaient l'empire reconnaissaient sans peine ce droit de la conquête. Rien ne prouve mieux combien étaient relâchés les liens avec Rome, et combien les maîtres de l'empire eux-mêmes trouvaient naturelle la séparation des pays qu'ils ne pouvaient plus défendre.

Ce qui se passa sous Childéric montre la nature de ces relations entre vainqueurs et vaincus.

Saint Grégoire de Tours raconte que Childéric se livrant à toute espèce de désordres, ses sujets le chassèrent : « Apprenant qu'ils voulaient même le faire périr, il se retira en Thuringie, laissant auprès d'eux un homme qui lui était cher, et qui pût adoucir par de séduisantes paroles ces esprits furieux. Il lui donna un signe par lequel il lui indiquerait le moment où le retour serait possible. Voici ce signe : ils partagèrent un anneau d'or, dont Childéric emporta une moitié, et son ami garda l'autre. Et celui-ci lui dit : Lorsque je vous enverrai cette partie, et que vous verrez qu'elle s'adapte parfaitement à l'autre, vous pourrez revenir en toute sécurité dans votre pays. »

Childéric fut bien accueilli par le roi des Thuringiens, Bisin ou Basin, et par sa femme Basine. Les Francs proclament alors unanimement roi Ægidius, chef de la milice romaine dans les Gaules. Cette affirmation de Grégoire de Tours ne repose sur aucune preuve. Il ne paraît pas possible d'ailleurs, qu'Ægidius ait été à la fois général ou roi des Romains et roi des Francs. Ce que racontent les chroniqueurs est la preuve de la confusion dans laquelle se trouvait alors la Gaule, et rien n'est alors invraisemblable. En dehors des royaumes

des Wisigoths et des Burgondes, tout subissait encore nominalement la loi de Rome. Mais depuis longtemps, cette autorité n'était plus qu'une ombre. Sous le règne de Childéric l'empire succombait sous les coups d'un roi barbare, et ses derniers moments avaient été remplis par la confusion la plus extrême. Que pouvait être en Gaule un chef quelconque livré à lui-même, et sans appui à Rome? Il n'y avait donc rien qui pût déterminer les Francs, venus dans la Gaule en conquérants, à se placer sous l'autorité d'un chef romain. Il est plus vraisemblable qu'après avoir chassé Childéric, ils se rapprochèrent du gouverneur des pays voisins, afin de s'assurer sa bienveillance, ou du moins sa neutralité, mais sans se soumettre à lui.

La fusion entre les tribus n'était pas encore complète, et si Childéric avait le titre de roi, les autres chefs devaient avoir conservé au-dessous ou à côté de lui, quelque chose de leur ancien pouvoir. Serait-il donc étonnant que, pendant son exil, ils se fussent substitués séparément au roi qui faisait subitement défaut?

Les chroniqueurs qui ne pouvaient concevoir un peuple sans chef, et qui savaient que le siège du gouverneur romain était à Soissons, non loin des établissements des Francs et des villes conquises par eux, ont trouvé tout naturel de remplir cette vacance de la royauté par la reconnaissance de celle d'Ægidius.

Comment Childéric fut-il rétabli? Grégoire de Tours n'en dit rien, mais Frédégaire n'ignore pas ce qui s'est passé, et il tient à le faire connaître.

Ægidius ne pouvait gouverner seul. Il aurait donné aux Francs un vice-roi qui s'appelait Wiomade.

Wiomade était dévoué à Childéric, et prépara son retour. Par son conseil, Ægidius imposa aux Francs des tributs de plus en plus lourds, qui furent d'abord subis sans trop de peine, mais contre lesquels ils protestèrent lorsque la mesure fut dépassée. Wiomade suivait ce mouvement de plus en plus violent de l'opinion, et recommandait à Ægidius d'employer la terreur, de ne point se relâcher de ses exigences, et de faire périr ceux qui lui paraîtraient dangereux. Il voulait pousser les Francs à bout.

Ægidius suivait cette politique cruelle et dangereuse. Les Francs avaient d'abord murmuré, puis ils avaient secrètement regretté leur roi, et ils finirent par exprimer ouvertement le désir de le voir de retour.

Il semblait que l'ami de Childéric dût se hâter de profiter de ces dispositions.

Frédégaire imagine une ruse fort obscure de Wiomade, et l'envoi de députés à l'empereur d'Orient qu'il appelle Maurice, quoique Maurice ait régné près de cent ans plus tard, de 582 à 602. Il n'apparaît pas clairement pourquoi Childéric serait allé à Constantinople, et il n'est guère probable qu'un empereur, même pour se venger de l'insulte d'un gouverneur qui le trompait dans une ambassade, ait embrassé la cause de Childéric et concouru d'une façon quelconque à son rétablissement. C'est une fable qui fait un médiocre honneur à l'imagination du chroniqueur.

La révolution intérieure se dénoua probablement d'une manière plus simple. Childéric demeura dans le voisinage des Francs et ne cessa d'être en relation

avec eux. Il avait laissé certainement des partisans, qui, le premier mécontentement passé, durent plaider sa cause. Pourquoi ne supposerait-on pas — ce qui est vraisemblable — que des troubles suivirent cette expulsion? Peut-être y eut-il des compétiteurs au trône, peut-être les grands furent-ils en désaccord entre eux? Le peuple souffrit certainement de cette absence d'un pouvoir régulier, et à côté des exactions dont il put être l'objet, se firent jour des craintes qui le ramenèrent à des dispositions favorables à leur ancien roi. La position des Francs dans la Gaule n'était pas tellement stable qu'elle ne pût être ébranlée. Les invasions de la Germanie étaient toujours menaçantes, et si la grande époque était passée, ce mouvement se produisait cependant encore. Les Francs furent la barrière devant laquelle vinrent se briser ces tentatives. Mais que pouvaient-ils contre elles s'ils n'avaient pas de chef, et ne devaient-ils pas mettre fin promptement eux-mêmes à une situation qui risquait à chaque instant, de compromettre la sécurité de leur établissement dans la Gaule?

Une autre cause du retour de Childéric fut certainement celle qui, auprès des peuples, occupe habituellement le premier rang. Les Francs ne devaient payer que de médiocres impôts. Ils venaient à peine de s'emparer du sol, et ils ne pouvaient encore cultiver les arts de la paix. Si les chefs qu'ils se donnèrent voulaient tirer quelque profit de leur dignité nouvelle, ils ne le pouvaient guère qu'en créant des impôts. Si Ægidius avait été, en effet, d'une manière directe ou indirecte, mêlé au gouvernement des Francs, il leur

aurait appliqué la politique des derniers temps de l'empire, qui consistait à tirer de l'impôt tout ce qu'il pouvait donner.

Des deux côtés par conséquent, les Francs auraient été opprimés, et le désir du rétablissement de Childéric sortait naturellement de cette oppression.

Il n'était donc pas nécessaire de recourir à ces moyens détournés qu'emploie l'esprit ingénieux mais obscur de Frédégaire.

Rien ne l'obligeait à envoyer Childéric à Constantinople et à lui donner pour protecteur un empereur qui se serait contenté de le faire transporter par mer en Gaule. Il y avait bien loin de la Thuringie où était réfugié Childéric à Constantinople; et l'on se demande comment il aurait pu en venir un secours prompt et efficace.

Quant aux prétentions des empereurs de Constantinople sur la Gaule, il est certain qu'elles se sont plusieurs fois manifestées. Ils ont reconnu des faits qu'ils ne pouvaient empêcher, et décerné des honneurs dont on pouvait se passer, mais quoiqu'ils se soient toujours regardés comme les successeurs des empereurs d'Occident, aucun droit ne leur a jamais été reconnu par la Gaule, et lors même qu'ils occupèrent une partie de l'Italie, ils n'obtinrent ni des Gaulois ni des Francs rien qui ressemblât à une reconnaissance quelconque de leur autorité.

On sait peu de chose sur le règne de Childéric. Le récit de saint Grégoire de Tours n'est pas clair, et l'on y trouve une indécision qui révèle plus de désir de découvrir la vérité, que de bonheur dans cette recherche.

Les annotateurs de ce naïf et précieux chroniqueur si jaloux de ne rien oublier, J. Guadet et N. A. Taranne, donnent des chapitres XVIII et XIX l'explication suivante : Childéric livra des combats à Orléans avec ses Francs, et Odovacrius à Angers avec ses Saxons. Le comte Paulus, avec des Romains et des Francs, qui obéissaient à des chefs romains, attaqua les Goths et pilla leur territoire. Mais Odovacrius venant à Angers, le roi Childéric arriva le jour suivant, et, après avoir tué le comte Paulus, s'empara de la ville.

Ce que l'on peut conclure de ces renseignements si peu étendus et si peu précis, c'est que Childéric alla plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs et que les deux attaques contre Orléans et Angers prouvent à la fois la faiblesse de l'empire, ou de ce qui lui succédait, et la confiance des Francs dans leur force et leurs destinées.

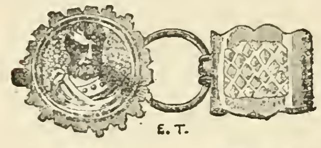
Childéric mourut en 481, laissant son pouvoir à son fils Clovis.

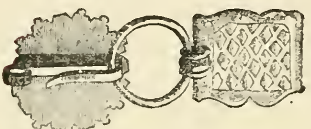
En 1653, on a découvert son tombeau à Tournai. Il renfermait une pierre gravée, dont l'empreinte représentait un homme fort beau, portant les cheveux longs, séparés sur le front et rejetés en arrière, tenant un javelot de la main droite. Autour de la figure était écrit, en lettres romaines, le nom de Childéric.

Sceau en or de Childéric.

Un globe de cristal, signe de la puissance, un style avec des tablettes, des anneaux, des médailles de plusieurs empereurs, des lambeaux d'une étoffe de pourpre, étaient mêlés à des ossements. Ces différents objets sont

aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. « Il n'y a rien dans tout cela de trop barbare », dit Chateaubriand dans ses *Études historiques.*





Agrafe en or, conservée dans le trésor de l'église St-Brice à Tournai.

Il ne faut pas s'en étonner. Les Francs étaient depuis trop longtemps en contact avec les Romains pour n'avoir pas pris quelque chose de leurs habitudes. Ce que le vainqueur emprunte plus facilement et plus avidement au vaincu, c'est le luxe et les symboles de la puissance. Il lui semble ainsi légitimer la violence qui l'a rendu maître, et joindre à la supériorité dont il ne doute pas, celle qui pourrait consoler le peuple vaincu ou entretenir ses espérances.

Bientôt il n'y aura plus de distinction entre les Gallo-Romains et les Francs.



Anneau et sceau de Childéric, disparus en 1831 du Cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale.

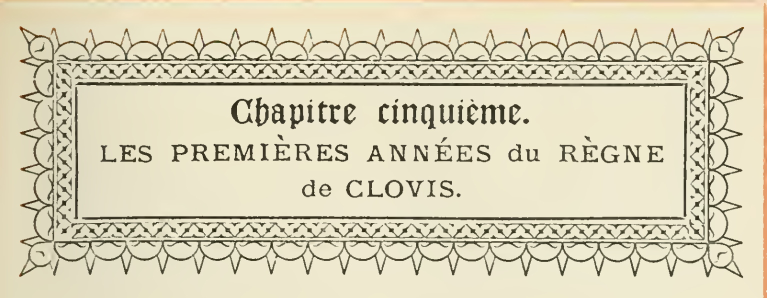




Abeilles en or avec pierreries rouges encloisonnées, conservées à la Bibliothèque nationale.

Objets trouvés dans le tombeau de Chilpéric.





Chapitre cinquième.
LES PREMIÈRES ANNÉES du RÈGNE de CLOVIS.

I. — LES ÉTATS de la GAULE au Ve SIÈCLE.

CLOVIS succéda à son père Childéric. Soit que le droit de succession fût déjà reconnu, soit que Childéric eût pris de son vivant des mesures pour assurer à son fils le pouvoir que la mort allait lui enlever, il ne paraît pas qu'il y ait eu incertitude ou difficulté pour la succession.

Et cependant le jeune prince n'avait que quinze ans, et s'il pouvait donner des espérances, il est certain qu'il n'avait rien fait encore pour avoir des droits personnels à une couronne qui eût dépendu de la volonté des guerriers ou du peuple. Il dut donc à l'hérédité d'être reconnu pour successeur de Childéric.

La situation de la Gaule présentait une diversité d'où devaient infailliblement naître des guerres. Cette diversité elle-même était un encouragement pour l'ambition, car il était impossible que des peuples dont les frontières n'étaient pas exactement définies, n'eussent pas de fréquentes occasions de faire valoir des droits réels ou prétendus. Celui de ces peuples qui avait le roi le plus entreprenant et le plus courageux, qui comptait le plus sur ses destinées, ne devait pas tarder à concevoir des projets, à susciter des défiances et à faire des tentatives pour étendre ses frontières.

Au Nord de la Gaule, dans la Belgique proprement

dite et jusqu'à la Somme, dominaient les Francs. Les chefs des principales tribus résidaient à Cologne, à Tournai, à Cambrai et à Térouanne. S'il fallait s'en rapporter à saint Grégoire de Tours et à Frédégaire, on devrait croire qu'ils s'étaient avancés au delà de la Seine jusqu'au Mans, à Orléans et à Angers. Que des courses aient été faites jusqu'à ces points éloignés de la Belgique, c'est possible, quoique peu probable, mais il est certain que des établissements stables ne purent être formés dans ces villes. La prise de possession de la Gaule par les Francs était limitée et incertaine, et ne devait être effective que sous celui que l'histoire proclame le fondateur de la monarchie française: Clovis.

Les Alamans qui formaient une confédération puissante s'étaient arrêtés entre les Vosges et le Rhin, sur cette terre traversée par tant de peuples, et où se trouvent réunis tant d'éléments ethnographiques. Ils y avaient trouvé les dernières bandes des Burgondes et avaient pris leur place. Ils parurent pendant quelque temps étrangers aux affaires de la Gaule, et peut-être ne se mêlèrent-ils pas à l'invasion faite par leurs frères d'au-delà du Rhin, que Clovis dut repousser. Ce n'est pas dans cette direction qu'ils devaient chercher à s'étendre. La possession de l'espace compris entre les Vosges et le Rhin, devait suffire à leur ambition.

A l'extrémité occidentale de la Gaule, dans la presqu'île qui la termine, étaient restés, fiers de leur homogénéité et de leur indépendance les peuples Armoricains. Rome s'était contentée de quelques tributs, de l'assurance que la paix ne serait pas troublée,

et elle leur avait laissé leurs lois, leur organisation, et surtout leurs Druides. Une colonie de Bretons venait de s'établir parmi eux dans la partie voisine de la mer. Elle se composait de ceux qui, impuissants contre les Pictes, et ne voulant pas se soumettre aux Angles et aux Saxons, avaient cherché une terre où il leur fût permis d'être libres. Ils ne paraissaient pas demander autre chose, en occupant ce territoire nouveau, que le respect de leur indépendance. La fusion se fit sans peine entre deux peuples dont l'origine était la même.

De la Somme à la Loire, s'étendait la domination romaine. On y reconnut jusqu'à la fin les empereurs, et l'esprit des populations était celui que Rome avait répandu dans le monde, pour affermir ses conquêtes. Les gouverneurs nommés par les empereurs y exerçaient un pouvoir presque absolu. Les empereurs passaient avec rapidité, car les ambitions étaient impatientes et audacieuses. Les gouverneurs se maintenaient, et leur politique consistait à donner aux populations ce qu'elles mettent au-dessus de tout : le repos, et on leur en savait gré, même quand ils le faisaient chèrement payer par l'impôt.

L'empire romain était tombé en 476 sous les coups d'Odoacre. Cette partie de la Gaule ne chercha pas à se rendre indépendante, et ne changea rien à son état. Ægidius avait tenu pendant huit ans, au témoignage de saint Grégoire de Tours, la place d'un roi des Francs, et son fils Syagrius est appelé par lui roi des Romains. C'est la double preuve de la dissolution de l'empire, et de la facilité avec laquelle on pouvait en saisir ou en conserver les lambeaux, lors même qu'un

empereur était reconnu à Rome, ou qu'un roi Barbare tenait leur place.

Dans la vallée de la Saône et du Rhône jusqu'à la Durance, étaient établis les Burgondes. Ce peuple avait émigré par nécessité. Il n'était pas conquérant de sa nature, et à la suite de négociations, plutôt que par la force, il était parvenu à s'établir sur le territoire de l'empire.

Les Burgondes étaient chrétiens, mais ils avaient été infectés par l'hérésie arienne. Ils avaient une bonhomie qui facilita la fusion avec les anciens habitants qu'ils ménagèrent. Avant leur établissement à l'Ouest du Jura, dit Socrate, dans son *Histoire ecclésiastique*, ils étaient presque tous adonnés à des métiers, contrairement aux autres Barbares qui n'étaient qu'agriculteurs et guerriers. Ils faisaient de la charpente et de la menuiserie, gagnaient leur vie à ce travail dans les intervalles de la paix, et se montraient ainsi étrangers à ce double orgueil du soldat et du propriétaire qui nourrissait l'insolence des autres conquérants.

Ils se contentèrent des terres qui leur avaient été accordées, et ne se montrèrent jamais violents ni injustes envers les anciens habitants. « La loi des Burgondes, dit Augustin Thierry, impartiale entre les vainqueurs et les vaincus, interdisait aux premiers l'abus de la force. Elle offrait même à cet égard des précautions qu'on pourrait appeler délicates. Par exemple, elle défendait aux Barbares de s'immiscer sous aucun prétexte dans les procès entre Romains. L'un de ses articles mérite d'être cité textuellement : Quiconque aura dénié le couvert et le feu à un étranger en voyage, sera

puni d'une amende de trois sous... Si le voyageur vient à la maison d'un Burgonde et y demande l'hospitalité, et que celui-ci indique la maison d'un Romain, et que cela puisse être prouvé, il paiera trois sous d'amende, et trois sous pour dédommagement à celui dont il aura montré la maison. »

Sans doute, cette loi n'a été publiée que vers 500, mais elle reproduit des usages anciens, à côté des emprunts faits aux lois romaines, et cette disposition relative aux étrangers appartient tout entière au caractère des Burgondes et à leurs traditions.

Entre la Loire et les Pyrénées, les Wisigoths étaient les maîtres, et leur domination s'étendait au delà du Rhône, jusqu'aux Alpes, à la Durance et à la mer.

Les Wisigoths étaient le peuple le plus cultivé de la Gaule et celui qui avait le plus emprunté à l'empire. Avant de s'établir dans la province Narbonnaise, sous la conduite d'Ataulf, successeur d'Alaric, il avait parcouru la Grèce et l'Italie. Il s'était rendu coupable des violences que rend inévitables une existence errante, et qu'explique le besoin de vivre aux dépens des autres, quand on ne travaille pas. Il avait de l'intelligence et du goût. Il aimait la justice, et bien qu'il fût arien au milieu de populations orthodoxes, il ne montra rien de cette intolérance sectaire dont plusieurs empereurs lui avaient donné l'exemple, et qui était le propre de cette hérésie tour à tour hypocrite et violente.

Il avait eu, avec Alaric, de grandes espérances et s'était cru appelé à de hautes destinées. Ataulf avait hérité de quelques-unes des qualités de son père, et surtout de son ambition, bien qu'il eût fixé son peuple

et renoncé aux expéditions aventureuses. « Je me souviens, dit Paul Orose, d'avoir entendu à Bethléem le bienheureux Jérôme raconter qu'il avait vu un certain habitant de Narbonne, élevé à de hautes fonctions sous l'empereur Théodose, et d'ailleurs religieux, sage et grave, qui avait joui dans sa ville natale, de la familiarité d'Ataulf. Il répétait souvent que le roi des Goths, homme de grand cœur et de grand esprit, avait coutume de dire que son ambition la plus ardente avait été d'abord d'anéantir le nom romain, et de faire, de toute l'étendue des terres romaines, un nouvel empire appelé Gothique : de sorte que, pour parler vulgairement, tout ce qui était *Romanie* devînt *Gothie*, et qu'Ataulf jouât le même rôle qu'autrefois César-Auguste ; mais qu'après s'être assuré par l'expérience, que les Goths étaient incapables d'obéissance aux lois, à cause de leur barbarie indisciplinable, jugeant qu'il ne fallait point toucher aux lois sans lesquelles la république cesserait d'être république, il avait pris le parti de chercher la gloire en consacrant les forces des Goths à rétablir dans son intégrité, à augmenter même la puissance du nom romain, afin qu'au moins la postérité le regardât comme le restaurateur de l'empire, qu'il ne pouvait transporter. Dans cette vue, il s'abstenait de la guerre et cherchait soigneusement la paix. »

Ataulf périt assassiné en 415, mais ses successeurs, s'ils n'eurent pas ses vastes projets, demeurèrent fidèles à sa politique. Leur cour de Toulouse pouvait rivaliser, en richesse et en élégance, avec celle de Constantinople qu'elle n'avait pas beaucoup de peine à

surpasser en dignité. Ils recherchaient les esprits cultivés et se les attachaient par des bienfaits. Euric se plaisait dans la compagnie des rhéteurs, et avait, soit pour lui-même, soit pour ses secrétaires dont il faisait des amis, des prétentions littéraires. « Ce roi, dit Augustin Thierry, l'avant-dernier de ceux de la même race qui régnèrent en Gaule, inspirait aux esprits les plus éclairés et les plus délicats, une vénération véritable, non cette crainte servile qu'excitaient les rois Francs, ou cette admiration fanatique dont ils furent l'objet après leur conversion à la foi orthodoxe. »

Quel est celui de ces peuples à qui est réservée la domination de la Gaule ? Les Alamans étaient confinés dans un territoire qui ne s'ouvrait que difficilement du côté de l'Ouest et du Sud. Les Armoricains et les Bretons aspiraient à rester chez eux, et n'auraient pas permis qu'on les y troublât, mais ils n'avaient pas l'esprit de conquête; car ils montraient en tout plus de tenacité que d'initiative. Le rôle des Romains était fini, et les populations soumises à ceux qui commandaient sous ce nom, n'avaient pas assez d'homogénéité pour pouvoir prétendre avec quelque chance de succès à constituer un État durable. Il manquait aux Burgondes cette vue rapide et profonde qui prépare les grandes destinées, et ces qualités brillantes et fortes qui soumettent les intelligences et les cœurs. L'hérésie qu'ils professaient les laissait, d'ailleurs, en dehors d'un pays qui avait des églises florissantes, et qui trouvait dans l'unité de la foi une indépendance qu'il avait toujours été prêt à défendre par les armes ou par le martyre. Enfin, les Wisigoths, malgré l'étendue de leur royaume,

les qualités de leurs rois et une certaine supériorité intellectuelle, ne pouvaient aspirer à soumettre le Nord dont le caractère, les tendances et les mœurs repoussaient aussi bien leur domination matérielle, que leur prépondérance intellectuelle. Leur courage semblait d'ailleurs avoir disparu avec leur vie errante.

La Gaule devait donc rester divisée, et ce sort eût été le sien, si Dieu qui avait des desseins particuliers sur elle et sur le peuple le moins nombreux, qui s'y était établi, ne lui eût donné les qualités qui font les conquérants et les vertus qui fondent les grands États. Assurément, les Francs avant Clovis étaient véritablement barbares. Ils mettaient la force au-dessus de tout, se montraient violents, hautains, injustes, vindicatifs, mais ils étaient braves, généreux, chevaleresques et lorsqu'ils obéirent à un chef qui les entraîna par son courage, les domina par son ascendant et les disciplina par sa volonté, ils s'associèrent à ses desseins, servirent ses projets et devinrent ainsi les instruments de la Providence.

Sa politique leur fit exécuter de grandes choses et sa conversion, à laquelle ils s'associèrent, leur ouvrit les plus hautes destinées. Ils ne furent pas transformés en un moment, et le païen reparut souvent sous le chrétien, comme le barbare sous l'homme civilisé, mais les vices et les défauts de la race furent comprimés, et les nobles qualités prirent un rapide et vigoureux essor. Nul peuple n'a été plus complètement et plus rapidement transformé par la foi religieuse, et nul n'a vu plus facilement augmenter ses forces et s'accroître son influence.

Les Francs réunissaient donc, plus qu'aucun peuple de la Gaule, les conditions qui assurent la prépondérance. Mais ces qualités naturelles n'auraient pas suffi. Il fallut y joindre deux conditions que ni les Alamans, ni les Armoricains, ni les Burgondes, ni les Goths, ni les Gallo-Romains ne pouvaient invoquer au profit de leur ambition : la possession intégrale de la vérité religieuse et l'action créatrice d'un grand homme.

Le baptême de Reims, les victoires et la politique de Clovis réalisèrent ce que la force et l'audace des autres Barbares auraient vainement tenté. Un peuple chrétien et un peuple dont le nom a rempli le monde en sortirent. Ce fut le rôle de Clovis et c'est sa gloire.

II. — LA BATAILLE de SOISSONS.

LES États des Francs étaient en contact avec les Alamans, les Bretons, les Burgondes et les Romains. C'est contre ceux-ci que devaient se diriger d'abord les vues ambitieuses du jeune roi. Il résidait à Tournai, et commandait à la tribu des Saliens, la moins nombreuse, mais la plus noble et la plus vaillante de celles qui avaient passé le Rhin. L'esprit de conquête l'animait, et ses guerriers étaient toujours impatients de combattre, parce qu'ils étaient toujours avides de piller. Syagrius général, gouverneur ou roi des Romains, était à Soissons. S'il reconnaissait l'autorité d'Odoacre, successeur des empereurs romains, il était trop éloigné de l'Italie pour en attendre un secours efficace. Réduit à ses propres forces, il ne pouvait compter sur des populations qu'aucun lien ne lui rattachait. La plupart des cités,

habituées sous l'empire à s'administrer elles-mêmes, vivaient dans une espèce d'indépendance, et leur véritable chef était l'évêque le maître de la politique comme le maître de la religion.

Sans doute, les Francs n'offraient pas de garanties aux chrétiens qui remplissaient les cités, et devaient être indifférents aux païens répandus dans les campagnes, et qui ne pouvaient avoir rien de commun avec eux. Mais Clovis n'était pas seulement un guerrier. Il négocia certainement avant d'envahir les contrées qu'il prétendait conquérir, et la politique prépara le succès des armes.

Il eut des relations avec les évêques, à qui il assurait pour la religion qu'il ne professait pas, la liberté, le premier et le plus précieux des biens. Il offrait aux peuples un état plus stable, les avantages qu'apporte avec elle une administration régulière à laquelle son peuple s'était rapidement plié, et les garanties qu'assure un gouvernement solidement constitué.

Syagrius pouvait donner la sécurité du moment, mais l'avenir était fermé devant lui. Il avait succédé à son père Ægidius; mais qui lui promettait que son fils prendrait sa place, et que pouvait-il espérer de cités que rien n'unissait entre elles ? Avec les Francs, on pouvait concevoir des espérances, avec le chef romain, les craintes surgissaient de toutes parts. Est-il étonnant que Clovis ait entrepris des conquêtes, acceptées d'avance par les provinces romaines, et que le succès ait répondu à ses tentatives ?

Clovis avait vingt ans. Pendant cinq ans, il s'était recueilli, étudiant la situation générale de la Gaule,

prenant ses dispositions, et faisant ses préparatifs. Ses guerriers attendaient l'heure du combat avec cette impatience qui rend la victoire possible, et cette confiance en eux-mêmes et en leur chef, qui la fait certaine.

Il unit ses troupes à celles du roi Ragnachaire et chercha Syagrius. Les prétextes ne manquèrent certainement pas à cette agression. Les Francs sont peu nombreux, mais le prix de la victoire brille à leurs yeux, et ils combattent sous un chef qu'ils jugent invincible. Certainement, Syagrius l'emportait par le nombre, mais ses troupes manquaient d'unité, et que pouvait leur promettre la victoire ? Si elles étaient mieux disciplinées que les Francs, elles n'avaient rien de cet esprit d'initiative qui prépare les grands succès et de cette confiance inébranlable qui les assure. Qu'importait d'ailleurs aux Gaulois d'être soumis au général romain ou au roi franc ? Ne peut-on pas même supposer qu'ils entrevoyaient sans trop de peine cette jeune dominiation qui leur ouvrait l'avenir ?

Aussi, dit saint Grégoire de Tours, Syagrius tourna le dos et courut se réfugier à Toulouse auprès du roi Alaric (486).

Il est permis de croire, en effet, que le combat ne fut pas longtemps indécis, et que la victoire était certaine avant que les ennemis en fussent venus aux mains. La rapidité du récit de l'historien ne laisse guère de place au doute, soit que l'attaque vigoureuse des Francs eût promptement brisé la résistance, soit que les soldats de Syagrius, n'ayant aucun intérêt à la victoire, se fussent promptement débandés, soit qu'il se fût abandonné lui-même.

L'influence de ce premier succès fut considérable, et les conséquences dépassèrent certainement les espérances de Clovis. Il fit demander à Alaric qu'il lui livrât Syagrius, le menaçant de la guerre s'il s'y refusait. La bataille avait été livrée près de l'abbaye de Nogent, à peu de distance de Soissons. Il y avait loin de là à Toulouse, et l'on se demande ce que pouvait craindre le roi des Wisigoths d'un ennemi qui aurait dû, pour arriver à lui, franchir la plus grande partie de la Gaule. Qu'était, d'ailleurs, la petite armée des Francs, que l'on croit n'avoir pas dépassé cinq mille guerriers, contre les forces dont pouvait disposer un roi qui commandait des Pyrénées à la Loire ? Et cependant, Alaric n'hésita pas à livrer Syagrius aux envoyés de Clovis. Faut-il attribuer cette prompte soumission à la faiblesse personnelle du roi ou à celle des Goths, dont Grégoire de Tours dit qu'ils « ont l'habitude d'avoir peur » ?

Il est vraisemblable que la bataille de Soissons porta au loin le nom de Clovis et la terreur de ses armes. La Gaule dut comprendre qu'elle allait avoir un maître, et la prompte soumission des sujets de Syagrius ne put que confirmer cette appréhension. Le chroniqueur parle de ce changement de régime pour la Gaule, comme s'il s'était effectué rapidement et sans difficulté. « Et ayant reçu le royaume de Syagrius, dit-il, il le fit périr secrètement. »

La mort de Syagrius n'était pas justifiée par sa défaite. La lutte avait été loyale et le respect ne devait pas manquer au vaincu. Mais quand les vainqueurs ont-ils été humains, en dehors du christianisme, et

quand l'intérêt n'a-t-il pas été la règle suprême et sans scrupules de la conduite ?

Il y eut cependant des résistances particulières, et toutes les villes ne subirent pas volontiers la domination nouvelle. A défaut de documents certains, nous pouvons nous rendre compte des dispositions des populations et des motifs qui déterminèrent leur conduite.

Le centre de la Gaule, entre la Loire et la Somme, n'appartenait plus à l'empire d'Occident qui était tombé. Odoacre n'avait aucun intérêt à le rattacher à sa royauté nouvelle, et l'eût-il voulu, il lui était impossible de le gouverner et de venir à son aide, car il eût fallu franchir des contrées occupées par les Wisigoths et par les Burgondes. Il pouvait bien être nominalement réclamé par l'empire d'Orient, qui ne renonçait pas encore à l'Italie, mais les relations étaient tellement difficiles, les distances si grandes, les obstacles si multipliés, qu'en supposant Constantinople aussi puissante qu'elle était faible, il lui eût été impossible de tendre la main à sa province.

Il ne fallait pas espérer une confédération des cités. La politique des Romains leur avait donné des intérêts différents, souvent opposés, et elles avaient pris l'habitude de vivre d'elles-mêmes et pour elles-mêmes. Les rivalités qui les divisaient n'auraient pu être vaincues que par une volonté énergique, une ambition réfléchie, et une politique souveraine. Sans doute, elles avaient la même foi, et c'était le seul lien qui les rapprochât, mais tant que la foi n'était pas en péril, on n'avait pas le désir, on ne concevait pas même la possibilité d'une alliance.

Il faut ajouter que la défaite de Syagrius à qui l'on pouvait reprocher son incapacité ou une faiblesse coupable, devait éloigner de sa famille ou de ses généraux tout un pays qui avait besoin d'être gouverné, et qui demandait un maître afin de pouvoir vivre.

Ainsi s'expliquent les conséquences étendues de la victoire de Soissons. On va volontiers à ceux qui sont les plus forts, et Clovis profita de cette disposition naturelle des hommes et des peuples. Les barbares n'étaient pas aussi étrangers qu'on pourrait le croire aux habiletés de la politique, et Clovis ne paraît pas avoir trouvé de maître dans cet art si difficile.

La victoire de Soissons ne fut pas moins utile aux Francs qu'à leur roi. Ils pillèrent abondamment. C'était la loi de la guerre et c'était l'habitude des barbares. Un grand nombre d'églises furent dépouillées de leurs ornements et de leurs richesses. Ce n'était pas sans doute ce qu'aurait désiré Clovis, qui ne pouvait ignorer que si on s'enrichit ainsi, on ne fonde pas des États. Mais il fallait compter avec l'avidité de ses soldats et leurs droits traditionnels. S'il avait sur eux l'ascendant que donne la supériorité de l'esprit, et qu'assure le commandement, il était impossible qu'il ne fût pas obligé à des ménagements et à des concessions.

Ils avaient enlevé à une église un vase d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses. L'évêque saint Remi, dont le ministère auprès de Clovis devait être si précieux et si puissant, envoya des messagers vers le roi, lui demandant la restitution de ce vase, s'il ne pouvait obtenir celle de tous les autres objets qui avaient été le prix de la conquête.

Cette intervention de l'évêque peut permettre de croire à des relations antérieures avec Clovis. Elle prouve, du moins, que l'on ne le croyait pas le roi des Francs inaccessible à une demande faite par un ministre de la religion chrétienne.

Les évêques occupaient, dans les cités de la Gaule, une situation importante. Soit qu'ils aient reçu le titre de *défenseurs* qui leur aurait donné un pouvoir temporel, reconnu également par le conseil impérial, et celui du municipe, soit que la supériorité de leur sagesse, de leur science et de leur vertu leur ait acquis sur les âmes un ascendant souverain, il est certain que leur main était partout dans les affaires de la cité. Les peuples s'inclinaient sous cette main d'où tombaient des bénédictions, et ils acceptaient la direction politique qu'elle imprimait à leurs affaires.

Il n'est donc pas étonnant que Clovis ait cherché à nouer avec eux des relations et qu'il n'ait rien négligé pour s'assurer leur bienveillance.

Il dit aux messagers de l'évêque : « Suivez-nous jusqu'à Soissons, parce que c'est là que doit avoir lieu le partage de tout ce que nous avons acquis, et si le sort me donne le vase, je me rendrai aux désirs de votre Père. » L'engagement pris par Clovis était pour lui seul. On y reconnaît, à côté de sa bonne volonté, le respect pour les droits de ceux à qui il commandait.

Lorsqu'ils furent arrivés à Soissons, tout le butin fut réuni et placé sous les yeux de l'armée. Le roi dit alors : « Je vous en prie, mes vaillants compagnons d'armes, ne refusez pas de m'accorder hors part ce vase », et il désignait celui que l'évêque avait réclamé.

A ces paroles, dit Grégoire de Tours dont nous traduisons le récit, les plus sages répondirent : « O glorieux roi, tout ce que nous voyons est à vous, et nous aussi, nous sommes soumis à votre puissance. Faites donc ce qui vous convient. Personne n'est en état de résister à votre puissance. »

Cette opinion paraissait être unanimement partagée. Cependant un soldat léger, envieux et insolent s'écria en levant sa hache dont il frappa le vase : « Vous ne recevrez rien d'ici que ce que le sort vous aura accordé. »

L'étonnement et l'indignation se manifestèrent de toutes parts. Le roi contint sa colère, dissimula l'injure et cependant montra son autorité en remettant le vase à l'envoyé de l'évêque.

Un an après, il avait réuni ses soldats en armes, afin de les passer en revue. En suivant leurs rangs, il arriva à celui qui avait frappé le vase. « Personne, lui dit-il, n'a les armes en aussi mauvais état que toi, car ni ta pique, ni ton glaive ni ta hache ne sont convenables.» Et saisissant sa hache, il la jeta à terre. Le soldat se baissa pour la ramasser, et le roi levant son arme, lui partagea la tête. « C'est ainsi, dit-il, que tu as fait au vase, à Soissons » ; cet acte, dit le chroniqueur qui se borne à raconter, inspira à tous une grande terreur.

Ce récit montre combien étaient étendus les droits des soldats sur le butin, et avec quel esprit d'égalité il était distribué. Le roi avait, sans doute, une part plus grande que les autres, mais elle devait être déterminée par le sort. Le silence de Clovis, après la revendication brutale de son droit par le soldat, est une

reconnaissance formelle de cette règle qui présidait au partage. Il y eût eu peut-être de l'imprudence à vouloir la faire plier devant la volonté royale, et certainement peu de dignité à la discuter.

Mais Clovis n'oublie pas, et la vengeance tirée un an après, de cet acte qui n'était qu'un manque d'égards, prouve combien il était maître de ses soldats. Nul ne proteste contre cette exécution sans condamnation, et le chroniqueur fait remarquer qu'elle inspire une grande crainte. La force est toujours souveraine chez les nations barbares, et trop souvent chez les autres. Elle fut mise en cette circonstance au service de la royauté, non pour affirmer ses droits, mais pour établir aux yeux de tous, que ses désirs doivent être des lois. Il y a là une nuance qu'il ne faut pas négliger, et si nous devons condamner Clovis pour cette violence, ses soldats n'y virent probablement que l'exercice d'une supériorité incontestée, et une raison pour ne pas encourir une colère si redoutable. Un chef franc n'aurait pas pu se permettre ce qu'un roi faisait impunément, et c'est une preuve que l'autorité était plus grande sans que les habitudes barbares fussent diminuées.

Clovis ne négligea rien de ce qui pouvait lui assurer tous les fruits de la victoire sur Syagrius. Sa conduite envers saint Rémi ne put que lui attirer la bienveillance des évêques. La nécessité de se soustraire aux attaques des soldats romains qui, sans chef, cherchaient à vivre de pillage, fit réclamer son secours par les villes et sa protection par les campagnes ; tout concourut à le conduire de la Somme à la Seine.

Il faut qu'il se soit bientôt senti le maître dans la

Gaule, puisqu'il put aller, au delà du Rhin, faire la guerre aux Thuringiens. L'abbé Dubos pense qu'il s'agit du pays de Tongres, situé sur la rive gauche du fleuve. C'est vraisemblable, car, quelque confiance que pût avoir en sa conquête le jeune vainqueur, il eût été imprudent de s'en éloigner à une trop grande distance, et d'aller s'exposer à de trop grands hasards. Il est certain qu'il les soumit, d'après Grégoire de Tours, et cette conquête est plus facile à expliquer de ce côté du Rhin que de l'autre. Elle eut pour effet d'étendre ou d'affermir les possessions des Francs dans la Gaule.

Tout devait concourir désormais à fortifier les conquêtes de Clovis et à étendre son influence.





Chapitre sixième.

LE MARIAGE et la CONVERSION de CLOVIS.

I. — LE MARIAGE de CLOVIS.

LES Germains, dit Paul Orose, en désignant particulièrement les Francs, bouleversent maintenant toute la terre ; mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, ils finissent par en demeurer maîtres et par la gouverner selon leurs mœurs, peut-être un jour la postérité saluera-t-elle du titre de grands rois ceux en qui nous ne voyons que des ennemis. »

Cet historien, né à la fin du IVe siècle, n'avait vu que les premières invasions des Francs ; il est d'accord avec Agathias dont il est séparé par un siècle. Ce que le premier avait pressenti, le second le voyait confirmé par des actes, et, s'il reconnaissait que « les Francs, les plus cultivés des barbares, ne différaient des Romains que par la langue et le costume », il n'hésitait pas à leur prédire les plus brillantes destinées.

Mais par quel moyen pouvaient être préparées et assurées cette influence souveraine et cette domination morale qui ont toujours été inséparables, dans notre pays, de la puissance politique ? Dieu qui marque à chaque homme et à chaque peuple le but qu'ils doivent atteindre, leur ménage les secours nécessaires pour y arriver. Nous pouvons être infidèles à notre mission, Dieu ne l'est jamais à ses promesses.

Conquise par Clovis, organisée par ses successeurs, la Gaule allait être régénérée par les Francs. Mais les

Francs barbares et païens devaient être auparavant arrachés à la barbarie et à l'idolâtrie. Il fallait qu'ils fussent vaincus par le christianisme, afin de pouvoir vaincre le pays que la conquête leur avait donné. Mais, a dit de Maistre dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, « dans toutes les conquêtes célèbres du christianisme, faites tant sur les individus que sur les nations, toujours on voit figurer une femme. »

Cette heureuse fortune ne manqua pas aux Francs, et cette époque lointaine n'est pas la seule dans laquelle il soit possible de constater l'influence étendue et féconde d'une femme sur la grandeur des rois et les destinées de la nation.

Clovis connaissait, par les ambassadeurs qu'il envoyait fréquemment au roi des Burgondes, ses deux nièces Chrona et Chrotechilde. Gondeuchus, roi de Bourgogne, de la race du persécuteur Athanaric, avait eu quatre fils : Gondebaud, Godegisèle, Chilpéric et Godomar. Gondebaud fit périr par le glaive son frère Chilpéric, et jeter dans une rivière sa femme, une pierre au cou. Il condamna à l'exil leurs deux filles, Chrona et Chrotechilde, que nous appelons Clotilde.

Saint Grégoire de Tours raconte que Clovis fit demander en mariage Clotilde, et qu'il l'épousa. Frédegaire en sait davantage, et il le dit avec une pleine assurance, et non sans charme. La plupart des historiens traitent son récit comme une fable, mais Roricon, l'Anonyme, Aimoin et l'auteur de la *Vie de sainte Clotilde* le croient véritable. Sans nous prononcer, — et il n'y aurait aucun intérêt à cette discussion, — nous croyons devoir le faire connaître.

Comme Clovis ne pouvait voir Clotilde, il envoya un Romain nommé Aurélien, qui, grâce aux ressources d'un esprit ingénieux, devait arriver jusqu'à elle. Il partit seul, mit, comme un mendiant, une besace sur ses épaules, revêtit un pauvre habit et se dirigea vers les lieux où se trouvait la jeune fille. Il portait l'anneau de Clovis, afin que l'on crût à sa mission.

Lorsqu'il fut parvenu à la porte de la ville qui d'après les uns était Genève et que nous aimons mieux croire Châlon-sur-Saône, où demeurait Clotilde, avec sa sœur Sedeleuba, il les trouva accomplissant à l'égard des étrangers les devoirs de l'hospitalité. Elles le reçurent avec l'empressement de pieuses chrétiennes heureuses de se dévouer sans distinction pour tous, et comme Clotilde lui lavait les pieds, Aurélien se penchant à son oreille lui dit : « Ma maîtresse, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer, si vous voulez me permettre de vous entretenir en secret. — Parlez », lui dit-elle, et Aurélien : « Clovis, roi des Francs, m'envoie vers vous, et si c'est la volonté de Dieu, il veut vous unir à lui par les liens du mariage. Pour que vous n'en doutiez pas, voici l'anneau qu'il vous envoie. » Elle le reçut avec joie et lui dit : « Voici cent sols pour votre peine, et cet anneau qui est le mien. Retournez promptement vers votre maître et dites-lui que s'il veut m'épouser, il m'envoie demander à mon oncle Gondebaud. Que les députés qui viendront, après avoir obtenu ce qu'ils demanderont, se hâtent d'en réclamer l'accomplissement. Je crains, s'ils n'agissent ainsi, le retour de Constantinople d'un sage conseiller qui, dès son arrivée, détruira tout cela. »

La prudence de Clotilde égalait sa piété. En tous cas, son désir de se soustraire à la domination du meurtrier de sa famille lui inspirait les mesures les plus propres à obtenir ce résultat.

Aurélien revint vers Clovis sous le même déguisement. Comme il s'approchait de sa demeure, il fut, pendant son sommeil, dépouillé de sa besace et de la somme qu'elle contenait, par un pauvre qui était devenu son compagnon de voyage. Il s'éveille, et, désespéré, rentre précipitamment dans sa maison. Il envoie de tous côtés ses esclaves à la recherche de sa besace. Ils s'emparent du voleur et le ramènent à Aurélien, qui lui donne la liberté, après l'avoir fortement battu pendant trois jours.

Clovis pleinement satisfait de l'ambassade et du service d'Aurélien, envoya des députés vers Gondebaud, pour lui demander en mariage sa nièce Clotilde. Celui-ci n'osant repousser la demande d'un roi si puissant, et espérant acquérir ainsi son amitié, répondit qu'il l'accordait. Les députés offrant un sol et un denier, selon la coutume des Francs, pour les fiançailles, épousent Clotilde au nom de Clovis, et demandent à l'emmener aussitôt.

Frédégaire croit que tout cela se fit sans difficulté. Aimoin et les anonymes du VIIIe siècle disent que la négociation fut plus longue et se heurta à de nombreux obstacles. Gondebaud avait beaucoup à se reprocher à l'égard de Clotilde, et il craignait Clovis. Comment aurait-il pu se prêter facilement à une union qui portait des menaces et lui présageait des dangers ?

« Mes amis et tout le peuple savent, aurait-il dit à

Aurélien, que Clovis use de perfidie pour me déclarer la guerre. Cette demande est un piège, et vous n'êtes qu'un espion. Clovis ne connaît pas Clotilde. »

Aurélien aurait déclaré que Clovis considérerait un refus comme une déclaration de guerre ; que du reste, la preuve que Clovis connaissait Clotilde, c'est qu'il y avait des gages donnés de part et d'autre. Gondebaud vaincu, et d'ailleurs déterminé par de sages conseillers de lui montraient les dangers d'une injure faite à Clovis, se rendit et accorda Clotilde.

Peut-être au fond, Gondebaut ne fut-il pas fâché d'éloigner une jeune fille dont la présence dans ses États était pour lui un remords continuel et une menace. Sans doute, Clovis était redoutable, mais on savait bien qu'il n'avait pas besoin de prétexte pour attaquer ses ennemis, et les droits de Clotilde ne pouvaient guère être pour son ambition une excitation nouvelle.

Les Francs partent, Clotilde est portée dans une basterne, espèce de véhicule couvert, dont se servaient les femmes de son temps, et qui ne devait pas avancer rapidement. Elle emportait avec elle de grands trésors, que Gondebaud n'avait pas cru pouvoir retenir.

Elle apprend en chemin l'arrivée d'Aridius. « Si vous voulez, dit-elle à ceux qui l'accompagnaient, me présenter à votre maître, enlevez-moi de cette basterne, mettez-moi sur un cheval, et hâtons-nous autant que nous le pourrons vers notre but. Et les Francs se prêtent à son désir.

Aridius était un conseiller de Gondebaud dont on connaissait la haine pour la famille de Clotilde et les

mauvaises dispositions pour les Francs. Revenu de Constantinople, il avait rapidement quitté Marseille en apprenant ce qu'il considérait comme une imprudence dangereuse.

Gondebaud lui dit à son arrivée : « N'avez-vous pas appris que nous avons fait alliance avec les Francs, et que j'ai accordé ma nièce à Clovis ? » Et Aridius : « Ce n'est point une alliance, mais une cause de discorde. Vous auriez dû vous rappeler que vous avez frappé de l'épée Chilpéric votre frère et le père de Clotilde, que vous avez fait jeter dans une rivière sa mère une corde au cou, décapiter ses deux frères et précipiter leurs corps dans un puits. Elle vengera l'injure de ses parents : poursuivez-la donc et ramenez-la. »

Gondebaud suivit ce conseil, mais il était trop tard, et Clotilde arriva à Villery où l'attendait Clovis. Villery était un petit village, sur les frontières du pays des Burgondes, dans le territoire de Troyes. Clovis s'y était transporté pour recevoir Clotilde à l'extrémité de ses États.

Frédégaire raconte que, pour ralentir la poursuite, les compagnons de Clotilde, après avoir obtenu la permission de Clovis, ravagèrent douze lieues de chaque côté de leur chemin en Bourgogne. Cette précaution est trop dans l'esprit du temps pour qu'on n'eût pas songé à la prendre, dès le début du voyage, si elle avait été jugée nécessaire ; mais il est invraisemblable qu'elle ait été exécutée par ceux qui accompagnaient Clotilde, car on n'y put songer que tard, et le voyage devait être rapide, surtout en présence du retour prévu d'Aridius. Comment aurait-on eu le temps de se

mettre en relation avec Clovis, de recevoir ses ordres et de les exécuter ? Il faut donc supprimer cette mesure violente, parce qu'elle est invraisemblable à cause de son inutilité, ou du moment où elle aurait été résolue.

Le mariage de Clovis a exercé sur les destinées de la France une influence trop considérable pour que les chroniqueurs n'en aient pas recueilli avec soin toutes les circonstances. La tradition populaire avait dû conserver bien des souvenirs, mais on sait combien elle les dénature, même quand elle n'y a aucun intérêt. Le récit passant de bouche en bouche diminue sur certains points, s'accroît sur d'autres, se transforme souvent, et il ne reste bientôt que le fait principal dont on ne puisse pas douter.

Le récit du voyage d'Aurélien, tel que le fait Frédégaire, a un caractère de grâce naïve et de fraîcheur que l'on ne trouve pas toujours dans les chroniqueurs de cette époque, où l'on rencontre plus de recherche et d'affectation que de naturel.

« C'est, dit Chateaubriand, une scène de l'Odyssée.» Nous y voyons plutôt un souvenir lointain et une reproduction effacée de l'ambassade d'Eliézer allant par l'ordre d'Abraham, chercher une femme à Isaac. Nous sommes transportés en plein désert et aux temps primitifs. Rébecca garde toute la pudeur de son sexe dans son empressement hospitalier, et l'on ne sait trop ce que l'on doit le plus admirer : ou la confiance absolue en Dieu du messager, ou l'aimable abandon de la jeune fille au devoir.

Une même destinée était réservée à Clotilde. Elle

devait donner à la foi la nation des Francs, après avoir converti son chef et Dieu l'avait choisie, elle aussi, quand elle n'y songeait pas, pour cette admirable mission.

Elle exerça de bonne heure sur l'esprit du roi païen une influence bienfaisante. Elle répandit autour d'elle la saine doctrine de l'Évangile et la confirma par ses exemples. Clovis converti, elle le maintint dans la foi et contribua par une action douce et constante à la transformation si difficile de l'âme dans la vérité et dans la vertu.

Elle est restée le modèle des femmes, des reines et des chrétiennes. Une longue existence lui permit de prolonger sa mission, et l'Église, en la plaçant sur les autels, dit à toutes les générations ce que la France lui doit de reconnaissance et d'amour pour ses bienfaits religieux et nationaux.

Le mariage de Clotilde avait une portée qui ne pouvait échapper à la Gaule. Elle était de race royale. Les Burgondes s'étaient établis en 406 le long du cours de la Saône et du Rhône. Leur puissance était déjà ancienne, étendue, solide et une alliance avec eux, quelque fier que pût être le chef des Francs du courage de ses soldats et de la victoire qu'ils avaient remportée, devait être considérée comme avantageuse. Les peuples nouveaux doivent bien quelque chose à ceux qui les ont précédés.

Clovis entrait ainsi en communication avec une partie de la Gaule, où il n'avait pas porté les armes, et se plaçait au niveau des deux grands États que les Barbares avaient formés des dépouilles de l'empire.

Ni son ambition, ni les circonstances ne lui permirent de se contenter de cette égalité.

Mais ce qui donnait à ce mariage une signification toute particulière, ce qui promettait de fécondes conséquences pour Clovis et son jeune royaume, c'était la religion de la reine. Elle était chrétienne, tandis que Clovis était païen, et orthodoxe pendant que les deux royaumes de la Gaule, celui des Burgondes et celui des Wisigoths étaient infectés par l'arianisme.

Un chroniqueur a exprimé les craintes qu'avait fait naître en son âme croyante et pieuse, la proposition d'Aurélien.

« Mais ne savez-vous pas, lui dit-elle, qu'une chrétienne ne peut avoir pour époux un idolâtre ?... Et pourtant, si les desseins de Dieu ont préparé cette union, et veulent qu'elle s'accomplisse, s'il veut faire de moi un instrument de conversion pour votre roi, je serai heureuse d'accomplir sa volonté ; partez maintenant avec la paix de Dieu. »

L'âme de Clotilde se révèle tout entière dans ces paroles et dans cette résolution. Elle vit moins l'honneur que l'épreuve, moins l'intérêt que le devoir. Elle avait une mission à remplir, et sa foi mit en son cœur toutes les vertus, en sa volonté toute l'énergie nécessaire pour triompher de tous les obstacles.

Aussi a-t-elle une part considérable dans la vie de Clovis et dans la fondation de la monarchie française, qu'elle fit chrétienne. Si les faits ne la montrent pas toujours d'une manière éclatante, il n'en est pas moins certain que son influence s'étendit à tous, et fut marquée par des bienfaits durables.

II. — CLOTILDE.

CLOTILDE apportait dans le pays où l'appelait le choix de Clovis un double sentiment : venger sa famille immolée par Gondebaud, et faire de son époux un chrétien, afin d'étendre sa foi à tout son peuple.

Le premier sentiment était trop naturel pour que celui de qui elle avait dépendu ne l'eût pas soupçonné. Clotilde reine d'une nation qui avait déjà depuis longtemps montré à la Gaule ce que pouvaient son audace et sa valeur, devait inspirer des inquiétudes à celui qui avait des torts si graves et si nombreux envers elle. Aussi avait-il essayé de retirer l'assentiment qu'il avait donné.

Pour elle, soustraite à une situation difficile et dangereuse, elle ne pouvait que remercier Dieu, et lui demander que le crime fût puni. Ce sont les sentiments que les chroniqueurs lui prêtent, et les événements se chargeront, plus tard, de donner à son cœur cette satisfaction. Mais ce qui domine en elle, c'est la sollicitude que lui inspire l'âme de Clovis, c'est le désir de travailler à sa conversion. Elle était trop pieuse pour n'avoir pas le zèle de l'apostolat, et elle comprenait trop ce que le christianisme donnerait à Clovis et aux Francs, pour ne pas regarder comme le premier de ses devoirs de les amener à la foi.

Le chroniqueur a entendu ses paroles, ou du moins il a cru qu'elles devaient avoir été prononcées : « O mon roi, écoutez la prière de votre épouse soumise ; accordez-lui une grâce. — Parlez, lui dit Clovis ; je

serai heureux de vous satisfaire. — Je désire que mon roi adore le Dieu du ciel, Père tout-puissant, qui nous a créés ; qu'il confesse Notre Seigneur Jésus-Christ, le Roi des rois, envoyé par son Père pour notre salut, et l'Esprit-Saint qui éclaire et affermit le juste dans la vertu. Inclinez-vous devant la divine majesté, et rejetez vos idoles, vains simulacres façonnés par le mensonge et protégez les églises du Dieu vivant. — Il serait difficile, dit Clovis, de renoncer au culte des dieux pour adorer le vôtre. »

S'il lui refusa, pour le moment, cette satisfaction, la plus chère à son cœur, il lui promit de revendiquer ses droits. En effet, il obtint que ses biens lui fussent rendus par l'usurpateur. C'était la partie la plus facile à réaliser, parce qu'elle dépendait de Clovis seul. Il y avait d'autres obstacles qui rendaient plus difficile la conversion. Si nous ne connaissons pas les discours de Clotilde comme le chroniqueur, nous ne pouvons douter de ses efforts pour éclairer Clovis et de ses exhortations pour le toucher. Clovis croyait à la puissance de ses dieux, et n'avait pas vu encore éclater celle du Dieu des chrétiens. Il fallait donc que cette puissance aussi véritable que l'autre est vaine, se manifestât d'une manière éclatante, afin que sa raison fût vaincue et que son cœur se soumît.

Cependant Clotilde eut un fils et ordonna de tout préparer pour son baptême. Elle voulait, par la splendeur et l'éclat de ces cérémonies, frapper le cœur de Clovis qui s'était prêté sans peine — c'était une grande victoire — à laisser faire son premier né chrétien. L'enfant reçut le nom d'Ingomer, dans l'église qui

dépendait du château de Croicy, près de Soissons. C'était la résidence de Clovis ; et les généraux romains l'avaient occupée avant lui. Il fut baptisé par saint Prime, évêque de Soissons, et frère de saint Remi, au milieu des prières et des vœux des fidèles qui entouraient Clotilde.

L'enfant mourut encore revêtu de ses blancs vêtements, c'est-à-dire avant le huitième jour. Le cœur de Clovis en fut attristé, et ses dispositions religieuses reçurent une atteinte profonde. Le Dieu de Clotilde n'aurait-il pas dû sauver cet enfant qui lui était si cher? S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il ne l'a pas pu. Pourquoi donc parler de sa puissance?

« Si l'enfant avait été offert à nos dieux, dit-il avec amertune à Clotilde, il eût vécu. Baptisé au nom de votre Dieu, il ne pouvait pas vivre. Mais la reine : « Je rends grâce, dit-elle, au créateur de toutes choses, qui ne m'a pas jugée indigne de donner le jour à un enfant qu'il voulait appeler dans son royaume. Mon âme ne se laisse point aller à la douleur, parce que je sais que ceux qui sont appelés de ce monde encore revêtus de la robe de l'innocence, sont reçus dans le sein de Dieu. »

Si Clovis ne partagea pas cette joie, il sut du moins la respecter.

Elle eut un second fils qui fut également baptisé, ce qui prouve l'influence de Clotilde sur Clovis et les progrès que faisaient dans cette âme élevée, les idées et les sentiments suggérés par la reine, et aidés par l'exemple et les exhortations des évêques qu'il voyait fréquemment.

Il l'appela Clodomir. Au bout de quelques jours, il

devint malade, et le roi disait : « Il ne pouvait pas en être autrement, et celui-ci, baptisé comme son frère, au nom de votre Christ, devait mourir. » Mais sa mère pria, avec quelle ferveur et quelles instances, on le comprend, et il fut guéri.

Rien n'est plus puissant sur les âmes que l'exemple de la vertu au foyer domestique. S'il n'est pas probable que Clotilde ait tenu à Clovis les longs et savants discours que les chroniqueurs lui ont prêtés, il est certain que par sa douceur, sa ferme piété, son dévouement, sa charité, elle devait préparer les voies à la grâce divine. Les victoires fécondes ne sont pas celles qui sont brusquement remportées, mais celles qu'une lente et secrète élaboration a préparées. Clovis pourra se convertir à la foi chrétienne en vertu d'une promesse faite dans un péril extrême, mais ce changement, le plus profond qui puisse s'accomplir dans les intelligences et les cœurs, avait été rendu facile par une action secrète. Le roi païen avait un avant-goût de la vérité, le barbare avait senti tout l'attrait de la charité chrétienne, et la prière de Tolbiac eut son inspiration dans les pieuses sollicitations de Clotilde.

Elle avait semé avec soin, travaillé avec persévérance, et en un moment, la moisson devait être faite.

Clovis était marié depuis trois ans, lorsque les vœux, les prières et les exemples de Clotilde portèrent leur fruit. Sigebert, roi des Francs ripuaires, parent et allié de Clovis, l'avertit que des Alamans, des Suèves, des Boïens et d'autres peuplades ravageaient ses États et marchaient vers les siens. Il lui demanda son secours. Clovis joignit ses troupes à celles du roi de Cambrai,

chef d'une tribu franque qui était moins son allié, que son tributaire, et se dirigea vers Cologne (496).

Clovis ne commandait pas uniquement à des Francs. Depuis la bataille de Soissons, les Gallo-Romains, en acceptant son autorité, étaient entrés dans son armée. Ils étaient presque tous chrétiens et se trouvaient mêlés aux Francs qui restaient encore fidèles au culte de leurs dieux. Ce contact ne devait pas être inutile.

Une évaluation de cette armée est difficile à faire, car les contingents dont elle était formée n'avaient rien de régulier. On croit cependant qu'elle n'avait pas moins de vingt-cinq à trente mille hommes, ce qui, pour une troupe régulière, était considérable, et pour ces temps, semble extraordinaire.

Les Alamans n'avaient pas, dit-on, moins de cent mille hommes. Ils étaient vaillants, prenaient l'offensive, s'avançaient avec l'insouciance entreprenante des barbares et avec un vif désir d'occuper des terres en Gaule, où la prospérité était revenue, et semblaient ne pas douter du succès.

De quel côté devait être la victoire ? A la valeur indisciplinée du barbare, les Francs avaient substitué une organisation plus régulière, des mouvements plus savants, un courage plus maître de lui-même. Les Alamans ne pouvaient ni repasser le Rhin ni en remonter le cours, pour rejoindre ceux de leurs frères établis entre ce fleuve et les Vosges, ni le suivre vers son embouchure, car ils auraient encore rencontré des Francs, et auraient eu des ennemis de tous côtés. Il fallait donc vaincre ou mourir.

C'est ce qui explique l'acharnement de cette bataille et les conséquences matérielles qui en résultèrent pour la gloire et la puissance du roi des Francs. Il y eut d'autres conséquences d'une nature plus élevée et d'un effet infiniment plus durable, au point de vue religieux. Tolbiac prépare Reims, et c'est du champ de bataille que sort la foi. La France, depuis, n'a pas séparé le courage qui fait vaincre, de la fidélité à Dieu qui assure le salut à l'homme, et la vie à la société.

Pendant que Clovis se préparait à combattre, Clotilde ne pouvait rester indifférente. Elle savait que les destinées des peuples et des rois sont entre les mains de Dieu, et qu'il donne la victoire à qui il lui plaît. Son cœur suivait le roi, et son âme tournée vers Dieu, lui demandait de veiller sur lui, de guider ses Francs et de le ramener vainqueur. « Pendant que Josué combattait, dit en parlant de Clovis l'abbé de Cérizier, dans son panégyrique de sainte Clotilde ([1]), la reine priait dans la forêt de Poissy. Elle y avait une petite solitude où elle priait pour la prospérité de ses armes, mais beaucoup plus pour le salut de son âme. »

Le combat s'engage. Le choc est terrible, et la valeur étant peut-être égale des deux côtés, le nombre semble devoir l'emporter. Les Francs plient. Ils sont ramenés, et le combat recommence avec une nouvelle fureur. Le carnage est effrayant, et la victoire semble assurée au nombre, car les Francs tournent le dos.

En ce péril extrême, Clovis songe à Clotilde, à ses promesses, à ses espérances, à sa foi. « Dieu de Clotilde,

1. Ce discours est de 1660.

s'écrie-t-il, donnez-moi la victoire et je vous adorerai (1). »

Ce vœu est entendu et exaucé. Les Francs reprennent courage et recommencent la bataille. Les Alamans s'inquiètent, se troublent, se débandent et fuyent. Leur chef tombe, et toute résistance cesse : « Arrêtez le carnage, disent-ils à Clovis, nous sommes à vous. » Leur désespoir égalait la confiance qu'ils avaient montrée jusqu'alors, et leur défaite donna aux Francs un roi chrétien.

La bataille aurait été livrée d'après les uns, non loin de Strasbourg, d'après les autres, plus vraisemblablement, auprès de Cologne, où résidait le chef Franc qu'ils avaient attaqué. Ces Alamans pouvaient être de la même race que ceux qui s'étaient établis entre les Vosges et le Rhin. On ne doit pas les confondre avec eux. Tout ce qu'on peut croire, c'est qu'ils en reçurent quelques secours, et c'est ce qui expliquerait le tribut que leur imposa Clovis.

La victoire fut chèrement achetée, mais elle eut un grand retentissement et servit le vainqueur. Les Boïens, les Bavarois, les Suèves et les Alamans devinrent les tributaires du roi de France et reconnurent sa suprématie. Ce que Soissons avait commencé, Tolbiac le continuait, et ce qui avait été l'œuvre du courage seul, devenait le produit plus excellent de la foi.

Il est facile de comprendre la joie de Clotilde. Clovis

1. S. Grégoire de Tours met dans la bouche de Clovis un long discours qui ne convient ni à la disposition d'esprit du roi, ni à sa situation désespérée. Il ne manque pas d'éloquence, mais il n'est pas à sa place.

était victorieux et détaché du paganisme. Que pouvait-elle désirer de plus ? Ses prières et ses vœux étaient exaucés, et Dieu lui-même avait fait ce grand ouvrage.

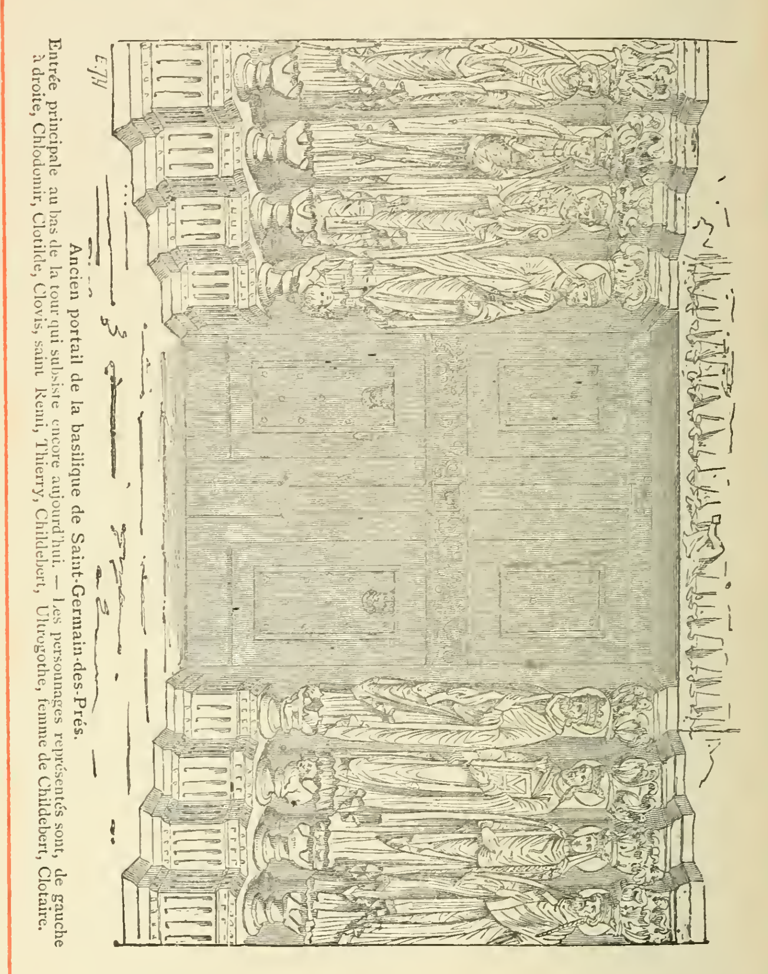
Clovis revenait vers Clotilde, après avoir assuré sa domination dans les pays vaincus. En passant à Toul, il s'adressa à l'évêque saint Ours, et lui demanda la grâce d'être instruit. Celui-ci le confia aux soins d'un prêtre aussi savant que pieux qui pouvait l'éclairer par ses leçons et l'édifier par ses exemples. Il s'appelait Vedastus, et on l'honore sous le nom de saint Waast. « Saint Waast et saint Remi, dit Alcuin dans sa vie du premier, furent les deux flambeaux qui éclairèrent Clovis dans la voie de Dieu, et enfantèrent à Jésus-Christ la glorieuse nation des Francs, qui devint un peuple élu, dont les grandes œuvres célébrèrent la gloire de Celui qui les appela des ténèbres à son admirable lumière. »

Dieu affermit par un miracle la bonne volonté du roi, en lui montrant cette puissance dont il avait si longtemps douté.

Le cortège royal était arrivé dans un village nommé Vouziers, non loin de Rilly. Il passait sur un pont, lorsqu'un aveugle s'informa de ce qui occasionnait un si grand bruit. On lui répondit que c'était Waast. « Homme de Dieu, s'écrie l'aveugle, ayez pitié de moi. Ce n'est pas une aumône que je demande, mais le secours de votre puissance auprès de Dieu. Guérissez-moi et rendez-moi la vue. »

Waast se recueille, et étendant la main au-dessus de la tête de l'aveugle, il fait sur lui le signe de la croix, en disant : « Seigneur Jésus, lumière véritable, vous

qui jadis ouvrîtes les yeux de l'aveugle-né, renouvelez cette œuvre éclatante pour celui qui m'adresse sa prière,



Ancien portail de la basilique de Saint-Germain-des-Prés.

Entrée principale au bas de la tour qui subsiste encore aujourd'hui. — Les personnages représentés sont, de gauche à droite, Chlodomir, Clotilde, Clovis, saint Remi, Thierry, Childebert, Ultrogothe, femme de Childebert, Clotaire.

et que ce peuple reconnaisse que vous êtes le seul vrai Dieu, celui qui remplit le ciel et la terre de ses innombrables merveilles. »

L'aveugle recouvra la vue, et Clovis qui en fut témoin put se convaincre que le Dieu auquel il croyait déjà, et qui allait le marquer du sceau du baptême était véritablement le Dieu tout-puissant.

III. — LE BAPTÊME de CLOVIS.

LA résolution de Clovis ne fut douteuse pour personne. Il avait fait un vœu et il l'accomplirait.

Clotilde en bénissait Dieu dans son cœur, les Gallo-Romains s'en félicitaient, convaincus que cette conversion, en affermissant le trône de Clovis, assurerait la tranquillité à leur pays,et donnerait un nouvel élan à l'extension de la foi chrétienne ; les Francs eux-mêmes voyaient sans peine leur chef abandonner des idoles auxquelles plusieurs d'entre eux ne croyaient déjà plus,et adorer un Dieu qui l'avait rendu vainqueur.

Clotilde reçut Clovis à Reims. On raconte qu'en l'abordant il lui dit : « Clovis a vaincu les Alamans, mais vous avez vaincu Clovis.» C'est bien maniéré pour un barbare, mais les chroniqueurs ne se laissent pas arrêter par des considérations de cette nature. Ils mettent volontiers dans la bouche de leur héros les pensées et les sentiments que leur inspirent à eux-mêmes les faits qu'ils racontent, et ils finissent par croire qu'il n'est pas possible qu'ils aient pensé et parlé autrement.

Remi avait eu avec Clotilde des entretiens secrets. Il lui appartenait d'achever l'œuvre préparée par les prières de la reine, commencée par Dieu sur le champ de bataille, et continuée par saint Ours et saint Waast.

Le roi se rendait volontiers à ses enseignements et

à ses exhortations, mais il lui restait des inquiétudes. Il ne s'agissait pas uniquement de lui, et il devait tenir compte de ses Francs. Il savait leur fidélité aux anciens usages, et leur attachement à des superstitions auxquelles les ramenaient leurs plus chers souvenirs. La lumière que la piété de Clotilde avait fait luire peu à peu dans son intelligence, n'avait pas encore éclairé ces âmes généreuses sans doute, mais peu préparées à la vérité. Quel accueil devaient-elles faire à ses ouvertures ?

« Je vous écoute volontiers, très saint Père, lui dit-il, mais je crains que le peuple ne veuille pas me suivre et abandonner ses dieux. J'irai, ajouta-t-il, et je lui parlerai. »

Il réunit en effet le peuple, et avant qu'il eût prononcé une parole, tous, sous l'inspiration de la puissance divine, s'écrièrent : « Nous rejetons nos dieux mortels, ô roi pieux, et sommes prêts à suivre le Dieu immortel qu'annonce Remi. »

Remi fut tout heureux de ces dispositions du roi et des Francs. Il écrivit à tous les évêques de la Gaule pour leur annoncer ce grand événement et les inviter à assister au baptême du roi. Plusieurs s'y rendirent, et se montrèrent ainsi disposés, non pas seulement à prendre part à un acte religieux, mais encore à seconder les vues de celui qui seul pouvait assurer à la Gaule la paix, et à l'Église la liberté.

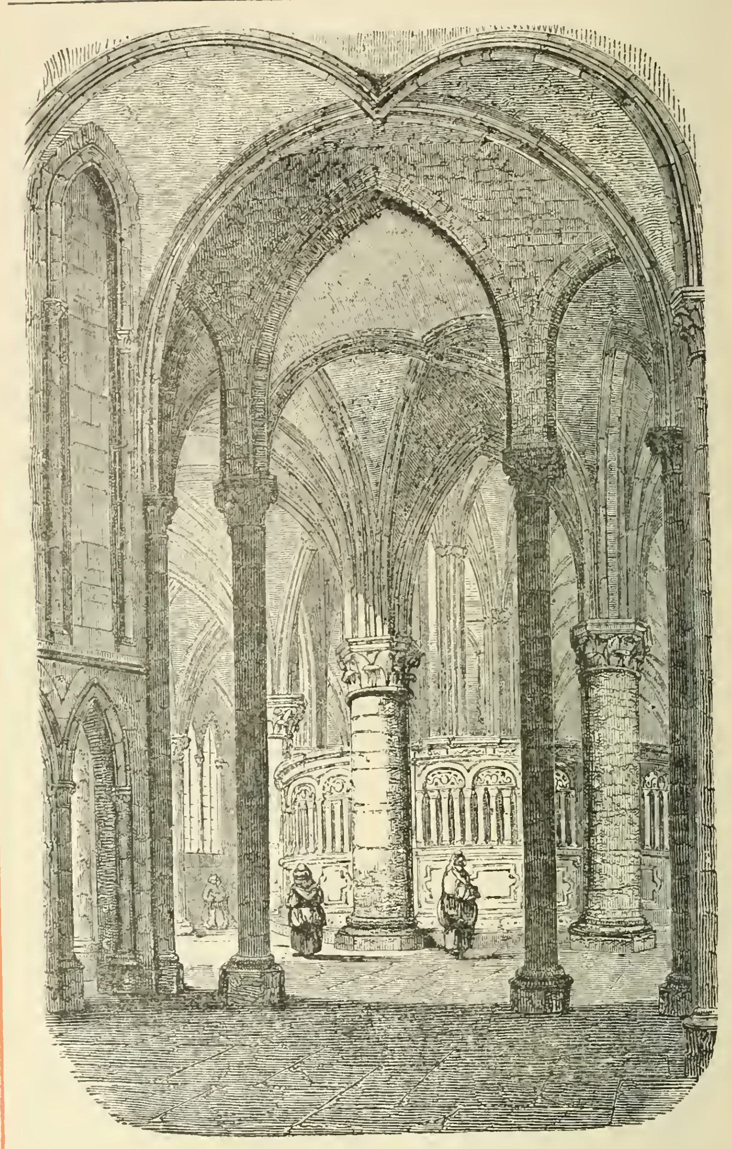
Le baptême eut lieu à Reims, la veille de la fête de Noël 496. Le baptistère était magnifiquement orné, car Clotilde et Remi savaient qu'il faut frapper les yeux pour aller au cœur. On y vint de toutes parts

avec empressement. Des tapis couvraient le sol et des tentures éclatantes s'étendaient sur les murs. Des milliers de cierges exhalaient une odeur suave qui se mêlait à celle des parfums. « Dieu, dit Grégoire de Tours, fit de telles grâces aux assistants, qu'ils se croyaient transportés au milieu des parfums du paradis. »

Le roi demanda le premier le baptême. Le nouveau Constantin s'avança joyeux vers le bain salutaire qui devait guérir la lèpre de son âme, et laver toutes les taches de sa vie. Il comprenait que ce jour-là commençait une grande ère. Ce n'était pas lui seulement, c'était un peuple tout entier qui allait entrer dans l'Église et lui porter le dévouement de sa foi et l'ardeur de son apostolat.

« Courbe la tête avec douceur, Sicambre, lui dit l'évêque, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. » Le roi confessa le Dieu un et tout-puissant dans sa trinité; il fut baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et le saint chrême marqua sur lui le signe de la croix.

Trois mille hommes, dit Grégoire de Tours, et six mille au témoignage de Frédégaire, furent baptisés avec lui; sa sœur Alboflède reçut aussi le baptême, et mourut peu de temps après. Comme le roi s'en affligeait, saint Remi lui écrivit une lettre qui commence ainsi : « La cause de votre chagrin me serre le cœur, et j'éprouve une bien vive douleur de la mort de votre sœur Alboflède, de glorieuse mémoire ; mais elle est sortie si pure de ce monde, qu'au lieu de pleurer, nous devons nous consoler en pensant à elle. Elle a mené une vie si sainte, qu'on doit la croire appelée dans les



Tombeau de saint Remi, à Reims.

cieux pour y prendre place au milieu des élus. Quoique ravie à vos regards, elle vit encore pour votre foi, et notre Seigneur ne l'a enlevée de ce monde que pour lui donner la couronne de la virginité.» Elle se termine ainsi :

« Soyez-vous-même votre consolateur, rappelez cette force d'âme qui vous est naturelle, et que la douleur n'obscurcisse pas la lucidité de votre esprit. La mort récente de celle qui vient d'être unie au chœur des vierges, réjouit, j'en suis sûr, le roi du ciel. »

Une autre sœur de Clovis, Lanthechilde, qui avait embrassé l'erreur des Ariens, et qui confessa l'égalité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, reçut aussi l'onction du saint chrême.

Au sacrement du baptême se joignit la cérémonie du sacre. Dieu marque ainsi ceux qu'il a destinés à conduire les peuples. Il leur rappelle que tout pouvoir vient de lui, et leur trace les devoirs auxquels il faut qu'ils restent fidèles. Ce n'est pas une vaine pompe destinée à frapper les imaginations; c'est un engagement sacré qui unit les peuples et les rois, en les soumettant à Celui dont ils dépendent, et sans qui ils ne peuvent rien.

On s'est demandé pourquoi le baptême de Clovis avait eu lieu à Reims plutôt qu'à Soissons qui était sa capitale. On peut en donner deux raisons: La première, c'est que Reims avait le titre de métropole et qu'il était convenable d'accomplir ce grand acte dans l'église la plus illustre ; la seconde, c'est que saint Remi avait achevé l'instruction donnée par saint Ours et saint Waast, et qu'il lui appartenait d'accomplir

l'acte solennel de l'entrée dans la foi du roi et des Francs, dans le monument sacré où il remplissait les devoirs de son ministère. On peut ajouter que Reims avait été l'objet d'une protection spéciale de la part de Clovis.

Grégoire de Tours, en disant que « Dieu fit descendre sur tous les assistants une si grande grâce qu'ils se croyaient transportés au milieu des parfums du paradis », semble faire allusion à un fait surprenant et miraculeux.

Hincmar, archevêque de Reims, et Flodoard racontent ce fait, et la tradition pieusement conservée à Reims a traversé les siècles entourée de foi, de respect et d'amour. Il s'agit de la sainte Ampoule.


Ancien reliquaire de la sainte Ampoule, autrefois renfermé dans le tombeau de saint Remi, brisé en 1793.

Flodoard dit que lorsque l'immense et magnifique cortège fut arrivé au baptistère, le saint chrême nécessaire à l'onction royale manqua. Il était porté par un prêtre que la foule avait arrêté, et qui ne put trouver un passage pour arriver jusqu'à l'évêque.

Remi lève alors les yeux vers le ciel, et prie en silence, demandant à Dieu de faire en ce jour solennel un prodige qui pût servir à sa gloire. Aussitôt paraît une blanche colombe, qui vient s'arrêter à côté de lui. Elle porte à son bec une ampoule qu'elle semble offrir à l'évêque, et qui est trouvée pleine de l'huile requise pour les onctions.

Hincmar, archevêque de Reims (806-882), avait raconté cette intervention divine dans le sacre du premier de nos rois. Flodoard (894-966), dans son histoire de l'église de Reims, constate que la tradition est fermement établie, et il est facile de montrer par des témoignages nombreux, qu'il n'y a pas eu de protestation, jusqu'au moment, où l'on a douté de tout, et où ce miracle ne pouvait pas plus trouver grâce qu'une foule d'autres, par lesquels s'était affirmée cette prédilection particulière que Dieu a de tout temps montrée pour les Francs.

La sainte Ampoule était une petite fiole de verre antique, d'environ six centimètres, remplie aux deux tiers d'un baume brun, épais, que protégeait à l'extrémité du col, un taffetas cramoisi. Elle était portée par une colombe d'or, en souvenir de la colombe vivante qui l'avait autrefois présentée à saint Remi. Cette colombe était fixée à un vase de vermeil, enrichi de pierreries.

La sainte Ampoule a servi au sacre de nos rois, et Louis XI malade se la fit apporter, espérant en recevoir la santé. Sa foi ne doutait pas qu'elle fût venue du ciel, et il croyait qu'elle ne devait pas leur être moins utile dans la maladie qu'au moment solennel où elle consacrait leurs droits.

La sainte Ampoule a été conservée jusqu'en 1793 dans le tombeau de saint Remi. A cette époque, le conventionnel Rhul se rendit à Reims, pour faire disparaître ce souvenir doublement dangereux, car il parlait de Dieu et du roi. La veille de son arrivée, le curé de Saint-Remi avait enlevé, devant plusieurs témoins, qui attestèrent le fait, une partie du baume. La sainte Ampoule fut brisée publiquement, comme un monument du fanatisme des siècles, et des fragments pieusement recueillis en ont été conservés.

En 1825, le saint chrême sauvé par le curé de Saint-Remi fut mélangé à une huile nouvellement consacrée. Il servit au sacre de Charles X, le dernier de nos souverains qui ait reçu l'onction sainte.

Le baptême de Clovis et son sacre comme roi des Francs eurent un grand retentissement dans l'Église universelle. Ils donnaient, en effet, un chef aux chrétiens de la Gaule, et permettaient de compter qu'ils combattaient désormais d'une manière efficace le paganisme encore fort répandu dans les campagnes, et l'arianisme auquel restaient malheureusement fidèles les Burgondes et les Wisigoths.

Le Pape Anastase II qui gouverna l'Église de 496 à 498, écrivait à Clovis :

« Glorieux fils, je me réjouis que votre entrée dans la foi chrétienne coïncide avec la nôtre dans le pontificat. Le siège de Pierre ne peut que se réjouir en voyant une grande nation venir à lui et remplir ces filets que le bienheureux pêcheur d'hommes et porte-clés de la céleste Jérusalem a reçu ordre de jeter en pleine eau.

« Nous avons voulu vous envoyer le prêtre Eumérius afin de vous témoigner la joie que ressent votre père et vous animer à croître en bonnes œuvres. Vous serez notre bonheur et notre couronne, et l'Église, votre mère, se réjouira du progrès spirituel du grand roi qu'elle vient d'enfanter à Dieu.

« Glorieux et illustre fils, comblez de joie votre mère et soyez pour elle une colonne de fer. La charité d'un grand nombre se refroidit, notre barque est agitée des flots tumultueux de la malice des hommes ; mais nous espérons contre l'espérance même. Nous louons le Seigneur qui vous a arraché de la puissance des ténèbres et a donné à son Église un protecteur qui saura la défendre, et charger sa tête du casque de salut pour déjouer les efforts de ses ennemis.

« Avancez, cher et glorieux fils, dans la route où vous êtes entré, afin que le Dieu tout-puissant vous couvre de sa protection, vous et votre couronne, qu'il ordonne à ses anges de vous garder en toutes vos voies, et vous donne la victoire sur tous vos ennemis. »

Cette intervention du Souverain Pontife s'explique par le sentiment de son devoir à l'égard de tous, et par une prédilection spéciale pour la Gaule. Elle montre les espérances que l'Eglise fondait sur le roi des Francs, et manifeste une fois de plus la sollicitude de son chef pour le pays qui devait exercer une influence religieuse si considérable.

Depuis que l'édit donné à Milan, en 313, par Constantin, eut assuré la liberté de l'Église, les évêques de Rome ont été mêlés activement à toutes les affaires de la Gaule. Les conciles furent tenus sous leur inspiration

ou par leurs ordres, et les décisions ou les canons leur furent envoyés comme à des chefs spirituels. Si une hérésie se produit, le Pape intervient; s'il y a conflit entre des Églises pour la suprématie, il se prononce; si des sièges épiscopaux sont érigés, il en a l'initiative; si des questions de dogme, de morale ou de discipline sont soulevées, il les renvoie aux assemblées des évêques, ou il les décide de sa propre autorité. Et toujours la foi s'incline avec soumission et respect. Et l'Église naissante des Gaules donne un exemple que le peuple des Francs suivra fidèlement pour son honneur et pour sa gloire.

Cette intervention est constante. Comment le Souverain Pontife aurait-il pu rester indifférent à un événement aussi considérable que la conversion du roi le plus puissant de la Gaule, et d'une partie de la nation à laquelle il commandait ?

Les empereurs d'Orient n'étaient pas favorables à l'évêque de Rome, les barbares qui avaient remplacé l'empire romain ne lui montrèrent pas toujours la déférence à laquelle il avait droit, les diverses monarchies constituées récemment avaient peu de force, ou étaient infectées par l'hérésie. Si les Papes se montrèrent bienveillants pour tous parce qu'ils ont par dessus tout une vigilante sollicitude pour le salut des âmes, ils donnèrent la preuve de la supériorité de leurs vues, en présageant de grandes destinées à la nation des Francs.

Combien de fois, depuis, ne recoururent-ils pas à elle dans les circonstances graves et au milieu de leurs dangers? La France ne leur manqua jamais. Elle avait

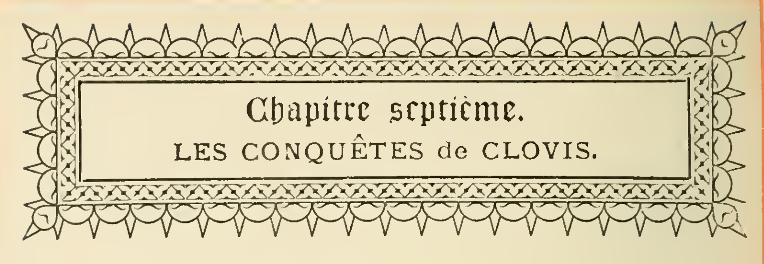
compris ce devoir de soldat de Dieu et de son Église. C'est sa gloire de l'avoir accompli en tous temps.

De son côté, un des plus grands évêques de la Gaule, celui qui avait répandu sur le front de Clovis l'eau du baptême et marqué son corps de l'onction des rois, saint Remi, écrivait un testament où il consignait ses pensées et ses espérances sur l'avenir de cette monarchie sacrée par l'Église à son berceau.

Après avoir dit aux rois à quoi les oblige les faveurs insignes accordées à Clovis et promises à ses successeurs, Remi leur rappelle qu'ils doivent se montrer fidèles aux devoirs qu'elles imposent. Puis il termine ainsi :

« Si Notre-Seigneur daigne écouter ma prière et les vœux que je ne cesse de lui adresser en la présence de Sa Majesté divine, pour cette race privilégiée, afin que, fidèle à mes enseignements, elle persévère dans la sage administration de l'État et la défense de l'Église, qu'aux bénédictions que le Saint-Esprit a répandues sur son chef, par mes mains pécheresses, ce même Esprit-Saint ajoute de nouvelles bénédictions, et que, du sang de ce prince, sortent des rois et des empereurs qui, maintenant et à l'avenir, soutenus et fortifiés par la grâce dans la voie du jugement et de la justice, puissent gouverner et étendre leur souveraineté selon la volonté de Dieu, pour l'accroissement de sa sainte Église, et mériter d'être reçus dans la maison de David, c'est-à-dire dans la Jérusalem céleste pour y régner éternellement avec le Seigneur : ainsi soit-il. »





Chapitre septième.
LES CONQUÊTES de CLOVIS.

I. — CLOVIS et les BURGONDES.

IL y a désormais deux parts dans la vie de Clovis : les conquêtes et l'action religieuse.

La conversion du roi barbare, en qui de brillants succès montraient pour les possesseurs de la Gaule un danger redoutable, les rendit attentifs ou hostiles. C'était une puissance nouvelle, jeune, hardie, aimée de l'Église. Il y avait des rois chez les Burgondes et chez les Wisigoths. On pouvait donc lui opposer des efforts unis et disciplinés; mais partout ailleurs la conquête était facile, car les cités vivaient isolées, et les peuples ne devaient-ils pas aller d'eux-mêmes au-devant de celui qui pouvait les gouverner et les défendre ?

Il y a, pour les conquérants, une nécessité à laquelle ils obéissent d'autant plus volontiers qu'elle est parfaitement d'accord avec leur ambition. Ils ont besoin d'assurer leurs conquêtes et ils sont facilement troublés par tout ce qui les environne. Ils ont partout des ennemis et ils en voient partout.

Dans ces conditions, une agression se justifie sans peine, de leur part, et, à défaut de raisons, les prétextes abondent.

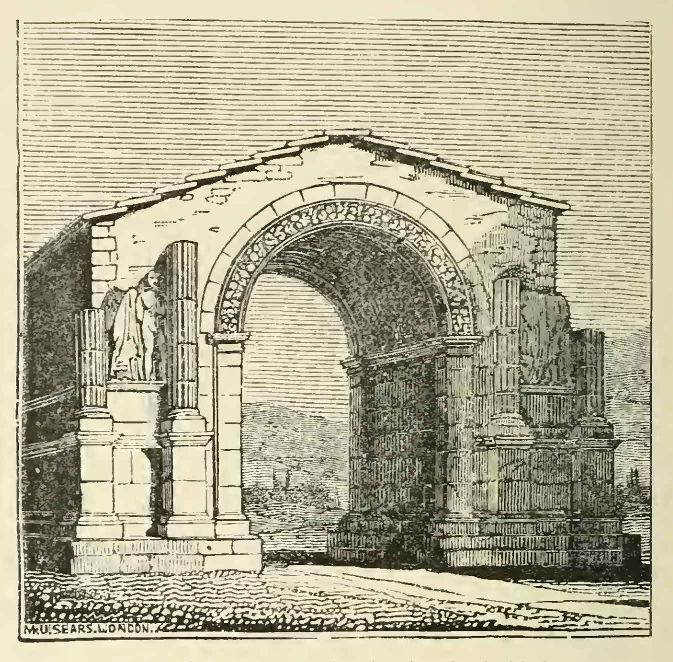
Les résultats si rapidement acquis par Clovis devaient exercer une séduction puissante sur ceux qui se demandaient où ils pourraient trouver un maître capable

de garantir leur sécurité. Ce mouvement se produisit non seulement au centre de la Gaule, mais encore chez les Burgondes et chez les Wisigoths. Les précautions prises contre ces manifestations de l'opinion, eurent pour effet de la rendre plus inquiète et plus audacieuse, et l'on put croire dès lors que les Francs avaient des partisans dans toutes les parties de la Gaule.

Clovis avait promis à Clotilde de venger toute sa famille massacrée. Le cœur et l'intérêt se trouvaient d'accord pour hâter l'accomplissement de cette promesse.

« Gondebaud et Godegisèle son frère, dit Grégoire de Tours, possédaient le pays arrosé par la Saône et le Rhône, avec la province de Marseille. Ils étaient, ainsi que leurs peuples, partisans de l'hérésie d'Arius. Comme ils se portaient envie mutuellement, Godegisèle apprenant les victoires de Clovis, lui envoya des messagers secrets. « Si vous me donnez, lui dirent-ils de sa part, du secours pour m'élever contre mon frère, pour le faire périr dans la guerre, ou le chasser de son royaume, je vous paierai tous les ans le tribut que vous fixerez. » Clovis accueillit cette ouverture, et lui promit le secours qui lui serait nécessaire. Au temps fixé, il leva une armée contre Gondebaud. A cette nouvelle, celui-ci ne se doutant pas de la trahison de son frère, lui envoya dire : « Viens à mon aide, car les Francs marchent contre nous, espérant s'emparer de notre territoire. Soyons donc unis contre un ennemi commun, de peur que, divisés, nous ne subissions le sort des autres peuples. » Il lui répondit : « J'irai avec mon armée, et je vous donnerai mon appui. » Trois armées se mirent

donc en marche, et Clovis avec des soldats bien pourvus, se dirigeant vers Gondebaud et Godegisèle, parvint au château appelé Dijon. La bataille s'engage auprès de l'Ouche. Godegisèle se joint à Clovis, et les deux armées réunies attaquent celle de Gondebaud. Celui-ci reconnaissant la perfidie de son frère qu'il ne soupçon-

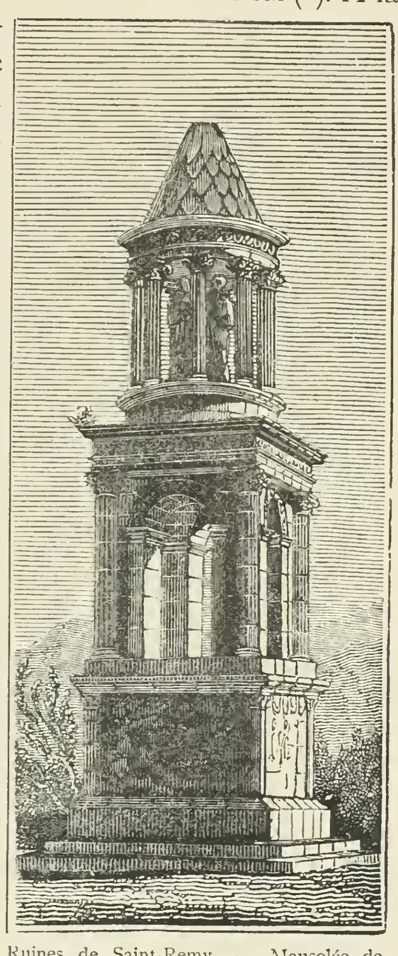


Ruines de Saint-Remy. — Arc de triomphe de Marius.

nait pas, prend la fuite, et s'engageant au milieu des marais et sur les bords du Rhône, arrive jusqu'à la ville d'Avignon. Godegisèle, après ce succès, promet à Clovis une partie du royaume, se retire et entre triomphant à Vienne, comme s'il était déjà maître de toutes les possessions de son frère. Clovis, avec de

nouveaux renforts, poursuit Gondebaud afin de l'arracher à sa retraite, et de se débarrasser de lui (1). A la nouvelle de ce mouvement, celui-ci redoute une fin malheureuse et sollicite le conseil de ceux qui lui étaient restés fidèles.

« Il avait auprès de lui Aridius, homme illustre, plein de courage et de sagesse, à qui il dit : « Je suis entouré de dangers, je ne sais que faire, parce que les barbares marchent contre nous, pour nous perdre et s'emparer de tous le pays. » Aridius lui répondit : « Vous ne pouvez vous sauver qu'en fléchissant la férocité de cet homme. Si cela vous convient, je m'éloignerai de vous, et je paraîtrai faire défection : lorsque je serai arrivé auprès de lui, je m'efforcerai d'obtenir



Ruines de Saint-Remy. — Mausolée de l'époque Romaine.

1. Saint Remi accompagna Clovis dans cette expédition et, pendant que le roi était devant Avignon, séjourna à Glanum. Les habitants de la ville, après leur conversion, changèrent le nom Glanum en celui de Saint-Remy.

qu'il ne vous fasse pas périr, et qu'il ne s'empare pas de ce pays. Seulement, accordez tout ce que, par mon conseil, il vous demandera, jusqu'à ce que le Seigneur vous fasse, dans sa miséricorde, une situation favorable. » Je ferai, dit Gondebaud, tout ce que vous me demanderez.

« Aridius s'éloigne et, se rendant auprès de Clovis, il lui dit : « Votre esclave, ô roi miséricordieux, a recours à votre puissance, abandonnant ce misérable Gondebaud. Si vous daignez m'accueillir, vous et vos descendants aurez en moi un serviteur dévoué et fidèle. »

« Clovis le reçoit avec empressement et le garde auprès de lui, car il était plein de ressources, ferme dans ses conseils, sensé dans ses jugements et résolu dans son dévouement.

« Clovis entourait avec toute son armée les murs de la ville, et Aridius lui dit : « O roi, si votre grandeur daigne accepter les conseils de mon humilité, bien que vous n'en ayez pas besoin, je vous servirai fidèlement et je vous ferai connaître ce qui sera utile à vos intérêts ou à ceux des cités par lesquelles vous avez le projet de passer.

« Pourquoi laissez-vous votre armée devant cette ville lorsque votre ennemi est en sûreté dans une place imprenable ? Vous ravagez les champs, vous dépouillez les prés, vous détruisez les vignes, vous abattez les oliviers, et vous anéantissez tous les produits de cette contrée. Et cependant vous ne pouvez lui nuire. Envoyez-lui plutôt des messagers et imposez-lui un tribut annuel, afin que le pays soit préservé, et que vous le soumettiez pour toujours à cette obligation. S'il s'y

refuse, vous aurez toute liberté d'agir. » Le roi se rend à ce conseil, rappelle ses soldats et envoie à Gondebaud des messagers pour lui faire connaître le tribut qu'il doit acquitter tous les ans. Celui-ci le paie aussitôt et promet de l'acquitter à l'avenir (500). »

Aridius n'avait pas moins servi les intérêts de Clovis que ceux de son maître.

Clovis retira ses troupes après avoir fait alliance avec Théodoric roi des Ostrogoths qui avait vaincu Odoacre, gouvernait l'Italie avec une grande puissance et cherchait à étendre sa domination, en soutenant la cause des autres rois barbares. Il se considérait comme le successeur des empereurs, et s'efforçait de se faire accepter par ses bienfaits, de bonnes lois, une sage administration, la culture des lettres, et en s'imposant par la terreur de ses armes.

Gondebaud, débarrassé de son vainqueur, attaque son frère Godegisèle, pour le punir de sa perfidie. Il le prend à Vienne, et le fait périr dans une église où il s'était réfugié avec un évêque arien. Des Francs qui étaient dans l'armée de Godegisèle se renfermèrent dans une tour. Gondebaud défendit de leur faire aucun mal, et les envoya en exil à Toulouse auprès d'Alaric.

L'historien ne dit pas que Clovis soit intervenu en leur faveur. Peut-être n'appartenaient-ils pas à son armée, car il y avait en Gaule un certain nombre de villes au pouvoir de diverses tribus, dans une indépendance presque complète du royaume naissant de France.

Il suffisait peut-être à Clovis d'avoir soumis au tribut le roi des Burgondes. Il avait à constituer ses

conquêtes, et il ne pouvait, sans danger, tenter de nouvelles guerres. La soumission morale du royaume des Burgondes lui assurait de grands avantages. Gondebaud était rentré dans toutes ses possessions et donnait à ses sujets des lois justes qui ne permettaient pas l'oppression des anciens habitants et disciplinaient les nouveaux. Il eût été périlleux d'attaquer une puissance considérable, unie désormais, et tranquille sous un roi sage. Gondebaud supportait, sans doute avec peine, le tribut qui lui avait été imposé, mais il ne se sentait pas assez fort pour s'y soustraire, et tant qu'il restait fidèle à ses engagements, il n'y avait pour Clovis ni raison ni prétexte pour lui déclarer une nouvelle guerre.

Il ne pouvait que compter sur le temps et attendre une occasion favorable. Ce qu'il avait commencé, ses fils devaient l'achever.

La guerre n'était pas son unique occupation, et, après avoir soumis les peuples, il devait leur assurer ce qu'ils estiment par dessus tout : une vie tranquille, et développer ce qui les rend prospères en garantissant leur avenir : la foi religieuse.

Les historiens ne nous ont rien transmis sur ces travaux pacifiques. Les guerres étaient l'objet particulier de leur attention, parce qu'elles offrent des récits à faire et des résultats à constater. Les lois, les réformes administratives, les mesures économiques, les fondations utiles, les actes religieux ont été pendant longtemps relégués au second plan, quand ils n'ont pas été entièrement couverts par le silence. Mais Clovis était un roi en même temps qu'un conquérant, et la

solidité qu'il donna à ses possessions ne peut avoir été exclusivement l'œuvre de son ascendant militaire. Il n'oublia jamais Reims et les obligations qu'il y avait contractées.

De ces diverses tribus, il fallait faire un peuple, et cette grande œuvre demande une action persévérante, une prudence éclairée et une initiative pleine de ressources. Clovis n'aurait pas, dans l'histoire, la place glorieuse que les siècles lui ont gardée, s'il s'était montré seulement intrépide dans les combats. Il est probable que les chefs qui l'ont précédé ne lui étaient pas inférieurs sous ce rapport. Il organisa donc en même temps qu'il conquit, et c'est par là qu'il a mérité le titre de fondateur.

Paris avait pour lui une importance particulière. Ce n'était encore qu'une petite cité, mais les Romains avaient compris les avantages de sa situation géographique, et Clovis qui voulait une capitale, ne pouvait la chercher ailleurs. Childéric l'avait attaqué et peut-être occupé. Il était nécessaire à Clovis.

Il se défendit avec vigueur, pendant dix ans. Ce siège, qui ne fut pas l'unique occupation du roi pendant ce long espace de temps, fut commencé en 487, au lendemain de la victoire de Soissons, et continué lorsque tout le pays compris entre la Seine, la Marne, l'Oise et l'Aisne était soumis successivement à son autorité. Geneviève soutint le courage des habitants contre le roi Franc, comme elle l'avait relevé contre le roi des Huns. Paris était chrétien et Clovis était encore païen. Ce n'est qu'en 497 qu'il se rendit, lorsque le baptême du roi et de la France naissante, à Reims,

eut permis à tous de comprendre ce que serait désormais cette domination sous l'inspiration de la foi chrétienne.

Une sainte amitié unit Clotilde et Geneviève. Clovis, de son côté, ne pouvait qu'admirer le courage que rehaussaient de si éminentes et de si aimables vertus. Il oublia la résistance de Geneviève, pour ne se rappeler que ses récents services, car il paraît qu'elle ne fut pas étrangère à la soumission de Paris, et la déférence respectueuse que lui témoigna le vainqueur ne fait pas moins son éloge que celui de l'illustre bergère.

L'Armorique était séparée du reste de la Gaule, et comme elle n'avait jamais été complètement soumise par les Romains, elle garda, après la chute de l'empire, une fière indépendance. Clovis, maître du Nord et du centre de la Gaule, n'avait aucun intérêt à attaquer, dans leur lointaine presqu'île, des populations qui ne se mêlaient à aucun mouvement politique ou militaire. Les Burgondes se reconnaissaient ses tributaires. Il n'y avait que les Wisigoths qui n'eussent pas été encore en rapport avec lui.

II. — CLOVIS ET LES WISIGOTHS.

ALARIC le redoutait. Il ne pouvait méconnaître les difficultés de sa situation, en présence de ce peuple jeune, vigoureux, entreprenant, et de ce roi toujours heureux dans ses expéditions, ferme en ses desseins et qui par ses qualités comme par la foi qu'il professait, semblait appelé à devenir promptement le maître de la Gaule.

Il lui proposa une alliance. Ils se rencontrèrent dans une île de la Loire, non loin du château d'Amboise. Ils s'entretinrent, burent et mangèrent ensemble, et se séparèrent après avoir conclu un traité d'amitié. Cette alliance, faite par la nécessité, ne pouvait avoir une longue durée. Elle risquait, à chaque instant, d'être compromise par une imprudence, ou rompue par l'intérêt.

« Cependant, dit Grégoire de Tours, dans diverses parties de la Gaule, on désirait avoir pour maîtres les Francs. » Clovis qui n'ignorait pas ces dispositions, ne pouvait que les accueillir favorablement et chercher les occasions d'en tirer parti. Ses plus ardents et plus utiles partisans étaient les évêques qui ne pouvaient que se rallier au seul roi orthodoxe qu'eût la Gaule, et qui souffraient de leurs rapports avec les Ariens.

L'exemple de Quintianus, évêque de Rodez, indique combien devait être difficile leur situation. Il fut poursuivi par la haine des Wisigoths, qui lui reprochaient d'être favorable aux Francs, et de se préparer à placer le pays sous leurs lois. Il eut un différend avec le peuple, et les Goths qui demeuraient dans la ville se disposaient à le mettre à mort. Il se réfugia dans le pays des Arvernes, qui dépendait encore des Wisigoths, et bientôt à Lyon, chez les Burgondes, qui se montraient, en général, plus tolérants, et dont l'évêque lui donna largement tout ce qui devait le retenir et le dédommager.

Clovis ne pouvait rester indifférent à la persécution des évêques, ni repousser les espérances qui s'ouvraient devant lui.

Il dit donc aux siens, d'après Grégoire de Tours :

« Je souffre avec peine que ces Ariens détiennent une partie de la Gaule. Allons avec l'aide de Dieu, et réduisons leur pays sous notre domination. » Et comme ces paroles provoquèrent une adhésion générale, il leva une armée et la dirigea vers Poitiers. C'est là que demeurait alors le roi Alaric. Comme il traversait le territoire de Tours, Clovis défendit, par respect pour le bienheureux Martin, de prendre dans ce pays autre chose que de l'herbe et de l'eau. Un de ses soldats, ayant trouvé du foin chez un pauvre, dit à ses compagnons : « Le roi ne nous a-t-il pas permis de prendre de l'herbe ? Et ceci, c'est de l'herbe. Nous ne manquerons donc pas à son ordre, si nous le prenons. » Et faisant violence au pauvre homme, il lui enleva son foin. Le roi en fut prévenu. Il tira son épée et en frappa le soldat, en disant : « Comment donc pourrons-nous espérer la victoire, si nous offensons le bienheureux Martin ? » Ce fut assez, et l'armée ne prit plus rien dans cette contrée.

Il montrait ainsi son respect pour le vaillant soldat qui avait si admirablement combattu pour la foi. Il donnait aux peuples le spectacle nouveau d'une armée envahissante qui respectait les personnes et les propriétés. Il préparait, par un moyen que les barbares ne connaissaient pas, l'union sous un seul chef, de tous ces peuples qui ne savaient où chercher un appui.

Le roi envoya des messagers à la basilique de Tours et leur dit: « Allez et peut-être nous apporterez-vous de ce saint édifice quelque présage de victoire. » Et après leur avoir donné les présents qu'ils devaient offrir, il s'écria : « Seigneur, si vous venez à mon aide, et si

vous avez la volonté de livrer entre mes mains cette nation incrédule, et qui est toujours votre ennemie, daignez le leur révéler à leur entrée dans la basilique de Saint-Martin, afin qu'ils connaissent que vous daignez être propice à votre serviteur.» Ses envoyés arrivèrent promptement au lieu indiqué par le roi, et comme ils entraient dans la basilique, ils entendirent cette antienne que le primicier récitait: «Seigneur, vous m'avez revêtu de force pour la guerre, vous avez mis sous mes pieds ceux qui s'élevaient contre moi; vous avez fait tourner le dos à mes ennemis, et dispersé ceux qui me haïssaient.»

En entendant ce chant, ils rendent grâces à Dieu, font leur vœux au bienheureux confesseur, et pleins de joie, vont porter cette nouvelle au roi.

Celui-ci, arrivé sur les bords de la Vienne, ne savait sur quel point il pourrait la faire franchir à son armée, car l'abondance des pluies l'avait grossie. Il avait, pendant la nuit, adressé ses prières au Seigneur, pour qu'il daignât lui montrer le gué où pourrait s'effectuer le passage. Le matin, une biche d'une taille extraordinaire entra dans le fleuve, par la volonté de Dieu, et le traversa sous les yeux de l'armée, qui connut ainsi le chemin qu'elle devait suivre.

Le roi était arrivé à Poitiers, et avait placé son camp sur une éminence. « Un globe de feu sortit de la basilique de Saint-Hilaire, et se dirigea vers lui ; par ce signe, le bienheureux confesseur l'excitait à combattre les sectes hérétiques contre lesquelles il avait si souvent lutté lui-même. Et le roi défendit à son armée de dépouiller qui que ce fût sur la route, ou d'enlever quoi que ce fût dans le pays.»

Le chroniqueur raconte ensuite un miracle accompli à la prière de Maxence, abbé d'un monastère au delà des confins de Poitiers. Des soldats étaient arrivés jusqu'à sa cellule et les moines effrayés forcent sa porte afin qu'il vienne à leur aide.

Il s'avance plein de calme vers les soldats. L'un d'eux tire son glaive, le lève sur sa tête, et son bras reste immobile pendant que l'arme est rejetée en arrière. Il se prosterne aussitôt aux pieds du saint et demande sa grâce, pendant que les autres, frappés de terreur, retournent vers l'armée. Maxence touchant son bras avec de l'huile bénite, y fait le signe de la croix, et lui rend le mouvement.

Le monastère n'eut rien à souffrir de l'avidité des soldats que ne contenaient pas toujours les ordres de Clovis, et le respect qu'en qualité de chrétiens ils devaient aux édifices et aux lieux consacrés à la prière. Il ne faut pas oublier que toute l'armée ne professait pas la foi de son roi, et que, d'ailleurs, le barbare devait fréquemment reparaître, lorsque les passions qui lui étaient chères se trouvaient éveillées par une occasion.

Clovis rencontra l'armée d'Alaric, roi des Wisigoths, dans les champs de Voglade, Voclade ou Vouillé, à dix milles de la ville de Poitiers, et ils en vinrent promptement aux mains. « Les Goths, dit Grégoire de Tours, qui n'a pas souci d'augmenter la gloire des Francs, tournèrent le dos selon leur coutume, et le roi Clovis, avec l'aide de Dieu, gagna la victoire. » Il est certain que le séjour dans la Gaule et la paix avaient diminué l'ardeur guerrière des Wisigoths, mais ce n'est probablement pas à leur lâcheté qu'il faut attribuer le prompt

succès de Clovis. Les Wisigoths n'avaient avec eux que les Romains de l'Arvernie et des côtes de l'Océan. Presque toutes les cités comprises dans leurs possessions leur échappaient. Ils ne les avaient jamais occupées que comme des conquérants, et soumises que par des garnisons qui assuraient le paiement des tributs. Il n'y avait jamais eu de véritable pénétration ni de possession effective. Ils étaient peu nombreux, relativement aux peuples qui reconnaissaient leur domination, et l'hérésie qu'ils professaient éloignait d'eux les zélés chrétiens de la plus grande partie de la Gaule.

Si, dans ces conditions, la victoire ne demanda pas de grands efforts, elle n'en fut pas moins féconde.

Clovis avait dans son armée le fils de Sigisbert, le Boiteux, nommé Chlodéric. Ce Sigisbert, en combattant à Tolbiac contre les Alamans, avait reçu une blessure au genou. Il fit bravement son devoir à Vouillé. Il ne paraît pas que Clovis ait eu le secours des autres chefs Francs, que la jalousie et l'intérêt devaient éloigner de lui.

Le roi Alaric, entouré de ses meilleurs soldats, soutint l'effort les Francs avec beaucoup de vigueur. Il tomba dans la mêlée, et peut-être de la main de Clovis. Sa mort découragea les plus vaillants et la fuite fut générale. Le roi s'était mis à la poursuite de l'ennemi avec cette impétuosité qui l'avait rendu redoutable, et frappait d'une admiration enthousiaste ses soldats. Il courut un grand danger. Deux Wisigoths se précipitant contre lui des deux côtés le frappèrent aux flancs de leur lance. Mais la solidité de son armure et la rapidité de son cheval le sauvèrent.

Le danger qu'il avait couru rendit sa personne plus chère à l'armée témoin de sa valeur, et sa victoire plus éclatante.

Alaric fut remplacé par son fils Gézalic, qui occupa une partie de son royaume, pendant que Théodoric roi des Ostrogoths gouvernait l'autre. Théodoric cherchait toutes les occasions d'intervenir dans les affaires de la Gaule. La mort d'Alaric II lui en offrit une qui lui permettait de secourir un peuple de sa race et de s'opposer à un voisin trop puissant.

Clovis avait, après la victoire de Vouillé, partagé son armée en deux corps : l'un commandé par un fils qu'il avait eu avant son mariage avec Clotilde, Theudéric, Théodoric ou Thierry, soumit l'Arvernie, les villes de Rodez et d'Albi, se rapprocha des Burgondes, qui restèrent fidèles à leur traité, et arriva jusqu'à la ville d'Arles.

Les Wisigoths étaient découragés par la défaite : la division régnait parmi eux, et un roi enfant n'était pas plus en état de relever leur confiance, que de rétablir entre eux l'union. Théodoric les aida de ses conseils et de ses forces. Son armée battit, devant Arles, les Francs qui furent obligés de reculer et se joignirent au second corps que commandait Clovis.

Ce second corps avait poursuivi ses succès et marché vers le midi.

La victoire lui soumit tout le pays jusqu'à Bordeaux. Clovis remonta la Garonne, trouvant partout un accueil empressé, prit Toulouse qui avait une grande importance et une population nombreuse, et fit le siège de Carcassonne. Cette place était forte et fut vivement

défendue. Le siège traîna en longueur, et les généraux de Théodoric parvinrent à le faire lever.

C'était un double échec pour Clovis. Mais il ne lui enleva rien des conquêtes précédentes, qui restèrent à lui, parce que les évêques préféraient sa domination à celle des Wisigoths, et que les populations étaient de l'avis de leurs évêques. Les Wisigoths conservèrent la partie de la Narbonnaise comprise entre les Pyrénées, le Lot et le Rhône. C'est ce qu'on appelait la Septimanie, et ils la gardèrent encore pendant trois siècles, quoique le centre de leur puissance eût été porté en Espagne, immédiatement après la défaite de Vouillé. Ils avaient pour roi Amalaric.

On reproche aux Francs les ravages qu'ils firent dans un certain nombre de villes, et le pillage de plusieurs églises ou monastères. Ni l'ascendant de Clovis, ni l'exemple de ceux d'entre eux qui étaient chrétiens, n'étaient suffisants pour dompter de vieilles habitudes et des instincts féroces. Clovis répara autant qu'il le put ces actes coupables, soit spontanément, soit sur la demande des évêques, et les habitants de ces contrées ne renoncèrent ni à leur fidélité, ni aux espérances que leur donnaient les qualités du roi et sa piété.

Les Goths s'étaient enrichis des dépouilles du monde romain. Ataulf les avait portées dans la Gaule, et les renferma à Carcassonne, où l'on prétend qu'elles sont restées dans une cachette qui n'a pas été découverte [1], et à Toulouse, d'où Clovis les enleva. Il passa quelque

1. On a fait vainement des fouilles considérables il y a une vingtaine d'années.

temps à Bordeaux, pour affermir sa conquête, et terminer lui-même les difficultés auxquelles donne lieu une nouvelle occupation. On le craignait comme soldat, on le respectait comme roi, on était heureux de l'avoir pour juge, et on se félicitait de voir en lui un défenseur de la vraie foi.

Il revint ensuite à Tours, où il offrit comme témoignage de reconnaissance, et pour l'accomplissement de son vœu, de magnifiques présents à la basilique de Saint-Martin. Il considérait ce saint que la Gaule entourait de sa vénération, comme l'auteur de sa victoire, et montra toujours pour lui une dévotion particulière. Les rois, ses successeurs, ont hérité de ces sentiments. La chape de saint Martin les a longtemps conduits au combat, et ils se sont honorés d'être chanoines de sa cathédrale.



Chape de saint Martin.

Ainsi, tout nous montre, dès les premiers temps de la monarchie française, l'alliance féconde de l'église et de la royauté. L'exemple de Clovis fut une règle de conduite pour ses successeurs, et nous voyons, dans

tous les temps, ces deux grandes forces, étroitement unies pour un même but.

Il reçut à Tours les ambassadeurs de l'empereur d'Orient, Anastase, qui venaient lui apporter les insignes du consulat. Les empereurs d'Orient se considéraient toujours comme les maîtres des contrées dont les barbares s'étaient emparés, et ils trouvaient une certaine satisfaction à donner ce que l'on avait pris sans eux. Les barbares, de leur côté, leur offraient fréquemment l'occasion d'exercer un pouvoir nominal. Ils étaient très avides de distinctions, et comme chacun d'eux se présentait aux populations avec quelques-uns des insignes dont les gouverneurs romains s'étaient parés dans les derniers temps, ils voyaient une reconnaissance de leurs droits, et une confirmation de leur titre dans les témoignages qui leur venaient de Constantinople.

Clovis parut dans la basilique de Saint-Martin vêtu d'une tunique de pourpre et couvert d'une chlamyde. Il plaça sur sa tête un diadème, ce qui ne dut pas provoquer moins de joie que d'étonnement. Ce n'est pas ainsi que se produisaient devant le peuple les chefs Francs, et l'élévation sur un bouclier, dans un camp, n'avait rien de cette pompe romaine. Il y avait toute une révolution dans cette cérémonie et ce qui la suivit.

Clovis monta sur un cheval richement orné, jeta au peuple, avec une large libéralité, des pièces d'or et d'argent, et au milieu des acclamations de la foule, fut proclamé consul et Auguste. Ce conquérant que l'huile sainte avait consacré à Reims, que l'empereur de Constantinople revêtait des noms les plus honorés

et des dignités les plus hautes, que son armée poursuivait de ses félicitations enthousiastes et des témoignages de son dévouement, devenait véritablement roi, et régnait sur un peuple.

Il régnait par l'autorité, mais surtout par les bienfaits. Comment ne se serait-on pas attaché à un chef que sa valeur rendait redoutable, et que sa sollicitude pour les intérêts de ses sujets distinguait de tous ceux qui depuis près d'un siècle, étaient devenus les maîtres uniquement par la force?

Jusqu'alors, les Burgondes et les Wisigoths s'étaient imposés aux populations, en occupant les villes et en faisant dans les campagnes des expéditions redoutées. On ne les aimait pas, on ne se joignait pas à eux ; on les supportait, ou l'on tremblait devant les forces dont ils disposaient.

Il en fut tout d'abord ainsi des Francs. Les populations les subirent sans les aimer, et leur obéirent sans avoir rien de commun avec eux. Mais la conversion de Clovis, ses égards pour les évêques, sa sollicitude pour les intérêts de ceux qu'il avait vaincus, sa politique hardie et conciliante, sa volonté de faire un gouvernement de ce qui n'avait été qu'une occupation, l'action bienfaisante de Clotilde dont les vertus conquéraient les cœurs, les qualités aimables des Francs qui faisaient oublier leurs instincts violents, tout cela prépara la formation d'un royaume et la création de la France sous un roi habile et puissant.

Paris devint dès lors sa résidence, et, dit Grégoire de Tours, il y établit le siège de son gouvernement





Chapitre huitième.

CLOVIS et l'ÉGLISE.

I. — CLOVIS ET LES ÉVÊQUES.

DOM Pitra, dans son histoire de saint Léger, cite d'après un missel du IXe siècle dont le contenu remontait au VIIe, la prière faite à certains jours pour la France :

« O Dieu tout-puissant et éternel, qui avez établi l'empire des Francs pour être dans le monde l'instrument de votre très divine volonté, le glaive et le boulevard de votre sainte Église, nous vous en prions, prévenez toujours et en tous lieux,de la céleste lumière, les fils suppliants des Francs, afin qu'ils voient toujours efficacement ce qu'il faut faire pour votre règne en ce monde,et que pour faire ainsi qu'ils auront vu, ils soient jusqu'à la fin fortifiés de charité et de courage. »

Heureuse la France quand elle pouvait prier ainsi !

Clovis avait une mission religieuse en même temps qu'une mission politique. Il devait faire la France et la France chrétienne. Il ne manqua pas à ce rôle que la Providence lui avait destiné, et qui lui assure une place enviée entre les plus grands fondateurs d'États.

Le Souverain Pontife avait compris l'importance de la conversion de Clovis et les conséquences qu'elle devait amener. En le félicitant de sa résolution, en lui donnant de sages conseils, en lui demandant d'être pour l'Église une colonne de fer, il traçait au premier jour, le

programme que devaient remplir les rois de France et qui leur a valu le titre glorieux de fils aînés de l'Église.

Avitus de Vienne, qui n'avait pas été étranger à la conversion et à l'instruction religieuse de Clovis, lui écrivit après son baptême pour lui dire sa joie et lui donner ses conseils. Il vivait sous la domination des Burgondes et cependant on sent que son cœur est avec le nouveau chrétien. Combien d'autres évêques durent avoir les mêmes sentiments !

Il le félicite d'avoir préféré l'Église catholique à l'arianisme. Il le loue d'avoir eu le courage de rompre avec les erreurs de ses ancêtres, dès qu'il avait vu où était la vérité. Il l'estime heureux d'avoir été régénéré par le baptême, le jour où le Seigneur du ciel est né pour la rédemption du monde.

« Que dirai-je, s'écrie-t-il, de la glorieuse solennité de votre baptême? Je n'ai pu y assister de corps, mais j'ai pris part à la joie commune, car la bonté divine m'avait accordé de connaître d'avance cette nouvelle. Pendant cette nuit sacrée où vous avez reçu le sacrement de la régénération, je me représentais tous ces évêques assemblés pour plonger un grand roi dans les eaux qui donnent la vie. Je voyais ce roi courber devant les serviteurs de Dieu cette tête que les nations ne regardent qu'en tremblant ; couvrir du casque du salut sa longue chevelure nourrie sous le casque guerrier ; échanger la cuirasse contre les habits de la candide innocence. Croyez-moi, roi très glorieux, ces habits blancs donneront à vos armes une force nouvelle, et la sainteté s'unira à votre bonne fortune pour accroître vos succès.

«Je voudrais à mes éloges, mêler quelques avis salutaires. Mais ai-je besoin de vous prêcher la foi à vous qui l'avez déjà depuis longtemps ? Est-il besoin de vous exciter à la miséricorde, lorsqu'un peuple entier, naguère encore captif, exalte votre clémence, devant les hommes par des transports d'allégresse, et devant Dieu par des larmes de bonheur ? Je ne vois qu'un conseil à vous donner. Maintenant que le Seigneur s'est servi de vous pour conquérir votre peuple, étendez votre sollicitude sur les autres nations encore ensevelies dans leur ignorance ; tirez de votre cœur cette bonne semence de la vérité et jetez-la sur ces peuples que n'ont pas encore gâtés les dogmes pervers de l'hérésie ; ne rougissez pas de leur envoyer des ambassadeurs pour soutenir auprès d'eux les intérêts de ce Dieu qui a si bien pris les vôtres. »

Les félicitations et les conseils du saint archevêque montrent quelle haute idée il avait du pouvoir de Clovis et de son dévouement à cette vérité qu'il venait d'embrasser. Il y a devoir pour tout homme en possession de la lumière évangélique de la faire pénétrer aussi loin et aussi profondément que possible. Dieu a donné à chacun de nous le soin de son prochain. Mais comme ce devoir est plus important et plus rigoureux pour un roi ! Il y avait des catholiques dans la Gaule; ils devaient trouver un défenseur dans le roi nouvellement baptisé. Il y avait des Ariens. Il était nécessaire de leur ouvrir les yeux, et, s'ils restaient obstinés dans leur erreur, de les mettre hors d'état de la propager. Il y avait dans la Gaule et dans la Germanie d'où étaient venus les Francs, des païens. Pouvait-on les

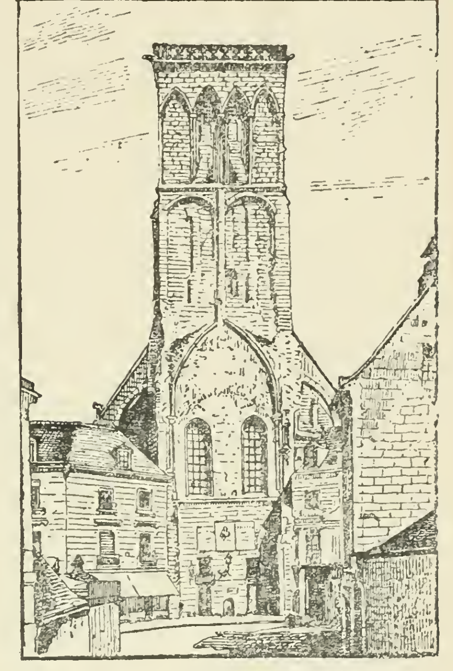
laisser dans ces ténèbres et cette corruption ? Et qui pouvait, avec plus d'autorité que Clovis, accomplir ces devoirs envers tous et soutenir cette cause qu'il venait d'embrasser ?

Ce zèle pour l'extension de la foi, que le glorieux Avitus recommandait à Clovis, est resté le trait distinctif de nos rois. Par les biens qu'ils ont donnés à l'Église, par les institutions qu'ils ont fondées ou soutenues, par les encouragements qu'ils ont prodigués aux ouvriers évangéliques, par les expéditions qu'ils ont faites, ils ont, dans tous les temps, puissamment contribué à l'avancement du règne de Jésus-Christ, et, à leur exemple, comme sous leur conduite, la nation française s'est montrée fidèle à l'accomplissement de ce devoir sacré.

Les évêques purent toujours compter sur son appui pour leurs conquêtes pacifiques. Saint Remi, saint Waast, évêque d'Arras, Solennis, évêque de Chartres, et beaucoup d'autres eurent fréquemment recours à lui dans les difficultés qu'ils rencontraient pour l'accomplissement des devoirs de leur ministère. Des missionnaires avaient pénétré chez les diverses tribus franques établies dans le Nord de la Gaule, que le désir de l'indépendance et la jalousie tenaient également éloignées de Clovis et de la foi chrétienne. Clovis favorisa ces apôtres dévoués à sa cause comme à celle de Dieu; et qui préparèrent ses dernières conquêtes.

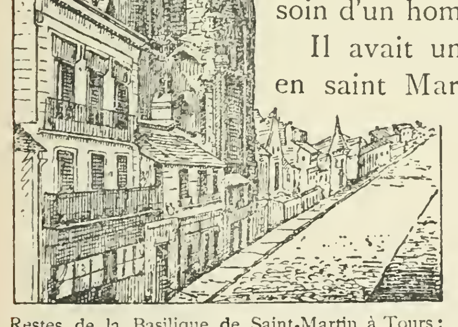
Frédégaire raconte qu'un jour où saint Remi lisait l'évangile dans lequel est racontée la passion de Notre Seigneur, Clovis se leva tout à coup, et portant la main sur son épée s'écria : « Si j'avais été là avec mes

Francs, je n'aurais pas souffert ce crime. » Le sentiment était bon et le mouvement généreux. Mais le nouveau converti ne savait pas qu'il fallait que le Christ souffrît et mourût pour nous sauver, et que celui qui aurait pu recevoir le secours de plus de douze légions d'anges n'aurait pas eu besoin d'un homme.



Restes de la Basilique de Saint-Martin : Tour de Charlemagne.

Il avait une grande confiance en saint Martin. Frédégaire cite de lui un mot qui prouve la solide simplicité de sa foi. Il avait offert avec un certain nombre d'autres dons, un cheval à la basilique



Restes de la Basilique de Saint-Martin à Tours : Tour de l'Horloge.

de Saint-Martin[1]. Il voulut le racheter pour cent sous. Mais le cheval resta immobile, et refusa d'avancer. Clovis ordonna de donner cent sous de plus et dit en souriant : « Saint Martin est bon pour venir à mon aide, mais il faut reconnaître qu'il est cher en affaires», et il emmena le cheval qui lui obéit alors.

Dieu lui donna des preuves nombreuses de sa faveur et de sa sollicitude pour ses Francs. Il multipliait les miracles. Nous lisons dans la vie de saint Fridolin le récit suivant :

« En retournant vers Paris, où il avait résolu de fixer sa résidence, le roi Clovis passa par Orléans, où il s'arrêta quelques jours avec une partie de son armée. — C'était après son expédition contre les Wisigoths. — Pendant son séjour dans cette ville, l'évêque de Poitiers, Adelphius, lui amena un abbé nommé Fridolin qu'on regardait comme un saint, et que le roi désirait beaucoup connaître. Les deux voyageurs arrivèrent au quartier des Francs, le solitaire à pied, et l'évêque à cheval, comme il convenait.

Le roi vint lui-même au-devant d'eux, entouré de beaucoup de monde, leur fit un accueil respectueux et amical, après s'être entretenu familièrement avec eux pendant quelques heures, il ordonna qu'on servît un grand repas.

Pendant le dîner, le roi se fit apporter un vase de jaspe, transparent comme du verre, décoré d'or et de

1. La basilique primitive devenue insuffisante à cause du grand concours des pèlerins, fut reconstruite au XI[e] siècle par Hervé de St-Martin. Elle fut détruite en 1793; il n'en reste que les deux tours dont nous donnons le dessin.

pierres précieuses. Il le remplit, le vida, et le remit à l'abbé, qui le prit en s'excusant, car il ne buvait pas de vin. Mais au moment où il tenait la coupe, il la laissa échapper et elle tomba sur la table, puis à terre, où elle se partagea en quatre.

Un serviteur ramassa les morceaux et les plaça devant le roi mécontent, moins à cause de la perte du vase, que pour le mauvais effet que cet accident pouvait produire sur les assistants, dont beaucoup étaient païens. Il reprit cependant son air gai et dit à l'abbé : « C'est par vous, Seigneur, que j'ai perdu ce vase, car s'il fut tombé de mes mains, il ne se serait pas brisé. Dieu ne pourra-t-il pas faire quelque chose pour vous, en faveur de son saint nom, afin que ceux d'entre nous qui sont encore dans l'idolâtrie, ne diffèrent pas de croire au Dieu tout-puissant ? »

C'était faire un acte de foi envers Dieu et envers le saint solitaire dont le crédit lui paraissait si bien établi. L'événement ne trompa pas son attente.

Alors Fridolin prit les quatre morceaux du vase, les réunit, et les tenant serrés dans ses mains, la tête inclinée, il se mit à prier Dieu en pleurant et en poussant de profonds soupirs. Sa prière achevée, il rendit le vase au roi, qui le trouva intact, et ne put reconnaître où il avait été brisé.

Ce miracle ravit les chrétiens et surtout les infidèles qui étaient en grand nombre. Le roi se leva aussitôt de table, en rendant grâces à Dieu ; tous les assistants l'imitèrent et ceux qui étaient encore païens, confessant leur foi en la sainte Trinité, reçurent le baptême.

Il s'efforçait en toute occasion de plaire aux évêques.

Saint Remi obtint de lui la grâce d'un riche Gallo-Romain, Eulogius, contre qui il avait de justes motifs de plainte. Geneviève, la vierge de Paris, lui recommanda fréquemment des malheureux, et son intervention fut toujours favorablement accueillie, car Clovis avait le plus grand respect pour ses vertus et la plus entière confiance dans ses prières.

Après sa mort, il eut soin de faire porter son corps dans une église dédiée à saint Pierre et à saint Paul, dont il avait commencé la construction, et que Clotilde acheva. Le roi ne croyait pas assez honorer celle que sa piété et sa charité avaient rendue si chère aux Parisiens, qu'une sainte amitié unissait à Clotilde, et qui avait montré par de si nombreux miracles son crédit auprès de Dieu.

Il bâtit un grand nombre d'églises, en restaura d'autres et fonda des monastères qui devinrent des centres de science et de sainteté.

Mélanius, évêque de Rennes, avait auprès de lui une grande faveur. Il le chargeait de distribuer ses aumônes, et s'inspirait de ses avis pour rendre la justice. Il ne croyait pas humilier la souveraine puissance en la soumettant à ceux dont une vie pieuse garantissait la justice et éclairait les décisions.

Saint Remi reçut de lui de grands biens. Il les partageait entre les églises parmi lesquelles on peut placer au premier rang celle de Laon, et s'en servait pour multiplier les monastères. Son nom est resté attaché à la fondation de plusieurs de ces maisons consacrées à la prière et à l'étude, et l'on cite particulièrement celui de Saint-Maximien ou de Saint-Mesmin.

La ville de Verdun s'était soulevée contre le roi des Francs, dont la puissance n'était pas encore solidement établie. Il l'assiégea et la réduisit bientôt à l'extrémité. Elle députa vers lui un prêtre nommé Euspicius qui le toucha par ses prières, reçut l'assurance du pardon, fit ouvrir devant lui les portes de la ville, et l'amena au milieu d'une population confiante et joyeuse, jusqu'à l'église, où il rendit grâces à Dieu d'une victoire pacifique.

Il aurait voulu faire d'Euspicius un évêque de Verdun, mais le saint prêtre s'y refusa, et le roi l'ayant amené à Orléans, et le voyant décidé à vivre loin du monde, lui fit choisir un lieu où il pût accomplir son pieux dessein.

Ruinart nous a conservé l'acte de donation, dans son appendice à l'*Histoire des Francs* de saint Grégoire de Tours. Il est probablement d'une époque postérieure, mais il constate la libéralité de Clovis et son intervention utile dans la fondation de Saint-Mesmin.

Les évêques rattachaient leur cause à celle de Clovis, et le suivaient dans toutes ses expéditions avec une attention et un intérêt qui expliquent ce mot que lui adressait Avitus : « C'est pour nous que tu combats et que tu triomphes. »

Avant son expédition contre les Wisigoths, saint Remi lui écrivait : « Nous avons appris une bonne nouvelle. On dit que vous entreprenez une grande expédition. Je ne m'étonne pas que vous soyez digne de vos pères. Mais il est de votre devoir, en toute occasion, de ne point vous écarter de la loi du Seigneur,



Sainte Geneviève distribue du pain aux pauvres.



Les anges se réjouissent de la naissance de sainte Geneviève.

Légende de sainte Geneviève.



Sainte Geneviève attire la foule à son tombeau.



Sainte Geneviève délivre Paris de la peste des ardents.

D'après les vitraux de la sacristie de N.-D. de Paris.

qui, pour vos mérites, vous a élevé au faîte de la puissance......

« Choisissez des conseillers qui puissent ajouter à votre gloire.

« Dans les affaires, soyez pur et plein de réserve, honorez les évêques et prenez souvent leurs conseils. Si vous êtes d'accord avec eux, tout ira bien. Soulagez vos peuples, consolez les affligés, protégez les veuves, nourrissez les orphelins. Vous leur apprendrez ainsi à vous aimer et à vous craindre. Que vos jugements soient toujours conformes à la justice ; ne demandez rien aux pauvres, ni aux étrangers et refusez toute espèce de présents. Que votre prétoire soit ouvert à tous, et que personne n'en sorte triste. Vous avez reçu d'immenses richesses, servez-vous-en pour délivrer les prisonniers. Ne faites sentir à personne qu'il est étranger. Délassez-vous avec les hommes jeunes, mais traitez les affaires avec les vieillards. Si vous voulez être vraiment roi, méritez d'en être jugé digne. »

C'est à l'homme non moins qu'au roi que s'adressent ces exhortations. Il ne faut pas s'en étonner. Les évêques ne pouvaient méconnaître que le barbare n'avait pas entièrement disparu, et en lui inspirant les vertus chrétiennes, on rendait le roi plus grand et meilleur.

On trouve la preuve de cette influence dans la lettre écrite par Clovis aux évêques des Aquitaines après ses conquêtes sur les Wisigoths :

« Votre Béatitude a eu connaissance des ordres donnés à mon armée avant son entrée sur les terres des Goths. J'avais défendu de piller les monastères et les églises, d'injurier les vierges, les veuves consacrées

à Dieu, les clercs, les enfants des clercs, et les veuves habitant dans leurs maisons. Je prescrivais même de respecter les esclaves appartenant aux églises.

« Il faut que vous sachiez qu'en vertu d'un édit, on devra restituer sans retard ce qui aurait été enlevé aux personnes nommées, soit dans l'église, soit au dehors.

« Si vous avez des réclamations à faire, adressez-nous des lettres scellées de votre anneau et, pour éviter les fraudes, ayez soin, mon peuple le veut, d'attester par serment la vérité de votre déclaration. Priez pour moi. »

Cette attention d'associer son peuple à sa sollicitude, montre, de la part de Clovis, un dessein arrêté de ne pas être seul favorable à l'Église. Il voulait faire les Francs complices de sa foi et de sa piété, et il ne les séparait pas de lui, dans ses actes glorieux.

II. — LE CONCILE D'ORLÉANS.

LA Gaule reçut de bonne heure l Évangile. Elle était en relations constantes avec l'Italie, dont elle partageait la culture intellectuelle, et qui avait toujours montré pour elle une prédilection marquée. Ce qui se passait à Rome avait son écho dans les principales cités de la Gaule, jalouses de façonner leur esprit et leurs mœurs à l'exemple de la capitale du monde.

Pierre et Paul avaient porté la foi au centre de l'empire, et ils devaient sceller de leur sang cette révolution pacifique et féconde. Mais avant leur glorieux martyre, ils purent envoyer de tous les côtés des messagers de la bonne nouvelle.

Les premiers noms, objets de notre reconnaissance

religieuse, sont ceux de Crescent, de Luc et de Trophime, apôtres des Gaules.

Crescent fonda l'église de Vienne, et s'avança jusqu'à Mayence, métropole de la première Germanie. Luc aurait prêché dans la partie centrale, et Trophime se serait établi dans la ville d'Arles, où de nombreux disciples l'auraient promptement entouré.

La prédication de l'Évangile dans la Gaule remonterait donc au berceau du christianisme. C'est la foi d'un grand nombre d'églises, et cette tradition ininterrompue mérite bien quelque respect. On l'a combattue pourtant de nos jours, et un certain nombre d'historiens se sont donné la tâche de reléguer au rang de légendes, c'est-à-dire de récits non justifiés, ce qui avait été jusqu'alors l'objet d'une ferme et constante croyance. Ils ont pu paraître y avoir réussi, car rien n'est plus facile que la négation, mais s'ils ont eu raison pour quelques églises en particulier, il n'en reste pas moins certain que la Gaule a reçu de très bonne heure le bienfait de la foi.

Nous nous rattachons donc aux temps apostoliques. C'est le fait général qui reste. Qu'importe que quelques détails puissent être controversés. Pourquoi notre piété ne pourrait-elle pas croire ce que les siècles lui ont transmis, lorsqu'aucune impossibilité matérielle ou scientifique ne s'y oppose?

A ces premiers disciples envoyés par les apôtres, aux premiers témoins venus de la Terre-Sainte auraient rapidement succédé des ouvriers évangéliques qui se partagèrent la Gaule. Ils prêchèrent et convertirent un grand nombre de païens. Des églises se formèrent,

la hiérarchie s'établit et les chrétiens furent bientôt assez nombreux pour inspirer au paganisme une terreur profonde.

Le propre de la vérité, c'est d'être persécutée. L'erreur s'établit facilement, et le droit de conquête semble lui appartenir. Rome fut de bonne heure persécutrice, et si les chrétiens ne furent pas toujours exilés, emprisonnés, torturés, jetés aux bêtes, décapités et crucifiés, ils n'en restèrent pas moins l'objet d'une surveillance haineuse ou d'un mépris insultant.

Il en fut de même dans la Gaule. Il n'est pas d'église qui n'ait à son berceau un confesseur ou un martyr. Il n'en est pas qui n'ait dû son accroissement à des persécutions et à des violences. C'est le sort du christianisme, dans tous les temps et chez tous les peuples, de commencer par une conquête qui ne coûte de sang qu'aux vainqueurs. Mais ne semble-t-il pas que la Gaule ait été privilégiée sous ce rapport, et que chaque cité se présente avec un passé riche de souffrances et de mérites?

Il est impossible de lire sans émotion et sans orgueil les actes de ces glorieux martyrs que nous rencontrons à chaque pas, et qui forment une chaîne ininterrompue jusqu'au moment où est proclamée la liberté de l'Église. C'est notre patrimoine et nous le conservons précieusement comme un trésor du passé, comme une force pour le présent, comme une espérance pour l'avenir.

Les épreuves ne vinrent pas à l'Église des Gaules uniquement de la part des persécuteurs. L'erreur fut pour elle plus dangereuse que la violence. Les hérésies y naquirent ou y pénétrèrent en grand nombre, et

plusieurs se montrèrent assez habiles et assez tenaces pour obtenir des succès momentanés. Deux peuples, les Burgondes et les Wisigoths étaient ariens, et leur exemple ne pouvait qu'être pernicieux. Ailleurs, l'erreur était le fait de quelques hommes, dont l'action sur l'ensemble de la société chrétienne devait être peu puissante. Ici, au contraire, rois et peuples avaient embrassé la même hérésie, et ils dominaient, par la supériorité politique, les chrétiens orthodoxes. N'était-il pas à craindre que la Gaule tout entière ne devînt arienne?

C'est alors que se manifeste d'une manière éclatante la protection divine pour le pays qui est devenu la France. C'est là ce qui marque l'importance du rôle de Clovis et lui donne une gloire à part. En rendant les Burgondes tributaires, en repoussant de l'Aquitaine et en rejetant au-delà des Pyrénées les Wisigoths, il portait un coup mortel à l'arianisme. En se faisant l'ami des évêques, il rendait leur ministère puissant pour le bien. En se montrant partout et pour tous le champion de l'Église, il établissait cette alliance féconde de la religion et de la royauté, qui a placé si haut l'influence et les destinées de la France.

Combien de fautes, de faiblesses et de violences doivent compenser ces éminents services!

Il était réservé à ses dernières années de montrer, par la convocation d'un concile, combien il était préoccupé des intérêts de l'Église, et avec quelle sagesse il fournissait aux évêques les moyens d'accomplir leur mission.

Dès que l'édit de Constantin donné à Milan, en 313, eut proclamé la liberté de l'Église, la Gaule

avait manifesté sa vie religieuse par des assemblées d'évêques. Une des premières et assurément une des plus importantes est le concile d'Arles (319) dont nous avons les canons. Trente-trois évêques d'Italie, des Gaules, de la Bretagne, de l'Espagne et de l'Afrique en signèrent les actes. On s'y occupa des Donatistes et d'un grand nombre de questions de discipline. Il fallait faire une loi de ce qui était l'usage commun des Églises et la manifestation de leur unité.

Depuis, toutes les fois que des évêques étaient accusés d'hérésie, que des questions étaient controversées, et que des abus se produisaient, on assemblait les évêques et, par des décisions dont l'autorité ne pouvait être contestée, on portait remède aux maux présents. Des conciliabules répondirent quelquefois aux conciles, et l'erreur voulut se donner les apparences de la vérité, mais l'influence des évêques légitimement assemblés fut prépondérante, et la fidélité à la foi en reçut une confirmation et un accroissement.

En 506, le royaume des Wisigoths avait eu un concile qui s'était tenu à Agde, avec la permission d'Alaric. On y fit quarante-huit canons relatifs au clergé, aux biens ecclésiastiques, à la liturgie, à l'état monastique, aux simples fidèles. Des évêques illustres y assistèrent et saint Césaire en fut l'âme.

En 511, Clovis convoqua dans la ville d'Orléans, les évêques du royaume des Francs et de l'ancien royaume des Wisigoths. Saint Remi et saint Mélanius étaient ses confidents, et c'est pour répondre à leurs vues qu'il fit cette convocation. Les évêques poursuivaient l'unité dans la foi, dans la discipline et dans

le culte, et ils préparèrent une autre unité qui semblait alors bien difficile à réaliser : l'unité de la nationalité française. Le mot de Gibbon est d'une exactitude parfaite et on ne saurait trop le répéter : « les évêques ont fait le royaume de France comme les abeilles font leur ruche. » Et nous, oublieux de ce grand bienfait, et étrangers à toute reconnaissance, nous ressemblons à ces enfants « drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, et qui, dit Labruyère, battent leur nourrice. »

La convocation fut adressée aux évêques par Clovis qui avait fait préparer les questions dont on devait s'occuper. Les conciles précédents avaient été réunis par les empereurs ou les rois de la Gaule, qui s'étaient préoccupés des moyens de garantir la sécurité des évêques, et de fournir aux frais de leur voyage. Après le concile, les actes étaient toujours communiqués et soumis à l'évêque de Rome, dont la suprématie ne fut jamais contestée en Gaule.

Trente-deux évêques prirent part au concile. Les métropolitains de Bordeaux, de Bourges, de Tours, d'Éause ou Eauge et de Rouen y assistaient. Éloignés les uns des autres, soumis à des pouvoirs différents, ils se trouvaient pour la première fois réunis par un roi en parfaite communion avec eux, désireux de seconder leurs vues et animé d'un zèle ardent pour la pureté de la foi et sa propagation. Il fallait constituer sur des bases solides une société chrétienne, et l'Église qui l'animait de son esprit, devait pourvoir à tous ses besoins.

Les canons, au nombre de trente-un, portèrent sur les mêmes sujets que ceux des conciles précédents. Ils

en différèrent sur quelques points, car les conditions sociales étaient changées : ils les complétèrent sur d'autres, car l'expérience avait signalé des lacunes ; ils établirent des obligations nouvelles, car la prudence ne permettait pas de laisser s'affermir des abus qui pouvaient avoir pour la tranquillité publique, pour la foi et pour les mœurs, de graves conséquences.

Parmi les canons relatifs à l'état ecclésiastique, on remarque les dispositions suivantes :

Les maisons des évêques et les églises sont déclarées lieux de refuge. Si l'évêque livre ceux qui ont cherché un asile dans des lieux saints, il doit exiger par serment qu'il ne leur sera fait aucun mal. Les criminels pouvaient aussi profiter de ce privilège.

Les évêques ne doivent pas excommunier ceux qui font valoir leurs droits contre eux ou contre les églises, à moins que leur cause ne soit manifestement injuste.

Si un esclave dont la situation est connue, reçoit l'ordre du diaconat ou de la prêtrise, le prix qu'il représente sera payé au double par l'évêque au maître. L'ordination sera valable, et par conséquent, la liberté acquise.

L'Église, en condamnant de tous temps l'esclavage, usait de ménagements envers les maîtres afin d'éviter un ébranlement général. Elle favorisa toujours avec prudence l'émancipation. La mesure prise par le concile, reconnaissait le droit de la propriété, et introduisait une espèce d'expropriation légale faite dans l'intérêt de la dignité humaine.

Toutes les églises dépendaient de l'évêque dans le territoire duquel elles se trouvaient.

La loi fut longtemps appliquée non selon le pays, mais selon les personnes. C'était une nécessité à cause des différences que la race, l'éducation et la religion mettaient entre les habitants.

L'Église faisait prévaloir un système qui offrait moins d'inconvénients, considérait l'unité comme réalisée, et supprimait des privilèges qui devaient être blessants. N'était-elle pas, d'ailleurs, la même pour tous ? Il n'y avait donc aucun motif pour laisser introduire ou pour maintenir dans la société chrétienne les inégalités que les circonstances avaient introduites dans la société politique.

Il fallait, pour être reçu dans le clergé, l'agrément du roi ou celui du juge. Cette disposition existait sous l'empire et fut maintenue. Elle avait pour but de ne pas priver le roi d'un trop grand nombre de soldats, ce qui prouve combien était puissant le mouvement qui poussait les populations dans les rangs du clergé. On ne voulait pas qu'il y eût un intérêt temporel à se donner à Dieu.

Il était défendu aux prêtres d'aller à la cour pour y solliciter, sans avoir le consentement et la recommandation des évêques. On sauvegardait à la fois la dignité des uns et l'autorité des autres.

On ne reconnaissait pas comme valables les ordinations faites par les Ariens, mais l'évêque pouvait les renouveler, et leurs églises devaient recevoir une nouvelle dédicace. Ce canon témoigne de la sollicitude des évêques pour les populations soumises à des pouvoirs ariens, et montre que les retours à l'orthodoxie étaient nombreux.

Une seconde classe de canons est consacrée aux biens ecclésiastiques.

Les revenus des dons faits par le roi, avec exemption de tribut, devront être employés aux besoins du culte, à l'entretien du clergé et des pauvres et au rachat des captifs. L'évêque qui en faisait un autre usage était excommunié, s'il ne se corrigeait après avoir été repris.

L'évêque a la moitié des offrandes, faites dans l'église épiscopale ; l'autre appartient aux clercs. Il n'a que le tiers des offrandes dans les autres églises. Il a l'administration générale des terres, des vignes, des esclaves et de l'argent donnés à l'église épiscopale ou aux paroisses. Il doit nourrir et vêtir les pauvres et les infirmes. Il n'est par conséquent que l'économe de la société chrétienne et il doit pourvoir à tous ses besoins.

Il ne peut donner que temporairement des terres à cultiver. Ces terres échappaient à la prescription légale, comme elles étaient à l'abri des abus de la force. Leur caractère de biens ecclésiastiques leur donnait une immunité qui fut respectée même par les hommes les plus violents. « Les biens immenses que Clovis assura aux églises, dit Michelet, particulièrement à celle de Reims, durent étendre la salutaire influence de l'Église : quelque bien qu'on mît dans les mains ecclésiastiques, c'était toujours cela de soustrait à la violence, à la brutalité, à la barbarie. »

Les canons relatifs à l'état monastique mettaient les abbés sous la surveillance des évêques. Les abbés de chaque diocèse devaient se réunir une fois par an au lieu indiqué par l'évêque, et il leur était défendu de quitter la communauté, pour aller vivre dans la

solitude, à moins qu'ils n'en eussent obtenu l'autorisation de l'évêque.

Les prescriptions liturgiques donnent au carême une durée de quarante jours, fixent les rogations ou litanies aux trois jours qui précèdent l'Ascension, obligent à un jeûne rigoureux et interdisent le travail, même aux esclaves. Cette fête avait été établie par saint Mamert de Vienne. Le concile d'Orléans l'étendit à toute la Gaule; c'est ainsi que l'initiative particulière de la piété a provoqué d'utiles créations et introduit les pratiques les plus salutaires.

Le but du concile de Paris était de communiquer à toute la Gaule soumise à Clovis les décisions partielles des conciles antérieurs, révisées et appropriées aux exigences du temps. Ce fut une grande œuvre d'organisation religieuse et sociale. Les hommes éminents qui occupaient alors les grands sièges de la Gaule comprenaient la nécessité de refaire une société avec les éléments nouveaux que la barbarie avait apportés, et de tout soumettre à la discipline vigoureuse et vivifiante de l'Église. C'est ce qu'ils réalisaient par ces grandes assemblées où ils mettaient en commun leurs lumières, et dont ils faisaient confirmer les résolutions par l'autorité infaillible du Souverain Pontife, à qui on recourait dans toutes les difficultés.

L'étude détaillée de ces conciles provinciaux ou nationaux nous révèle les hautes vues de ces législateurs qui, à la clarté de la vérité religieuse, distinguaient les besoins de la société civile, et lui apportaient les satisfactions les plus promptes et les plus efficaces.

Les évêques du concile rendirent un grand hommage à Clovis. C'est par lui qu'ils avaient été réunis, et c'est sous sa protection qu'ils siégeaient. Les questions à traiter avaient été introduites par des prélats qui étaient en communication constante avec lui. N'était-il pas juste que le résultat de ces travaux fût porté au roi, en même temps qu'il était soumis au premier des évêques, à Rome ?

Voici la lettre adressée à Clovis :

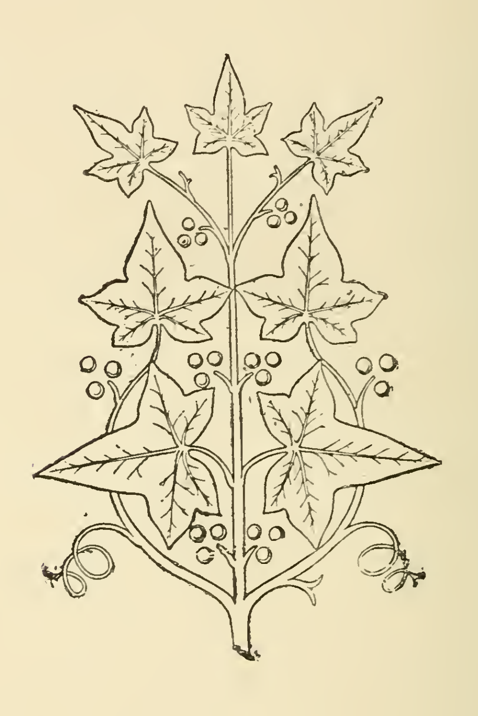
« Au seigneur roi Clovis, très glorieux fils de l'Église catholique, tous les évêques assemblés au concile par son ordre :

« C'est par l'inspiration de votre zèle ardent pour le bien de la religion et de la foi, que vous nous avez réunis en concile, afin que nous traitions ensemble, comme il convient à des évêques, de plusieurs questions importantes.

« Il est juste que nous vous adressions les réponses que nous avons faites aux questions que vous nous avez proposées. Si vous les jugez dignes de votre approbation, l'autorité d'un si grand roi, jointe à celle de tant d'évêques, en assurera l'exacte observation. »

Avec le sentiment du catholique et la pénétration d'un grand politique, Clovis comprit que ce témoignage ne s'adressait pas à lui seul, et qu'il devait aller plus haut. Il le transmit au Pape Symmaque (498-514) qui envoya au clergé et aux fidèles de son royaume une exhortation propre à raffermir leur foi et à raffermir la paix parmi eux. Clovis lui témoigna sa déférence et sa soumission par le don d'une couronne d'or enrichie de pierreries.

La réunion du concile d'Orléans n'a pas moins de poids pour la gloire de Clovis que la plus éclatante et la plus féconde de ses victoires. Elle contribua puissamment à l'organisation religieuse et politique des conquêtes faites par les armes.





Chapitre neuvième.

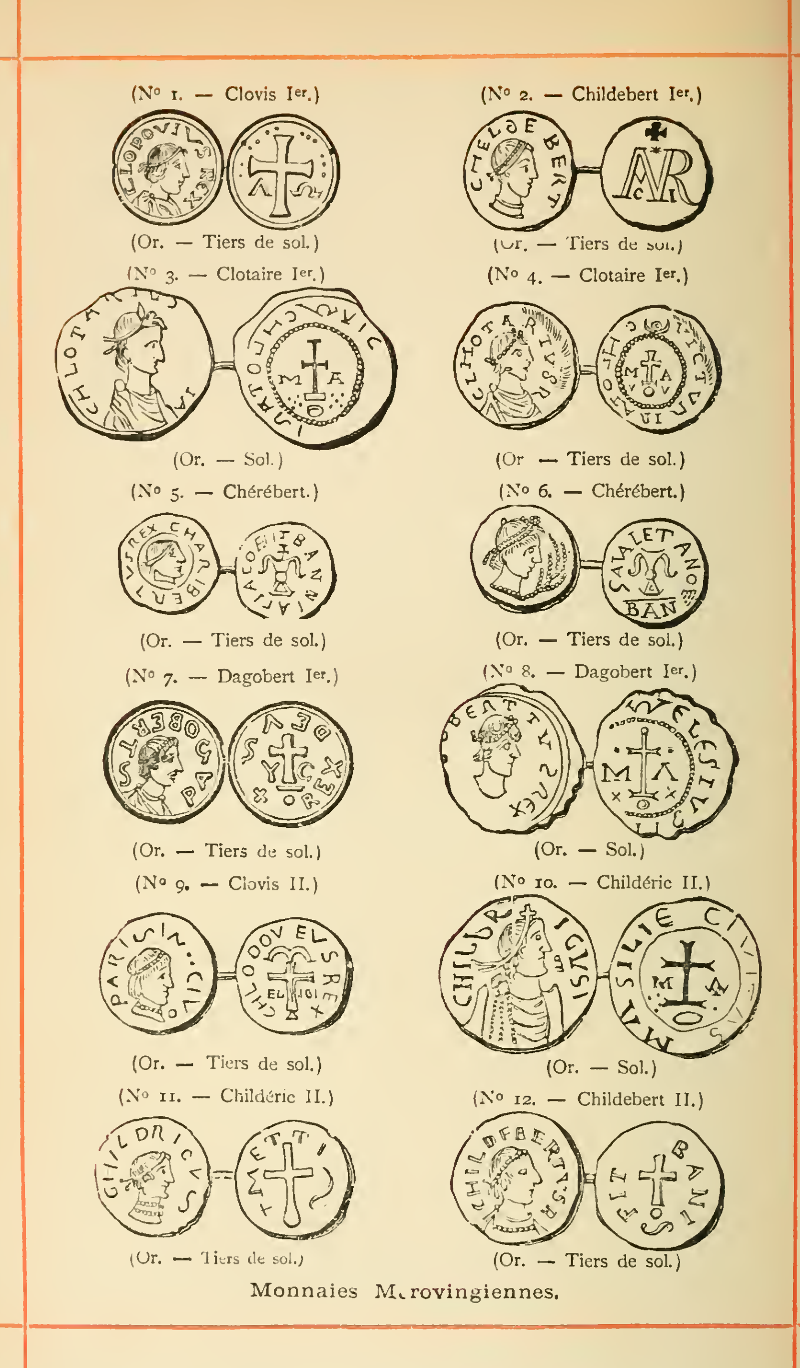
LES DERNIÈRES ANNÉES de CLOVIS.

I. — CLOVIS et les CHEFS FRANCS.

UNE lecture rapide de l'*Histoire des Francs* de saint Grégoire de Tours ferait peser sur la Mémoire de Clovis des actes injustes et violents qui montreraient que les instincts primitifs et l'ambition l'emportent dans les dernières années de sa vie, sur les inspirations et les prescriptions de la foi chrétienne.

Il faut rapporter le récit du chroniqueur et se demander ensuite s'il a vraiment la signification qu'on lui attribue.

« Comme le roi Clovis demeurait auprès de Paris, il envoya secrètement dire au fils de Sigebert : « Voici que ton père vieillit, et il boite de son pied malade. S'il mourait, son royaume te reviendrait de droit avec notre amitié. » La cupidité s'éveilla en lui et il prépara la mort de son père. Un jour, Sigebert sortit de Cologne, et, après avoir traversé le Rhin, se promena dans la forêt de Buconie, et s'endormit dans sa tente. Son fils envoya contre lui des meurtriers qui le firent mourir et lui assurèrent la possession du trône. Mais par le jugement de Dieu, il tomba dans la fosse qu'il avait creusée pour son père. Il expédia des messagers vers le roi Clovis pour lui annoncer la mort de son père et lui dire : Mon père est mort, et je suis maître de ses trésors et de son trône. Envoyez-moi des



Monnaies Mérovingiennes.

hommes sûrs et je vous ferai remettre volontiers ce qui pourra vous convenir. » Et Clovis : « Je rends grâces à votre bonne volonté, et je vous prie de tout montrer à mes envoyés, qui vous en laisseront ensuite l'entière possession. »

A leur arrivée, il ouvrit devant eux les trésors de son père. Et comme ils regardaient tous, il leur dit : « Mon Père avait l'habitude d'enfermer dans ce coffre ses pièces d'or et d'argent. — Plongez, lui dirent-ils, vos mains jusqu'au fond, afin de montrer tout ce qu'il renferme. » Il le fit, et, pendant qu'il était penché, un d'entre eux élevant sa hache, lui fendit la tête, et il subit ainsi le traitement qu'il avait infligé à son père.

Clovis apprenant la mort de Sigebert et celle de son fils, se rendit dans la ville où ils résidaient, convoqua tout le peuple et lui dit : « Écoutez ce qui est arrivé. Pendant que je naviguais sur l'Escaut, Chlodéric, fils de mon parent, insistait auprès de son père pour lui persuader que je voulais sa mort. Et comme il parcourait la forêt de Buconie, il envoya contre lui des brigands qui l'assassinèrent. Et pendant qu'il montrait ses trésors, il a été frappé par je ne sais qui. Je ne suis nullement complice de tous ces crimes. Et je ne puis répandre le sang de mes parents, car ce n'est pas permis. Mais puisque tout cela est arrivé, tournez-vous vers moi, afin que je puisse vous prendre sous ma protection. »

Le peuple entendant ces paroles,applaudit des mains et de la voix, l'éleva sur un bouclier et le proclama roi. Il reçut le royaume et les trésors de Sigebert et établit sa domination sur ses sujets (509).

Ce récit fait planer les plus graves soupçons sur Clovis, s'il n'établit pas absolument sa culpabilité. La perspective ouverte devant l'ambition de Chlodéric était tentante, et pouvait contenir une invitation au crime. Peut-être la pensée de Clovis n'alla-t-elle pas plus loin que l'offre d'une protection qui pouvait être proposée sans arrière pensée, et acceptée sans projet coupable. Cette interprétation est aussi rationnelle que l'autre ; et elle est plus d'accord avec le caractère de Clovis qui s'est montré souvent violent, mais à qui l'on n'a pu reprocher l'hypocrisie.

On a dit, il est vrai, que le texte de saint Grégoire de Tours avait pu être altéré à une époque où l'on avait intérêt à diminuer le respect attaché à la personne royale. Le fait est possible, mais c'est un argument dont on ne peut se servir : on serait autorisé à jeter le même discrédit sur d'autres parties de son histoire, et tout serait alors mis en doute. Il vaut mieux chercher la justification de Clovis dans le chroniqueur lui-même, dont le récit semble l'accuser.

« Dieu, dit-il, abaissait tous les jours les ennemis sous sa main et augmentait son royaume, parce qu'il marchait devant lui le cœur droit, et faisait ce qui était agréable à ses yeux. »

Saint Grégoire de Tours aurait-il parlé ainsi d'un prince dont il viendrait de raconter un crime ? Il est vraisemblable, quelles que soient les circonstances rappelées par lui, que Clovis profita de la mort de Sigebert et de Chlodéric, pour agrandir ses États, mais qu'il fut innocent de la mort de l'un et de l'autre. Le chroniqueur qui est une âme droite, un cœur pénétré

de l'esprit évangélique, qui écrivait plus d'un demi-siècle après la mort de Clovis, et ne pourrait par conséquent être accusé d'adulation, n'aurait pas dit, s'il avait cru raconter un crime, que le roi « faisait ce qui était agréable à Dieu ».

Ce fait n'est pas le seul que l'on reproche à la mémoire de Clovis. Le chroniqueur continue ainsi : «Après cela, Clovis s'occupa du roi Chararic. Lorsqu'il combattait contre Syagrius, ce Chararic appelé à l'aide des Francs s'était tenu à distance, ne prenant aucun parti ; il attendait l'issue, décidé à faire alliance avec celui qui remporterait la victoire. Clovis en conçut un profond ressentiment, l'entoura de pièges, s'empara de lui, et lui fit raser la tête. Chararic fut fait prêtre et son fils diacre. Et comme Chararic se plaignait de son abaissement et pleurait, son fils lui répondit : « C'est sur le bois vert que ces feuilles ont été coupées ; elles ne sont pas tout à fait desséchées, mais elles surgiront de nouveau afin de pouvoir croître. Que périsse celui qui a si promptement agi ! »

Ces paroles arrivèrent à Clovis et il y vit une menace de déchéance et de mort. Il leur fit trancher la tête et acquit ainsi leur trône, leurs trésors et leur peuple.

La trahison de Chararic est incontestable et la conduite de Clovis à son égard peut être sévère, mais elle est juste. Sans doute, Chararic n'était pas le sujet de Clovis, et leurs États étaient absolument distincts, mais ces chefs ou petits rois avaient des devoirs à remplir à l'égard de celui qui commandait à la plus grande partie des tribus, et qui certainement

garantissait par sa protection leur indépendance. Si Chararic appelé par Clovis était venu, et, avec plus de prudence que de loyauté, avait attendu que le sort des combats décidât, pour se mettre du côté du plus fort, ne méritait-il pas un châtiment ?

Que l'on se transporte à cette époque, et que l'on dise s'il est possible de trouver, pour la trahison, une peine plus douce que celle dont Clovis frappa Chararic et son fils ? Mais lorsqu'il vit renaître l'idée de la révolte et de la vengeance, il fut impitoyable. Les formes de la justice n'étaient pas celles des époques suivantes, où le formalisme romain protégea, dans une certaine mesure, ceux-là mêmes qui étaient accusés de crimes politiques. Mais les coutumes barbares étaient encore dominantes. Clovis était juge, et c'est en vertu du pouvoir inhérent à la royauté qu'il frappa ceux qu'il avait reconnus coupables.

Le dernier fait, différent dans ses circonstances, et plus sanglant encore, n'est pas de nature à diminuer les accusations que l'on a voulu faire peser sur sa mémoire. Le respect qu'inspire son caractère et l'opinion que nous avons de sa justice en souffrent, quoiqu'il soit possible de trouver des atténuations.

Sigebert régnait à Cologne, Chararic sur les Morins et résidait probablement à Térouanne; Ragnachaire était roi de Cambrai.

Ragnachaire, prince sans mœurs, avait pour conseiller et pour compagnon de débauche un certain Farron. Lorsqu'on lui apportait de la nourriture, un présent, un objet quelconque, il disait : « C'est assez pour moi et pour Farron.» Les grands s'en indignaient

profondément. Clovis profita de ces dispositions, fit faire des bracelets et des baudriers d'or, ou qui du moins paraissaient être de ce métal,tandis qu'ils étaient seulement de cuivre doré. Il les donna à ses leudes, pour les soulever contre lui, puis il courut l'attaquer avec son armée. Les espions de Ragnachaire , de retour vers lui, et interrogés sur les forces de l'ennemi, lui répondent : « Vous et Farron en avez plus qu'il ne vous en faut. » Clovis l'attaqua aussitôt. Ragnachaire se voyant vaincu prend la fuite , mais ses soldats s'emparent de lui, lui attachent les mains derrière le dos, et le conduisent à Clovis avec son frère Richaire. Clovis lui dit : « Pourquoi humilier ta famille en te laissant enchaîner? Il eût mieux valu pour toi mourir. » Et élevant la hache, il lui partagea la tête. Et se tournant vers Richaire : «Si tu avais porté secours à ton frère, tu n'aurais pas été enchaîné,» et il le frappa également de sa hache.

Après leur mort, ceux qui les avaient trahis reconnaissent que l'or qu'ils avaient reçu n'était pas pur. Ils le dirent au roi qui leur répondit : « Il mérite un pareil or celui qui volontairement livre son maître à la mort; il devrait leur suffire de conserver la vie, lorsqu'ils devraient expier leur trahison dans les supplices. » En entendant ces paroles, ils sollicitèrent du roi irrité leur grâce, regardant comme un bien qu'on leur laissât la vie.

Tous ces rois étaient parents de Clovis. Rignomer fut aussi tué dans la ville du Mans par l'ordre de Clovis, qui devint maître de leur royaume et de leurs trésors. Il fit mourir aussi un grand nombre d'autres rois, ses proches parents dans la crainte qu'ils ne lui

enlevassent le trône, et il étendit sa domination sur toute la Gaule.

On dit qu'un jour il rassembla ses fidèles, et leur dit : « Malheur à moi qui suis resté comme un voyageur parmi des étrangers. Je n'ai pas un parent qui puisse venir à mon aide si je suis atteint par l'adversité. » Ce n'était pas qu'il éprouvât quelque regret de leur mort, mais il le disait pas ruse, afin de découvrir s'il y avait encore quelque parent qu'il pût faire périr. »

Le chroniqueur ne fait aucune autre réflexion sur cette dernière action qu'il raconte en détail, et sur les meurtres qu'il se contente de signaler. Il serait difficile de prétendre que Clovis ne fût pas coupable. Il pourvoyait sans doute à sa sûreté, en se débarrassant de ceux que sa prospérité devait rendre jaloux, et qui, dès lors, devenaient facilement des ennemis. Mais avait-il autre chose que des soupçons? Des soupçons d'ailleurs, suffisent-ils pour justifier des meurtres?

Ce qui explique, sans les justifier, ces actes de violence, c'est le désordre dans lequel se trouvait la société après des conquêtes si rapides et des changements si considérables, c'est la barbarie encore régnante, c'est la puissance des idées et des traditions. Lorsque l'intérêt conseille, il faut une grande force de volonté pour soumettre ce qu'elle inspire au jugement de l'équité. Clovis sans doute était chrétien, et la morale dont il avait accepté le joug, en recevant le baptême, n'admet aucune transaction en fait de justice. Mais il faut tenir compte de l'idée qu'il avait de son pouvoir comme roi, et des préjugés qui devaient encore lui rester des usages germaniques.

Saint Grégoire de Tours ne porte sur ces faits aucun jugement, et il termine son histoire de Clovis sans dire d'une manière générale ce qu'il pense d'un roi dont il a longuement raconté la vie. Est-ce embarras, et ces dernières années le gêneraient-elles ? On ne peut pas le supposer lorsqu'on le voit, dans le prologue du cinquième livre de son *Histoire des Francs*, s'adresser ainsi au roi : « Rappelez-vous ce qu'a fait Clovis qui vous a donné l'exemple de la victoire : Il a fait périr les rois qui lui étaient opposés, il a vaincu les nations ennemies, il a placé sous le joug celles qui appartenaient à la même race que lui. »

C'est un modèle qu'il propose à leur imitation. Il peut sans doute avoir volontairement oublié ses crimes pour ne signaler que ses hauts faits. Mais son silence n'est-il pas la preuve que, s'il les considérait comme des actes regrettables, il les expliquait soit par une nécessité mal comprise, soit par un retour du premier instinct barbare l'emportant sur l'esprit chrétien, soit par le sentiment que ces rois nouveaux avaient de leurs droits ?

Peut-être Clovis sut-il être juste envers lui-même, et la réflexion que lui prête saint Grégoire de Tours pourrait être autre chose que le désir de savoir s'il ne lui restait pas encore quelqu'un à faire périr. Pourquoi n'y verrions-nous pas un remords ? Il ne changerait certainement pas le caractère de ces actes, mais en les condamnant, il nous aiderait à les rendre plus légers pour la mémoire du roi. En péchant ainsi, il montrait que l'homme et le barbare n'avaient point disparu. En se repentant, il méritait la miséricorde de Dieu.

Comment l'histoire pourrait-elle garder pour lui ses sévérités ?

Il n'en est pas moins pénible de voir se terminer par des actes douteux, s'ils ne sont pas manifestement coupables, une vie que remplissent de si glorieuses actions.

II. — LA MORT de CLOVIS.

UNE première et violente maladie avait fait craindre pour la vie de Clovis. Ses deux médecins, Tranquillus et Archiatre, se reconnaissant impuissants, l'engagèrent à recourir à Dieu de qui dépendent la santé et la maladie, la vie et la mort.

Il y avait dans un monastère d'Helvétie, à Agaune, un moine, nommé Séverin, dont la vertu était admirée de tous et dont l'autorité miraculeuse semblait irrésistible. Sa réputation s'était étendue au loin, et tous ceux qui souffraient avaient fréquemment recours à une intervention que l'on croyait toute-puissante auprès de Dieu.

Il fut appelé à Paris et signala son passage en divers lieux par des guérisons éclatantes.

Arrivé auprès de Clovis, il pria longuement, puis prit son vêtement, le déposa sur le corps du roi, et en recouvrit tous ses membres. Un changement soudain s'opéra dans l'état du roi et il fut complètement guéri.

Clovis, pour lui témoigner sa reconnaissance, mit en liberté, sur sa demande, tous les prisonniers de la ville; et comme le saint cénobite mourut peu de temps après,

(508), un des fils de Clovis, Childebert, fit élever une église à l'endroit même où il avait rendu le dernier soupir. C'était un témoignage de reconnaissance pour le saint solitaire et un hommage aux vertus dont il avait donné l'exemple.

Clovis avait montré pendant sa maladie une foi très vive et une résignation que les historiens de sainte Clotilde attribuent à sa pieuse influence. C'est entre cette maladie et sa mort, que se placent les actes qui jettent sur sa mémoire une ombre si douloureuse, et qu'aurait empêchés Clotilde, si elle avait pu être plus puissante que l'intérêt politique et le caractère.

Il mourut le 27 novembre 511, et fut enseveli dans la basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, qu'il avait fait construire. Comme Clotilde lui suggérait un jour la pensée de faire une promesse à Dieu, s'il revenait vainqueur de la guerre contre les Wisigoths, il s'écria en jetant au loin sa hache d'armes : « Que l'église des bienheureux apôtres se construise ici, pourvu qu'avec le secours de Dieu je revienne sain et sauf de cette expédition. » La distance où fut jetée la hache d'armes marqua la longueur de l'édifice. Mais l'église ne fut dédiée qu'après sa mort par sainte Clotilde. Saint Remi y assista avec un grand nombre d'autres évêques.

Clovis n'était pas de grande taille, mais il avait toutes les apparences de la force. Il portait la chevelure longue, signe de la puissance chez les Francs. Ses yeux vifs et pénétrants, jetaient un grand éclat, et gardaient quelque chose de la fierté barbare du Germain. En sa présence, on reconnaissait un maître.

Il avait le courage de sa nation, et il n'aurait permis à aucun des siens de prétendre l'emporter sur lui par son audace et son intrépidité. Il joignait à ces qualités, qui étaient de sa race, la connaissance de la tactique militaire que les Romains avaient enseignée aux peuples soumis. Il en donna la preuve dans la lutte victorieuse contre les Gallo-Romains, les Alamans, les Burgondes et les Wisigoths.

Il sut joindre la politique à l'action militaire, ce qu'exigeaient l'étendue de ses États et ses relations avec les voisins. La politique est l'art de conduire les peuples selon les règles de la justice, pour leur sécurité et leur bonheur. Elle n'est devenue que par un abus déplorable, synonyme de duplicité et de tromperie. Que Clovis ait eu recours à ces moyens qui ne sont pas toujours dignes, et qui deviennent souvent coupables, il n'est pas permis d'en douter, mais la loyauté de son esprit, la hauteur de ses vues et l'influence chrétienne à laquelle il ne résista pas, même dans ses fautes, permettent de croire qu'il comprit et sut appliquer les grands principes de cette science difficile.

Il eut à lutter contre plusieurs tribus franques qui ne lui pardonnèrent pas d'avoir sacrifié le culte de ses pères pour embrasser une foi nouvelle. Ce fut peut-être la cause de ces trahisons qui se préparèrent, ou auxquelles il crut, et qui furent la raison ou le prétexte de ses cruautés. Mais il montra toujours un vif désir de voir s'étendre le christianisme, et s'il a secondé les missions envoyées au delà du Rhin, il est permis de croire qu'il favorisa celles qui avaient pour but de

convertir les Francs, et de contribuer ainsi à l'unité de la nation et à l'extension de son pouvoir.

Il fut toujours l'ami du clergé, s'inspira de ses conseils, lui donna son appui, et s'associa à ses efforts pour la régénération de la Gaule. On ne peut pas voir en lui un chrétien de nos jours, mais il fut, sous le rapport religieux, ce que l'on pouvait être de son temps et quand on était sorti de la Germanie. « Le christianisme, dit Ozanam, dans ses *Études Germaniques*, n'exigea point de ces populations encore toutes frémissantes de fureur et de volupté, tout ce qu'il devait demander à des temps meilleurs. Sans faire fléchir ses règles, il mesura ses jugements. Quand l'Église recevait au baptême ces turbulents catéchumènes, quand elle rangeait au nombre des saints Clotilde, le roi Sigismond, le roi Gontran, elle savait mieux que nous ce qu'ils avaient étouffé d'instincts pervers, pour devenir tels qu'elle les voyait. »

Ses mœurs eurent une pureté qu'aucune donnée historique n'a démentie, et ce n'est pas à ce mérite moins qu'aux services rendus à l'Église, que l'on doit attribuer le culte dont il aurait été l'objet. Si saint Avitus, évêque de Vienne, lui disait à lui-même que « sa sainteté n'était pas moins éclatante que sa puissance », le sentiment populaire honorait en lui des vertus dont ses sujets avaient ressenti les effets.

Saint Remi disait à ceux qui accusaient sa violence : « Il faut pardonner beaucoup à celui qui s'est fait le propagateur de la foi et le sauveur des provinces. » C'était un aveu de ses faiblesses, en même temps que l'exaltation des services qu'il avait rendus.

Le peuple ne vit en lui que l'homme vaillant et droit; les écrivains ecclésiastiques louèrent sa générosité et son zèle, et l'un d'eux, interprète du sentiment commun, termina par ces strophes l'hymne qui résumait sa vie :

« Le Christ a désormais en lui un serviteur fidèle, plein d'amour, de pureté et de simplicité. Clovis règne avec justice, et sa gloire est à son comble, au moment où sa vie s'achève.

« Il est alors transporté au ciel, où il reçoit sa récompense, par la possession du bonheur éternel. »

Il ne faut pas se faire des mots d'autorité, trône, pouvoir, sujets, quand nous les employons pour ces époques lointaines, l'idée que nous en avons aujourd'hui. Les peuples étaient séparés par la race, l'éducation, la religion et de nombreux préjugés. Ils habitaient le même pays, mais aucun lien ne les rattachait entre eux. Ils se considéraient comme des ennemis, et si Clovis eut la grande et féconde pensée d'établir dans la Gaule l'unité, il n'obtint que d'imparfaits résultats. Il a eu la gloire de comprendre ce qui pouvait préparer l'avenir de son peuple et de faire reposer ses destinées sur la large base de la foi chrétienne.

Cette époque a cela de particulier, et Clovis semble le résumer parfaitement, que la barbarie et l'extrême culture se trouvent en présence et se manifestent dans les mêmes hommes. Il y eut des chocs sous cet accord apparent, et la victoire finit pas rester à ce qui avait en soi les principes de vie et les promesses de l'avenir. Clovis fut le premier instrument de cette victoire du cace, nous a été conservée par Aimoin, dans son livre

sation sur la barbarie. C'est là sa gloire, et c'est ce qui lui a valu le titre de fondateur de la monarchie française.

Pour comprendre son action et mesurer son mérite, il faut imaginer ce qu'aurait été son temps, ce qu'il aurait été lui-même, s'il fût resté païen. S'il avait pu garder la Gaule que les armes lui auraient donnée, qu'en eût-il fait ? N'eût-elle pas été pendant des années, le théâtre de toutes les violences et la victime de tous les excès ? Quel peuple aurait fini par s'imposer aux autres, et par réunir autour de lui toutes les forces sociales pour constituer cette unité à laquelle tous aspiraient ?

Il fallait. pour cette grande œuvre, un prince chrétien. Mais le prince resta homme.

Il ne fut pas irréprochable, lui-même. Ses fils et ses petits-fils se couvrirent de crimes. A quelles horreurs ne se seraient-ils pas portés et à quelles souffrances les peuples n'auraient-ils pas été condamnés, si la foi chrétienne qu'ils reçurent de lui, n'eût atténué, dans une certaine mesure, ces instincts féroces !

Il est permis de saluer, dès cette époque lointaine, les destinées de la France et de soupçonner sa vocation. Les successeurs de Clovis furent les rois chrétiens, les fils aînés de l'Église, et c'est ainsi qu'ils se sont rendus dignes d'être les soldats de Dieu et d'exercer dans le monde une suprématie que nous ne pouvons croire perdue.

L'inscription composée par saint Remi pour l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, au jour de sa dédicace, nous a été conservée par Aimoin, dans son livre

des *Actes des Francs.* Elle sera le résumé de cette vie de Clovis :

« Riche par ses trésors, puissant par son courage, illustre par sa gloire, le roi Clovis construisit ce monument.

« Créé Patrice, il s'éleva et brilla plein d'honneur.

« Rempli d'amour pour Dieu, il refusa de croire à ces divinités que la main des hommes a follement représentées dans les idoles.

« Bientôt pacifié par l'eau sainte, il retrouva la vie dans les fonts du baptême, et le saint chrême fut répandu comme un parfum sur sa tête.

« A son exemple, une foule nombreuse de païens de sa nation s'avance et renonce comme lui à l'erreur.

« Elle vient ainsi adorer le vrai Dieu, son créateur et son père.

« C'est ainsi qu'il eut le bonheur d'égaler les saints par les mérites de ses œuvres.

« Il fut toujours redouté à cause de sa sagesse, de son habileté dans le maniement des armes et de son courage sur les champs de bataille.

« Il fut grand dans ses paroles et puissant dans ses œuvres.

« C'est lui qui, le premier, rendit invincibles les soldats qu'il conduisit au combat. »

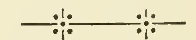




Table des Matières.

CHAPITRE VII.

Les conquêtes de Clovis.

CHAPITRE VIII.

Clovis et l'Église.

CHAPITRE IX.

Les dernières années de Clovis.



Imprimé par la Société St-Augustin, Bruges.

Canet, V.

Clovis et les origines de la France

